LA

# FEMME SUPÉRIEURE,

PAR

**H. DE BALZAC.**



**Bruxelles.**

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

LA

# FEMME SUPÉRIEURE.

LA

# FEMME SUPÉRIEURE

PAR

**H. DE BALZAC.**



**Bruxelles.**

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1837

Nr 128646
LUBLIN
200246

840-3

PREMIÈRE PARTIE.

---

# ENTRE DEUX FEMMES.

# I.

## Le ménage Rabourdin.

A Paris, où les hommes d'étude et de pensée se ressemblent, vous avez dû rencontrer plusieurs figures semblables à celle de M. Rabourdin, que ce récit prend au moment où il est chef de bureau à l'un des plus importants ministères : quarante ans, des cheveux gris d'une si jolie nuance que les femmes peuvent à la rigueur les aimer ainsi, et qui adoucissent une physionomie mélancolique ; des yeux bleus pleins de feu, un teint encore blanc, mais chaud et parsemé de quelques rougeurs violettes ; un front et un nez à la Louis XV, une bouche sérieuse, une taille élevée, maigre ou plutôt maigrie comme celle

d'un homme qui relève de maladie, enfin une démarche entre l'indolence du promeneur et la méditation de l'homme occupé. Si ce portrait fait préjuger un caractère, la mise de l'homme contribuait peut-être à le mettre en relief. M. Rabourdin portait habituellement une grande redingote bleue, une cravate blanche, un gilet croisé à la Robespierre, un pantalon noir sans sous-pieds, des bas de soie gris et des souliers découverts. Rasé, lesté de sa tasse de café dès huit heures du matin, il sortait avec une exactitude d'horloge, et passait par les mêmes rues en se rendant au ministère; mais si propre, si compassé que vous l'eussiez pris pour un Anglais allant à son ambassade. A ces traits principaux, vous devinez le père de famille harassé par des contrariétés au sein du ménage, tourmenté par des ennuis au ministère, mais assez philosophe pour prendre la vie comme elle est; un honnête homme aimant son pays et le servant, sans se dissimuler les obstacles que l'on rencontre à vouloir le bien; prudent parce qu'il connaît les hommes, d'une exquise politesse avec les femmes parce qu'il n'en attend plus rien; enfin, un homme plein d'acquis, affable avec ses inférieurs, tenant à une grande distance ses égaux et d'une haute dignité avec ses chefs. A cette époque, en 1824, vous eussiez remarqué surtout en lui l'air froidement résigné de l'homme qui avait enterré les illusions de la jeunesse, qui avait renoncé à de secrètes ambitions; vous eussiez reconnu l'homme découragé mais sans

dégoût et qui persiste dans ses premiers projets, plus pour employer ses facultés que dans l'espoir d'un douteux triomphe. Il n'était décoré d'aucun ordre, et s'accusait comme d'une faiblesse d'avoir porté celui du Lis aux premiers jours de la Restauration.

La vie de cet homme offrait des particularités mystérieuses. Il n'avait jamais connu son père. Sa mère, femme chez qui le luxe éclatait, toujours parée, toujours en fête, ayant un riche équipage, dont la beauté lui parut merveilleuse par souvenir, et qu'il voyait rarement, lui laissa peu de chose ; cependant, elle lui avait donné l'éducation vulgaire et incomplète qui produit tant d'ambitions et si peu de capacités. A seize ans, quelques jours avant la mort de sa mère, il était sorti du lycée Napoléon pour entrer comme surnuméraire dans les bureaux. Un protecteur inconnu l'avait promptement fait appointer ; à vingt-deux ans il était sous-chef, et chef à vingt-cinq. Depuis ce jour, la main qui le soutenait dans la vie n'avait plus fait sentir son pouvoir que dans une seule circonstance; elle l'avait amené, lui pauvre, dans la maison de M. Leprince, ancien commissaire-priseur, homme veuf, passant pour très-riche et père d'une fille unique. Xavier Rabourdin devint éperdument amoureux de mademoiselle Célestine Leprince, alors âgée de dix-sept ans et qui avait les prétentions de deux cent mille francs de dot. Soigneusement élevée par une mère artiste qui lui transmit tous ses talents, cette jeune personne devait attirer les regards des hommes les

plus haut placés. Elle était grande, belle et admirablement bien faite ; elle peignait, était bonne musicienne, parlait plusieurs langues et avait reçu quelque teinture de science, dangereux avantage qui oblige une femme à beaucoup de précautions, si elle veut éviter toute pédanterie. Aveuglée par une tendresse mal entendue, sa mère lui avait donné de fausses espérances sur son avenir : à l'entendre, un duc ou un ambassadeur, un maréchal de France ou un ministre pouvaient seuls mettre sa fille à la place qui lui convenait dans la société. Célestine avait d'ailleurs naturellement les manières, le langage et les façons du grand monde. Sa toilette était plus riche et plus élégante que ne doit l'être celle d'une fille à marier. Un mari ne pouvait plus lui donner que le bonheur ; encore les *gâteries* continuelles de la mère, qui mourut deux ans avant le mariage de sa fille, rendaient-elles assez difficile la tâche d'un amant, car il fallait du sang-froid pour gouverner une pareille femme. Les bourgeois effrayés se retirèrent. Orphelin, sans autre fortune que sa place de chef de bureau, Xavier fut proposé par M. Leprince à Célestine qui résista longtemps. Mademoiselle Leprince n'avait aucune objection contre son prétendu : il était jeune, amoureux et beau ; mais elle ne voulait pas se nommer madame Rabourdin. Le père dit à sa fille que Rabourdin était du bois dont on faisait les ministres. Célestine répondit que jamais un homme qui avait nom Rabourdin n'arriverait sous le gouvernement des Bourbons, etc., etc.

Forcé dans ses retranchements, le père commit une grave indiscrétion en déclarant à sa fille que son futur serait Rabourdin *de quelque chose*, avant l'âge requis pour entrer à la chambre. Xavier devait être bientôt maître des requêtes et secrétaire général de son ministère ; de ces deux échelons, il s'élancerait dans les régions supérieures de l'administration, riche d'une fortune et d'un nom transmis par certain testament à lui connu. Le mariage se fit.

Rabourdin et sa femme crurent à cette mystérieuse puissance. Emportés par l'espérance et par le laisser aller que les premières amours conseillent aux jeunes mariés, M. et madame Rabourdin dévorèrent en cinq ans près de cent mille francs sur leur capital. Justement effrayée de ne pas voir avancer son mari, Célestine voulut employer en terres les cent mille francs restant de sa dot, placement qui donna peu de revenu ; mais un jour la succession de M. Leprince récompenserait de sages privations par les fruits d'une belle aisance. Quand le vieux commissaire-priseur vit son gendre déshérité de ses protections, il tenta, par amour pour sa fille, de réparer ce secret échec en risquant une partie de sa fortune dans une spéculation pleine de chances favorables ; mais le pauvre homme mourut de chagrin au milieu de désastres inouïs, ne laissant qu'une dizaine de beaux tableaux qui ornèrent le salon de sa fille, et quelques meubles antiques qu'elle mit au grenier. Huit années de vaine attente firent enfin comprendre à madame Rabourdin que le pa-

ternel protecteur de son mari devait avoir été surpris par la mort, que son testament avait été supprimé ou perdu. Deux ans avant la mort de M. Leprince, la place de chef de division, devenue vacante, avait été donnée à un monsieur de La Billardière, parent d'un député de la droite, fait ministre en 1823. C'était à quitter le métier. Mais Rabourdin pouvait-il abandonner huit mille francs de traitement avec gratifications, quand son ménage s'était accoutumé à les dépenser, et qu'ils formaient les trois quarts du revenu ? D'ailleurs, au bout de quelques années de patience, n'avait-il pas droit à une pension ? Quelle chute pour une femme dont les hautes prétentions au début de la vie étaient presque légitimes, et qui passait pour être une femme supérieure !

Madame Rabourdin avait justifié les espérances que donnait mademoiselle Leprince, elle possédait les éléments de l'apparente supériorité qui plaît au monde : sa vaste instruction lui permettait de parler à chacun son langage, ses talents étaient réels, elle montrait un esprit indépendant et élevé, sa conversation captivait autant par sa variété que par l'étrangeté des idées. Ces qualités, utiles et bien placées chez une souveraine, chez une ambassadrice, servaient à peu de chose dans un ménage où tout devait aller terre à terre. Les personnes qui parlent bien veulent un public, aiment à parler longtemps et fatiguent quelquefois. Pour satisfaire aux besoins de son esprit, madame Rabourdin avait pris un jour

de réception par semaine ; elle allait beaucoup dans le monde, afin d'y goûter les jouissances auxquelles son amour-propre l'avait habituée. Ceux qui connaissent la vie de Paris sauront ce que souffrait une femme de cette trempe, assassinée dans son intérieur par l'exiguïté de ses moyens pécuniaires. Malgré tant de niaises déclamations sur l'argent, il faut toujours quand on habite Paris être acculé au pied des additions, rendre hommage aux chiffres, et baiser la patte fourchue du veau d'or. Quel problème ! douze mille livres de rente pour défrayer un ménage composé du père, de la mère, de deux enfants, d'une femme de chambre et d'une cuisinière, le tout logé rue Duphot, au second, dans un appartement de cent louis ! Prélevez la toilette et les voitures de madame avant d'évaluer les grosses dépenses de maison, car la toilette passait avant tout ; voyez ce qui reste pour l'éducation des enfants (une fille de sept ans, un garçon de neuf ans dont l'entretien, malgré une bourse entière, coûtait déjà deux mille francs), vous trouverez que madame Rabourdin pouvait à peine donner trente francs par mois à son mari. Presque tous les maris parisiens en sont là, sous peine d'être des monstres. Cette femme, qui s'était crue destinée à briller dans le monde, à le dominer, vit enfin arriver le moment où elle serait forcée d'user son intelligence et ses facultés dans une lutte ignoble, inattendue, en se mesurant corps à corps avec son livre de dépense. Déjà, grande souffrance d'amour-propre ! elle avait congédié son

Nr 128646
LUBLIN
200246z

domestique mâle, lors de la mort de son père. La plupart des femmes se fatiguent dans cette lutte journalière, elles se plaignent, et finissent par se plier à leur sort; mais au lieu de déchoir, l'ambition de Célestine grandissait avec les difficultés : elle ne pouvait pas les vaincre, elle voulait les enlever; car, à ses yeux, cette complication dans les ressorts de la vie était comme un nœud gordien qui ne se dénoue pas et que le génie tranche. Loin de consentir à la mesquinerie d'une destinée bourgeoise, elle s'impatientait des retards qu'éprouvaient les grandes choses de son avenir, en accusant le sort de tromperie. Elle se croyait de bonne foi une femme supérieure. Peut-être avait-elle raison, peut-être eût-elle été grande dans de grandes circonstances, peut-être n'était-elle pas à sa place. Reconnaissons-le : il existe des variétés dans la femme comme dans l'homme que se façonnent les sociétés pour leurs besoins. Or, dans l'ordre social, comme dans l'ordre naturel, il se trouve plus de jeunes pousses qu'il n'y a d'arbres, plus de frai que de poissons arrivés à tout leur développement : beaucoup de capacités intellectuelles doivent donc mourir étouffées comme les graines qui tombent sur une roche nue. Certes, il y a des femmes de ménage, des femmes d'agrément, des femmes de luxe, des femmes exclusivement épouses, ou mères, ou amantes, des femmes purement spirituelles ou purement matérielles; comme il y a des artistes, des soldats, des artisans, des mathématiciens, des poëtes, des négo-

ciants, des gens qui entendent l'argent, l'agriculture ou l'administration. Puis la bizarrerie des événements amène des contre-sens : beaucoup d'appelés et peu d'élus, est une loi de la Cité aussi bien que du Ciel. Madame Rabourdin se jugeait très-capable d'éclairer un homme d'État, d'échauffer l'âme d'un artiste, de servir les intérêts d'un inventeur et de l'assister dans ses luttes, de se dévouer à la politique financière d'un Ouvrard, d'un Jacques Laffitte, de représenter avec éclat une haute fortune. Peut-être voulait-elle ainsi s'expliquer à elle-même son horreur pour le livre du blanchisseur, les contrôles journaliers de la cuisine, les supputations économiques et les soins d'un petit ménage. Elle se faisait supérieure là où elle avait plaisir à l'être.

En sentant aussi vivement les épines d'une position qui peut se comparer à celle de saint Laurent sur son gril, elle devait laisser échapper des cris. Aussi, dans ses paroxysmes d'ambition contrariée, dans les moments où sa vanité blessée lui causait de lancinantes douleurs, Célestine s'attaquait-elle à Xavier Rabourdin. N'était-ce pas à son mari de la placer convenablement ? Si elle était un homme, elle aurait bien eu l'énergie de faire une prompte fortune pour rendre heureuse une femme aimée ! Elle lui reprochait d'être trop honnête homme, ce qui, dans la bouche de certaines femmes, est un brevet d'imbécillité. Elle lui dessinait de superbes plans dans lesquels elle négligeait les obstacles qu'y apportent les hommes et les choses; puis, comme

toutes les femmes animées par un sentiment violent, elle devenait en pensée plus machiavélique que le plus vieux politique, plus rouée que le plus habile homme d'affaires ; son esprit concevait tout, et elle se contemplait elle-même dans l'étendue de ses idées. Au débouché de ces belles imaginations, Rabourdin, à qui la pratique était connue, restait froid. Célestine attristée jugea son mari étroit de cervelle, timide, peu compréhensif, et prit insensiblement la plus fausse opinion sur le compagnon de sa vie. D'abord, elle l'éteignait constamment par le brillant de sa discussion ; puis, comme ses idées lui venaient par éclairs, elle l'arrêtait court quand il commençait à donner une explication, afin de ne pas perdre une étincelle de son esprit. Dès les premiers jours de leur mariage, en se sentant aimée et admirée par Rabourdin, Célestine fut sans façon avec lui : elle se mit au-dessus de toutes les lois conjugales et de politesse intime, en demandant au nom de l'amour le pardon de ses petits méfaits ; et comme elle ne se corrigea point, elle le domina constamment. Dans cette situation, un homme se trouve vis-à-vis de sa femme comme un enfant devant son précepteur, quand il ne peut ou ne veut pas croire que l'enfant qu'il a régenté petit, soit devenu grand. Semblable à madame de Staël qui criait en plein salon à un plus grand homme qu'elle : « Savez-vous que vous venez de dire quelque chose de bien profond ! » madame Rabourdin disait de son mari : — Il a quelquefois de l'esprit.

Insensiblement la dépendance dans laquelle elle continuait à le tenir se manifesta sur sa physionomie par d'imperceptibles mouvements ; son attitude et ses manières exprimèrent son manque de respect. Sans le savoir, elle nuisit donc à son mari; car en tout pays, avant de juger un homme, le monde écoute ce qu'en pense sa femme, et demande ainsi ce que les Génevois appellent *un préavis* (en génevois on prononce *préavisse*).

Quand Rabourdin s'aperçut des fautes que l'amour lui avait fait commettre, le pli était pris : il se tut et souffrit. Semblable à quelques hommes chez lesquels le sentiment et les idées sont en force égale, chez lesquels il se rencontre tout à la fois une belle âme et une cervelle bien organisée, il était l'avocat de sa femme au tribunal de son jugement : il se disait que la nature l'avait destinée à un rôle manqué par sa faute, à lui; elle était comme un cheval anglais de pur sang, un coureur attelé à une charrette pleine de moellons, elle souffrait; enfin il se condamnait. Puis, à force de les répéter, sa femme lui avait inoculé ses croyances en elle-même, les idées sont contagieuses en ménage : le Neuf Thermidor est, comme tant d'événements immenses, le résultat d'une influence féminine. Aussi, poussé par l'ambition de Célestine, Rabourdin avait-il songé depuis longtemps au moyen de la satisfaire; mais il lui cachait ses espérances pour ne pas lui en infliger les tourments. Cet homme de bien était résolu de se faire jour dans l'administration en y pratiquant

une forte trouée ; il voulait y produire une de ces révolutions qui placent un homme à la tête d'une partie quelconque de la société ; mais incapable de la bouleverser à son profit, il roulait des pensées utiles et rêvait un triomphe obtenu par de nobles moyens. Cette idée à la fois ambitieuse et généreuse, il est peu d'employés qui ne l'aient conçue ; mais chez les employés comme chez les artistes, il y a beaucoup plus d'avortements que d'enfantements, ce qui revient au mot de Buffon : le génie c'est la patience. Mis à portée d'étudier l'administration française et d'en observer le mécanisme, Rabourdin avait opéré dans le milieu où le hasard faisait mouvoir sa pensée, ce qui, par parenthèse, est le secret de beaucoup d'œuvres humaines, et il avait fini par inventer un nouveau système d'administration. Connaissant les gens auxquels il aurait affaire, il avait respecté la machine qui fonctionnait alors, qui fonctionne encore et qui fonctionnera longtemps ; car tout le monde se serait effrayé à l'idée de la refaire, et personne ne pouvait se refuser à la simplifier : le problème à résoudre était donc un meilleur emploi des mêmes forces. Dans sa plus simple expression, son plan consistait à remanier les impôts de manière à les diminuer sans que l'État perdît ses revenus, et à obtenir, avec un budget égal au budget qui soulevait alors tant de folles discussions, des résultats deux fois plus considérables que les résultats actuels. Sa longue pratique lui avait démontré qu'en toute chose la perfection était produite

par de simples revirements. Économiser c'est simplifier, simplifier c'est supprimer un rouage inutile : il y a donc déplacement. Aussi son système reposait-il sur un déclassement, il se traduisait par une nouvelle nomenclature administrative. Là gît peut-être la raison de la haine que s'attirent les novateurs. Les suppressions exigées par leurs perfectionnements, et d'abord mal comprises, menacent des existences qui ne se résolvent pas facilement à changer de condition ; mais ce qui rendait Rabourdin vraiment grand était d'avoir su contenir l'enthousiasme qui saisit tous les inventeurs, d'avoir cherché patiemment un engrenage à chaque mesure afin d'éviter les chocs, en laissant au temps et à l'expérience le soin de démontrer l'excellence de chaque changement. La grandeur du résultat ferait croire à son impossibilité, si l'on perdait de vue cette pensée au milieu de la rapide analyse de ce système; car il n'est pas indifférent d'indiquer, d'après ses confidences tout incomplètes qu'elles furent, le point d'où il partit pour embrasser l'horizon administratif. Ce récit, qui tient d'ailleurs au cœur de l'intrigue, expliquera peut-être aussi quelques malheurs des mœurs présentes.

Le cœur de cet homme avait d'abord été profondément ému par les misères qu'il avait reconnues dans l'existence des employés, et il s'était demandé d'où venait leur croissante déconsidération. Il en avait recherché les causes, et les avait trouvées dans ces petites révolutions partielles qui sont comme le

remous de la tempête de 1789 et que les historiens des grands mouvements sociaux négligent d'examiner, quoiqu'en définitive elles fassent les mœurs actuelles ce qu'elles sont. Autrefois, sous la monarchie, les armées bureaucratiques n'existaient point. Peu nombreux, les employés obéissaient à un premier ministre toujours en communication avec le souverain, et servaient ainsi presque directement le roi. Les chefs de ces serviteurs zélés étaient simplement nommés des *premiers commis*. Dans les parties d'administration que le roi ne régissait pas lui-même, comme les Fermes, les employés étaient à leurs chefs ce que les commis d'une maison de commerce sont à leurs patrons : ils apprenaient une science qui devait leur servir à se faire une fortune. Ainsi, le moindre point de la circonférence se rattachait au centre et en recevait la vie. Il y avait donc dévouement et foi. Depuis 1789, l'État, la *patrie* si l'on veut, a remplacé le prince. Au lieu de relever directement d'un premier magistrat politique, les commis sont devenus, malgré nos belles idées sur la patrie, *des employés du gouvernement;* leurs chefs flottent à tous les vents d'un pouvoir qui ne sait pas la veille s'il existera le lendemain et qui s'appelle *le ministère*. Le courant des affaires devant toujours s'expédier, il surnage une certaine quantité de commis qui se sait indispensable quoique congéable à merci et qui veut rester en place. La bureaucratie, pouvoir gigantesque mis en mouvement par des nains, est née ainsi. Si, en subordonnant toute chose et tout homme à sa volonté, Napoléon

avait retardé pour un moment l'influence de la bureaucratie, ce rideau pesant placé entre le bien à faire et celui qui pourrait l'ordonner, elle s'était définitivement organisée sous le gouvernement constitutionnel, nécessairement ami des médiocrités, grand amateur de pièces probantes et de comptes, enfin tracassier comme une petite bourgeoise. Heureux de voir les ministres en lutte constante avec quatre cents petits esprits, avec dix ou douze têtes ambitieuses et de mauvaise foi, l'employé se hâta de se rendre indispensable en suppléant ses chefs : il créa le rapport, les dossiers, les cartons, les paperasses à l'appui des pièces sans lesquelles la France serait perdue, la circulaire sans laquelle elle n'irait pas ; il entretint à son profit la méfiance entre la recette et la dépense, il calomnia l'administration pour le salut de l'administrateur ; enfin il inventa les fils lilliputiens qui enchaînent la France à la centralisation parisienne, comme si, de 1500 à 1800, la France n'avait rien pu faire sans trente mille commis. En s'attachant à la chose publique comme le gui au poirier, l'employé s'en désintéressa complétement, et voici comme. Obligés d'obéir aux princes ou aux chambres qui leur imposent des parties prenantes au budget et forcés de garder des travailleurs, les ministres diminuaient les salaires et augmentaient les emplois, en pensant que plus il y aurait de monde employé par le gouvernement, plus le gouvernement serait fort. La loi contraire est un axiome écrit dans l'univers : il n'y a d'énergie que

par la rareté des principes agissants ; aussi l'événement a-t-il prouvé l'erreur du ministérialisme. Pour implanter un gouvernement au cœur d'une nation, il faut savoir y rattacher *des intérêts* et non *des hommes*. Conduit à mépriser le gouvernement qui lui retirait à la fois considération et salaire, l'employé se comportait en ce moment avec lui comme une courtisane avec un vieil amant, il lui donnait du travail pour son argent : situation aussi peu tolérable pour l'administration que pour l'employé, si tous deux osaient se tâter le pouls, et si les gros salaires n'étouffaient pas la voix des petits. Seulement occupé de se maintenir, de toucher ses appointements et d'arriver à sa pension, l'employé se croyait tout permis pour obtenir ce grand résultat. Cet état de choses amenait le servilisme du commis, il engendrait de perpétuelles intrigues au sein des ministères où les pauvres employés luttaient contre une aristocratie dégénérée qui venait pâturer dans les communaux de la bourgeoisie en exigeant des places pour ses enfants ruinés. Un homme supérieur pouvait difficilement marcher le long de ces haies tortueuses, plier, ramper, se couler dans la fange de ces sentines où les têtes remarquables effrayaient tout le monde. Un génie ambitieux se vieillit pour obtenir la triple couronne, il n'imite pas Sixte-Quint pour devenir chef de bureau. Il ne restait ou ne venait que des paresseux, des incapables ou des niais. Ainsi s'établissait lentement la médiocrité de l'administration française. Entièrement composée de

petits esprits, elle mettait un obstacle à la prospérité du pays, retardait sept ans dans ses bureaux le projet d'un canal qui eût stimulé la production d'une province, s'épouvantait de tout, perpétuait les lenteurs, éternisait les abus qui la perpétuaient et l'éternisaient elle-même ; elle tenait tout et le ministre même en lisières ; enfin elle étouffait les hommes de talent assez hardis pour vouloir aller sans elle ou l'éclairer sur ses sottises. Le livre des pensions venait d'être publié, M. Rabourdin y vit un garçon de bureau avoir une retraite supérieure à celle des vieux colonels criblés de blessures : l'histoire de la bureaucratie était là tout entière. Autre plaie engendrée par les mœurs modernes, et qu'il comptait parmi les causes de cette secrète démoralisation ! L'administration n'avait point de subordination réelle, il y régnait une égalité complète entre le chef d'une division importante et le dernier expéditionnaire : l'un était aussi savant que l'autre dans une arène où l'on se rejetait la besogne les uns aux autres. Les employés pouvaient se juger entre eux sans aucun respect. L'instruction, également dispensée sans mesure aux masses, amenait le fils d'un concierge de ministère à prononcer sur le sort d'un homme de mérite ou d'un grand propriétaire chez qui son père avait tiré le cordon de la porte. Le dernier venu pouvait donc lutter avec le plus ancien. Un surnuméraire éclaboussait son chef en allant à Longchamp dans un tilbury qui portait une jolie femme à laquelle il indiquait, par un mouvement de son

fouet, le pauvre père de famille à pied, en lui disant : *voilà mon chef !* Les libéraux nommaient cet état de choses LE PROGRÈS, Rabourdin y voyait L'ANARCHIE au cœur du pouvoir ; car il voyait en résultat des intrigues agitées comme celles du sérail entre des eunuques, des femmes et des sultans imbéciles, des petitesses de religieuses, des vexations sourdes, des tyrannies de collége, des travaux diplomatiques à effrayer un ambassadeur entrepris pour une gratification ou pour une augmentation, des sauts de puces attelées à un char de carton, des malices de nègre faites au ministre lui-même ; les gens réellement utiles, les travailleurs victimes des parasites ; les gens dévoués à leur pays qui tranchent vigoureusement sur la masse des incapacités, succombant sous d'ignobles trahisons. Toutes les hautes places allaient appartenir à l'influence parlementaire et non à la royauté, les employés se voyaient alors dans la condition de rouages vissés à une machine, il ne s'agissait plus pour eux que d'être plus ou moins graissés ; fatale conviction qui étouffait bien des mémoires écrits en conscience sur les plaies secrètes du pays, désarmait bien des courages, corrodait les probités les plus sévères, fatiguées de l'injustice et conviées à l'insouciance par de dissolvants ennuis. Un commis des frères Rothschild correspond avec toute l'Angleterre, un seul employé pourrait correspondre avec tous les préfets ; mais là où l'un vient apprendre les éléments de sa fortune, l'autre perdrait inutilement son temps, sa vie et sa santé. Là

était le mal. Certes un pays n'est pas immédiatement menacé de mort parce qu'un employé de talent se retire et qu'un homme médiocre le remplace. Malheureusement pour les nations, aucun homme n'est indispensable à leur existence. Mais quand tout s'est à la longue amoindri, les nations disparaissent. Chacun peut, par instruction, aller voir à Venise, à Madrid, à Amsterdam, à Stockholm et à Rome les places où existèrent d'immenses pouvoirs, aujourd'hui détruits par la petitesse qui s'y est infiltrée et a gagné les sommités : au jour d'une lutte, tout s'est trouvé faible, l'État a succombé devant une faible attaque. Mais quel problème difficile à résoudre que celui de la réhabilitation des employés, au moment où le libéralisme criait par ses journaux dans toutes les boutiques industrielles que les traitements des employés constituaient un vol perpétuel, configurait les chapitres du budget en forme de sangsues, et demandait chaque année où allait le milliard des impôts! Aux yeux de M. Rabourdin, l'employé relativement au budget était ce que le joueur est au jeu ; tout ce qu'il en emporte, il le lui restitue; tout gros traitement impliquait une production. Payer mille francs par an à un homme pour lui demander toutes ses journées, n'était-ce pas organiser le vol et la misère? un forçât coûte presque autant et travaille moins; mais vouloir qu'un homme auquel l'État donnerait douze mille francs se vouât à son pays, était un contrat profitable à tous deux, et qui pouvait tenter les capacités.

Ces réflexions avaient donc conduit M. Rabourdin à une refonte du personnel. Employer peu de monde, tripler ou doubler les traitements et supprimer les pensions, prendre les employés jeunes comme faisaient Napoléon, Louis XIV, Richelieu et Ximenès, mais les garder longtemps en leur réservant les hauts emplois et de grands honneurs, étaient les points capitaux d'une réforme aussi utile à l'État qu'à l'employé. Il est difficile de raconter en détail, chapitre par chapitre, un plan qui embrassait le budget et qui descendait dans les infiniment petits de l'administration pour les synthétiser ; mais peut-être une indication des principales réformes suffira-t-elle à ceux qui connaissent comme à ceux qui ignorent la constitution administrative. Quoique la position d'un historien soit dangereuse en racontant un plan qui ressemble à de la politique faite au coin du feu, encore est-il nécessaire de le crayonner, afin d'expliquer l'homme par l'œuvre. Supprimez le récit de ses travaux, vous ne voudrez plus croire le narrateur sur parole, s'il se contentait d'affirmer le talent ou l'audace d'un chef de bureau.

M. Rabourdin divisait la haute administration en trois ministères. Il avait pensé que si jadis il se trouvait des têtes assez fortes pour embrasser l'ensemble des affaires intérieures et extérieures, la France d'aujourd'hui ne manquerait jamais de Mazarin, de Suger, de Sully, de Choiseul, de Colbert pour diriger des ministères plus vastes que les ministères actuels. D'ailleurs, constitutionnellement

parlant, trois ministres s'accordaient plus facilement que sept; il était moins difficile aussi de se tromper quant au talent, et peut-être la royauté éviterait-elle ainsi ces perpétuelles oscillations ministérielles qui ne permettaient de suivre aucun plan de politique extérieure, ni d'accomplir aucune amélioration intérieure. En Autriche, où des nations diverses réunies offraient des intérêts différents à concilier et à conduire sous une même couronne, deux hommes d'État supportaient en ce moment le poids des affaires publiques, sans en être accablés. La France était-elle plus pauvre que l'Allemagne en capacités politiques? D'abord, n'était-il pas naturel de réunir le ministère de la marine au ministère de la guerre? Pour Rabourdin, la marine paraissait un des comptes courants du ministère de la guerre, comme l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie et l'intendance. N'était-ce pas un contre-sens de donner aux amiraux et aux maréchaux une administration séparée, quand ils marchaient vers un but commun : la défense du pays, l'attaque de l'ennemi, la protection des possessions nationales? Le ministère de l'intérieur devait réunir le commerce, la police et les finances, sous peine de mentir à son nom. Au ministère des affaires étrangères appartenaient la justice, la maison du roi, et tout ce qui dans le ministère de l'intérieur concernait les arts, les lettres et les grâces; car toute protection devait découler immédiatement du souverain, et ce ministère impliquait la présidence

du conseil. Chacun de ces trois ministères ne comportait pas plus de deux cents employés à son administration centrale, où Rabourdin les logeait tous, comme jadis sous la monarchie. En prenant pour moyenne une somme de douze mille francs par tête, il ne comptait que sept millions pour des chapitres qui en coûtaient plus de vingt dans le budget actuel; car en réduisant ainsi les ministères à trois têtes, il supprimait des administrations entières devenues inutiles et les énormes frais de leurs établissements dans Paris. Il prouvait qu'un arrondissement devait être administré par dix hommes, une préfecture par douze au plus, ce qui ne supposait que cinq mille employés pour toute la France, justice et armée à part, nombre que dépassait alors le chiffre seul des employés aux ministères. Mais, dans son plan, les greffiers des tribunaux étaient chargés du régime hypothécaire, mais le ministère public était chargé de l'enregistrement et des domaines, car il avait réuni dans un même centre les parties similaires : ainsi l'hypothèque, la succession, l'enregistrement ne sortaient pas de leur cercle d'action, et ne nécessitaient que trois surnuméraires par tribunal, et trois par cour royale.

L'application constante de ce principe avait conduit Rabourdin à la réforme des finances. Il avait confondu toutes les perceptions d'impôts en une seule, en taxant la consommation en masse au lieu de taxer la propriété. Selon lui, la consommation était l'unique matière imposable en temps de paix.

La contribution foncière devait être réservée pour les cas de guerre; alors seulement l'État pouvait demander des sacrifices au sol, car alors il s'agissait de le défendre; mais, en temps de paix, c'était une lourde faute politique que de l'inquiéter au delà d'une certaine limite, on ne le trouvait plus dans les grandes crises. Ainsi l'*Emprunt* pendant la paix, parce qu'il se faisait au pair et non à cinquante pour cent de perte comme dans les temps mauvais; puis, pendant la guerre, la *contribution foncière*. « L'invasion de 1814 et 1815, disait-il, a fondé en France et démontré une institution que ni Law ni Napoléon n'avaient pu établir : *le crédit*. » Malheureusement il considérait les vrais principes de cette admirable machine comme encore peu compris. Rabourdin imposait la consommation par le mode des contributions directes, en supprimant tout l'attirail des contributions indirectes; la recette de l'impôt se résolvait par un rôle unique composé de divers articles. Il abattait ainsi les gênantes barrières qui barricadent les villes auxquelles il procurait de plus gros revenus, en simplifiant leurs modes actuels de perception, énormément coûteux. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finance, diminuer l'impôt, c'est le mieux répartir; l'alléger c'est augmenter la masse des transactions en leur laissant plus de jeu; l'individu paye moins et l'État reçoit davantage. Cette réforme, qui peut sembler immense, reposait sur un mécanisme fort simple.

Rabourdin avait pris l'impôt personnel et mobi-

lier comme la représentation la plus fidèle de la consommation générale. Les fortunes individuelles s'expriment admirablement en France par le loyer, par le nombre des domestiques, par les chevaux et les voitures de luxe qui se prêtent à la fiscalité ; car les habitations et ce qu'elles contiennent varient peu, et disparaissent difficilement. Après avoir indiqué les moyens de confectionner un rôle de contributions mobilières plus sincère que ne l'était le rôle actuel, il répartissait les sommes que produisaient au trésor les impôts dits *indirects* en *un tant pour cent* de chaque cote individuelle. En effet, l'impôt est un prélèvement d'argent fait sur les choses ou sur les personnes, sous des déguisements plus ou moins spécieux ; mais le temps de ces déguisements, bons quand il fallait extorquer l'argent, était passé dans une époque où la classe sur laquelle pèsent les impôts sait pourquoi l'État les prend et par quel mécanisme il les lui rend, car le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir ; plus il prend et répand d'eau, plus un pays prospère. Ainsi supposez six millions de *cotes aisées* (il en avait prouvé l'existence, en y comprenant les *cotes riches*), ne valait-il pas mieux leur demander directement *un droit de vin* qui ne serait pas plus ridicule que l'impôt des portes et fenêtres et produirait soixante millions, plutôt que de les tourmenter en imposant la chose même ? Par cette régularisation de l'impôt, chaque particulier payerait moins en réalité, l'État recevrait davantage, et les consommateurs jouiraient

d'une immense réduction dans le prix des choses que l'État ne soumettrait plus à des tortures infinies. Il conservait un droit de culture sur les vignobles, afin de protéger cette industrie contre la trop grande abondance de ses produits. Puis, pour atteindre les consommations des cotes pauvres, les patentes des débitants étaient taxées d'après la population des lieux qu'ils habitaient. Ainsi, sous trois formes : droit de vin, droit de culture et patente, le Trésor levait une recette énorme sans frais ni vexations, là où il y avait un impôt vexatoire partagé entre ses employés et lui. L'impôt pesait ainsi sur le riche au lieu de tourmenter le pauvre. Un autre exemple. Supposez un franc ou deux par cote de droits de sel, vous obtenez six ou douze millions, la gabelle moderne disparaît, la population pauvre respire, l'agriculture est soulagée, l'État reçoit tout autant, et nulle cote ne se plaint, car cette cote est propriétaire, et peut reconnaître immédiatement les bénéfices d'un impôt ainsi réparti en voyant au fond des campagnes la vie s'améliorer; puis, d'année en année, l'État verrait le nombre des *cotes aisées* s'accroître. En supprimant l'administration des contributions indirectes, machine extrêmement coûteuse, et qui est un État dans l'État, le trésor et les particuliers y gagnaient donc énormément, à ne considérer que l'économie de ses frais de perception. Le tabac et la poudre s'affermaient en régie, sous une surveillance. Son système sur ces deux régies, développé par d'autres que lui lors du renouvellement de la loi

sur les tabacs, était si convaincant qu'elle n'eût point passé dans une chambre à qui l'on n'aurait pas mis le marché à la main, comme le fit alors le ministère. Ce fut moins une question de finances qu'une question de gouvernement. L'État ne possédait plus rien en propre, ni forêts, ni mines, ni exploitations. Aux yeux de Rabourdin l'État possesseur de domaines constituait un contre-sens administratif, car il ne savait pas faire valoir et se privait de contributions; il perdait deux produits à la fois. Quant aux fabriques du gouvernement, c'était le même non-sens reporté dans la sphère de l'industrie. L'État obtenait des produits plus coûteux que ceux du commerce, plus lentement confectionnés, et perdait ses droits sur les mouvements de l'industrie à laquelle il retranchait des alimentations. Était-ce administrer un pays que d'y fabriquer au lieu d'y faire fabriquer, d'y posséder au lieu de créer le plus de possessions diverses? L'État n'exigeait plus un seul cautionnement en argent. Rabourdin n'admettait que des cautionnements hypothécaires. Voici pourquoi. Ou l'État gardait le cautionnement en nature, et c'était gêner le mouvement de l'argent; ou il l'employait à un taux supérieur à l'intérêt qu'il en donnait, et c'était un vol ignoble; ou il y perdait, et c'était une sottise; enfin, s'il disposait un jour de la masse des cautionnements, c'était dans certains cas préparer une banqueroute horrible. L'impôt territorial disparaissait donc, et les productions du sol devenaient libres. Les riches administraient gra-

tuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions. Les magistrats, les corps savants, les officiers inférieurs voyaient leurs services honorablement récompensés; il n'y avait pas d'employé qui n'obtînt une immense considération, méritée par l'étendue de ses travaux et l'importance de ses appointements; chacun d'eux pensait lui-même à son avenir, et la France n'avait plus sur le corps le cancer des pensions. En résultat, M. Rabourdin trouvait sept cents millions de dépenses seulement et douze cents millions de recettes. Il était clair qu'un remboursement de cinq cents millions annuels jouait avec un peu plus de force que le maigre amortissement dont il avait démontré le vice, car c'était encore selon lui l'État se faisant rentier, comme l'État s'entêtant à posséder et à fabriquer. Enfin, pour exécuter sans secousses sa réforme, et pour éviter une Saint-Barthélemy d'employés, M. Rabourdin demandait de 1825 à 1845.

Telles étaient les pensées qu'il avait mûries depuis le jour où sa place avait été donnée à M. de La Billardière, homme incapable. Ce plan si vaste en apparence, si simple en réalité, qui supprimait tant de gros états-majors et tant de petites places également inutiles, exigeait de continuels calculs, des statistiques exactes, des preuves évidentes. Il avait pendant longtemps étudié le budget sur sa double face, celle des voies et moyens, celle des dépenses; il avait passé bien des nuits à l'insu de sa femme.

Ce n'était rien encore que d'avoir osé concevoir ce plan et de l'avoir superposé sur le cadavre administratif, il fallait s'adresser à un ministre capable de l'apprécier. Le succès de Rabourdin tenait donc à la tranquillité d'une politique alors toujours agitée. Il ne considéra le gouvernement comme définitivement assis qu'au moment où trois cents députés eurent le courage de former une majorité compacte, systématiquement ministérielle. Une administration fondée sur cette base s'était établie depuis que Rabourdin avait achevé ses travaux. A cette époque, le luxe de la paix due aux Bourbons faisait oublier le luxe guerrier du temps où la France brillait comme un vaste camp, prodigue et magnifique parce qu'il était victorieux. Après sa campagne en Espagne, le ministère paraissait devoir commencer une de ces paisibles carrières où le bien peut s'accomplir, et depuis trois mois, un nouveau règne avait commencé sans éprouver aucune entrave ; le libéralisme de la gauche avait salué Charles X avec autant d'enthousiasme que la droite. Le moment allait être propice. N'était-ce pas un gage de durée pour une administration que de proposer et de mettre à fin une réforme dont les résultats étaient aussi grands ? Jamais donc Rabourdin ne s'était montré plus soucieux, plus préoccupé le matin quand il allait par les rues au ministère, et le soir à quatre heures et demie quand il en revenait.

De son côté, madame Rabourdin désolée de sa vie manquée, ennuyée de travailler en secret pour

se procurer quelques jouissances de toilette, ne s'était jamais montrée plus aigrement mécontente ; mais en femme attachée à son mari, elle regardait comme indignes d'une femme supérieure les honteux commerces par lesquels certaines femmes d'employés suppléaient à l'insuffisance des appointements. Elle était surtout humiliée d'être mariée à un homme sans énergie, car elle prenait l'immobilité du penseur politique et la préoccupation du travailleur intrépide pour l'apathique abattement de l'employé dompté par l'ennui des bureaux, et vaincu par la plus détestable de toutes les misères, par une médiocrité qui permet de vivre. Donc, vers cette époque, elle avait, dans sa grande âme, résolu de faire à elle seule la fortune de son mari, de l'élever à tout prix, et de lui cacher les ressorts qu'elle ferait jouer. Elle porta dans ses conceptions cette indépendance d'idées qui la distinguait et se complut à s'élever au-dessus des femmes en n'obéissant point à leurs petits préjugés, en ne s'embarrassant point des entraves que la société leur impose. Dans sa rage, elle se promit de battre les sots avec leurs armes, et de se jouer elle-même s'il le fallait. Elle vit enfin les choses de haut. L'occasion était favorable. M. de La Billardière, attaqué d'une maladie mortelle, allait succomber sous peu de jours. Si Rabourdin lui succédait, ses talents, car Célestine lui accordait des talents administratifs, seraient si bien appréciés, que la place de maître des requêtes, autrefois promise, lui serait donnée ; elle le voyait

commissaire du roi, défendant des projets de loi aux chambres : elle l'aiderait alors, elle deviendrait, s'il était besoin, son secrétaire, elle passerait des nuits. Tout cela pour aller au bois de Boulogne dans une charmante calèche, pour marcher de pair avec madame Delphine de Nucingen, pour élever son salon à la hauteur de celui du baron Gérard, pour être invitée aux grandes solennités ministérielles, pour conquérir des auditeurs, pour faire dire d'elle : Madame Rabourdin de *quelque chose* (elle ne connaissait pas encore sa terre), comme on disait madame Récamier, madame de Duras, madame Gay, madame du Cayla, etc.; enfin pour effacer surtout l'odieux nom de Rabourdin. Ces secrètes conceptions engendrèrent quelques changements dans l'intérieur du ménage. Madame Rabourdin commença par marcher d'un pas ferme dans la voie de la *dette*. Elle reprit un domestique mâle, lui fit porter une livrée insignifiante, drap brun à lisérés rouges; elle rafraîchit quelques parties de son mobilier, tendit à nouveau son appartement, l'embellit de fleurs souvent renouvelées, l'encombra des futilités qui devenaient alors à la mode; puis, elle qui avait quelques scrupules sur ses dépenses, n'hésita plus à remettre sa toilette en harmonie avec le rang auquel elle aspirait, et dont les bénéfices furent escomptés dans quelques magasins où elle fit ses provisions pour la guerre. Ses mercredis devinrent beaucoup plus suivis. Elle donna régulièrement un dîner le vendredi, ses convives furent tenus à faire

une visite en prenant une tasse de thé, le mercredi suivant. Elle choisit habilement ses convives parmi les députés influents, parmi les gens qui, de loin ou de près, pouvaient servir ses intérêts, enfin elle eut un entourage fort convenable. On s'amusait beaucoup chez elle; on le disait, du moins, ce qui suffit à Paris pour attirer le monde. M. Rabourdin était si profondément occupé de son grave et grand travail, qu'il ne remarqua pas cette recrudescence de luxe au sein de son ménage. Ainsi la femme et le mari assiégeaient la même place, en opérant sur des lignes parallèles, à l'insu l'un de l'autre.

## II.

# Monsieur des Lupeaulx.

Au ministère de Rabourdin florissait alors comme secrétaire général certain monsieur Clément Chardin des Lupeaulx, un de ces personnages que le flot des événements politiques met en saillie pendant quelques années, qu'il emporte en un jour d'orage, et que vous retrouvez sur la rive, à je ne sais quelle distance, échoués comme la carcasse d'une embarcation, mais qui semblent être encore quelque chose. Le voyageur se demande si ce débris n'a pas contenu des marchandises précieuses, servi dans de grandes circonstances, coopéré à quelque résistance, supporté le velours d'un trône ou transporté le cadavre d'une

royauté. En ce moment, M. Clément des Lupeaulx (les Lupeaulx absorbait le Chardin) atteignait à son apogée, car dans les existences les plus illustres comme dans les plus obscures il y a pour l'animal comme pour les secrétaires généraux un zénith et un nadir, une période où le pelage est magnifique, où la fortune rayonne de tout son éclat. Dans la nomenclature créée par les fabulistes, M. des Lupeaulx appartenait au genre des Bertrands, et ne s'occupait qu'à trouver des Ratons. Les moralistes déploient ordinairement leur verve sur les abominations transcendantes : pour eux, les crimes sont à la cour d'assises ou à la police correctionnelle, mais les finesses sociales leur échappent; l'habileté qui triomphe sous les armes du Code est au-dessus ou au-dessous d'eux, ils n'ont ni loupe ni longue-vue; il leur faut de bonnes grosses horreurs, bien visibles; toujours occupés des carnassiers, ils négligent les reptiles; heureusement pour les poëtes comiques, ils leur laissent les nuances qui colorent le Chardin des Lupeaulx.

Égoïste et vain, souple et fier, libertin et gourmand, avide à cause de ses dettes, discret comme une tombe d'où rien ne sort pour démentir l'inscription destinée aux passants, intrépide et sans peur quand il sollicitait, aimable et spirituel dans toute l'acception du mot, moqueur à propos, plein de tact, sachant vous compromettre par une caresse ou par un coup de coude, ne reculant devant aucune largeur de ruisseau et sautant avec grâce, effronté

voltairien et allant à la messe à Saint-Thomas-d'Aquin quand il s'y trouvait une belle assemblée, M. le secrétaire-général ressemblait à toutes les médiocrités qui forment le noyau du monde politique. Savant de la science des autres, il avait pris la position d'écouteur, et il n'en existait point de plus attentif; aussi, pour ne pas éveiller le soupçon, était-il flatteur jusqu'à la nausée, insinuant comme un parfum et caressant comme une femme. Il allait accomplir sa quarantième année. Sa jeunesse l'avait désespéré pendant longtemps, car il sentait que l'assiette de sa fortune politique dépendait de la députation. Comment était-il parvenu, se dira-t-on ? par un moyen bien simple : Bonneau politique, des Lupeaulx se chargeait des missions délicates que l'on ne peut donner ni à un homme qui se respecte, ni à un homme qui ne se respecte pas; mais qui se confient à des êtres sérieux et apocryphes tout ensemble que l'on peut avouer ou désavouer à volonté. Son état était d'être toujours compromis, et il avançait autant par la défaite que par le succès. Il avait compris que sous la Restauration, temps de transactions continuelles entre les hommes, entre les choses, entre les faits accomplis et ceux qui se massaient à l'horizon, le pouvoir aurait besoin d'une femme de ménage. Une fois que dans une maison il s'introduit une vieille qui sait comment se fait et se défait le lit, où se balayent les ordures, où se jette et d'où se tire le linge sale, où se serre l'argenterie, comment s'apaise un créancier, quels gens

doivent être reçus ou mis à la porte ; cette créature eût-elle des vices, fût-elle sale, bancroche ou édentée, mît-elle à la loterie et prît-elle trente sous par jour pour se faire une mise, les maîtres l'aiment par habitude, tiennent devant elle conseil dans les circonstances les plus critiques : elle est là, rappelle les ressources et flaire les mystères, apporte à propos le pot de rouge et le châle, se laisse gronder, rouler par les escaliers, et le lendemain au réveil présente gaiement un excellent consommé ! Quelque grand que soit un homme, il a besoin d'une femme de ménage avec laquelle il puisse être faible, indécis, disputailleur avec son propre destin, s'interroger, se répondre, et s'enhardir au combat. N'est-ce pas comme le bois mou des Sauvages, qui, frotté contre du bois dur, donne le feu ? Beaucoup de génies s'allument ainsi. Napoléon faisait ménage avec Berthier, et Richelieu avec le père Joseph. Des Lupeaulx faisait ménage avec tout le monde. Il restait l'ami des ministres déchus en se constituant leur intermédiaire auprès de ceux qui arrivaient : il embaumait ainsi la dernière flatterie et parfumait le premier compliment. Il entendait d'ailleurs admirablement les petites choses auxquelles un homme d'État n'a pas le loisir de songer : il comprenait une nécessité, il obéissait bien ; il relevait sa bassesse en en plaisantant le premier, afin d'en révéler tout le prix, et choisissait toujours dans les services à rendre celui que l'on n'oublierait pas. Ainsi, quand il fallut franchir le fossé qui séparait l'Empire de la Restau-

ration, quand chacun cherchait une planche pour le passer, au moment où les roquets de l'empire se ruaient dans un dévouement de paroles, des Lupeaulx passait la frontière après avoir emprunté de fortes sommes à des usuriers. Jouant le tout pour le tout, il rachetait en Allemagne les créances les plus criardes sur le roi Louis XVIII, et liquidait par ce moyen, lui le premier, près de trois millions à vingt pour cent, car il eut le bonheur d'opérer à cheval sur 1814 et sur 1815. Les bénéfices furent dévorés par les sieurs Gobseck, Werbrust et Gigonnet, croupiers de l'entreprise : des Lupeaulx les leur avait promis, il ne jouait pas une mise, il jouait toute la banque, en sachant bien que Louis XVIII n'était pas homme à oublier cette lessive.

Des Lupeaulx fut nommé maître des requêtes, chevalier de Saint-Louis, et officier de la Légion d'honneur. Une fois grimpé, l'homme habile chercha les moyens de se maintenir sur son échelon, car dans la place forte où il s'était introduit les généraux ne conservent pas longtemps les bouches inutiles. Aussi, à son métier de ménagère et d'entremetteur avait-il joint la consultation gratuite dans les maladies secrètes du pouvoir. Après avoir reconnu chez les prétendues supériorités de la restauration une profonde infériorité relativement aux événements qui les dominaient, il avait imposé leur médiocrité politique en leur apportant, leur vendant au milieu d'une crise ce mot d'ordre que les gens de talent écoutent dans l'avenir. Ne croyez point

que ceci vînt de lui-même. Autrement, des Lupeaulx eût été un homme de génie, et ce n'était qu'un homme d'esprit. Ce Bertrand allait partout, recueillait les avis, sondait les consciences et saisissait les sons qu'elles rendaient, il récoltait la science en véritable et infatigable abeille politique. Ce dictionnaire de Bayle vivant ne faisait pas comme le fameux dictionnaire, il ne rapportait pas toutes les opinions sans conclure, il avait le talent de la mouche et tombait droit sur la chair la plus exquise, au milieu de la cuisine. Aussi, passait-il pour un homme d'État indispensable. Cette croyance avait pris de si profondes racines dans les esprits, que les ambitieux arrivés jugeaient nécessaire de bien le compromettre, afin de l'empêcher de monter plus haut; ils le dédommageaient par un crédit secret de son peu d'importance publique. Néanmoins, en se sentant appuyé sur tout le monde, ce pêcheur d'idées avait exigé des arrhes perpétuelles : il était rétribué par l'état-major dans la garde nationale où il avait une sinécure payée par la ville de Paris, il était commissaire du gouvernement près d'une Société Anonyme, il avait une inspection dans la maison du roi. Ses deux places inscrites au budget étaient celles de secrétaire général et de maître des requêtes. Pour le moment, il voulait être commandeur de la Légion d'honneur, gentilhomme de la chambre, comte et député. Pour être député, il fallait payer mille francs d'impôts, la misérable bicoque des Lupeaulx valait à peine cinq cents francs de rente. Où

prendre l'argent pour y bâtir un château, pour l'entourer de plusieurs domaines respectables, et venir y jeter de la poudre aux yeux de tout un arrondissement? Quoique dînant tous les jours en ville, quoique logé depuis neuf ans aux frais de l'État, quoique voituré par le ministère, des Lupeaulx ne possédait guère que trente mille francs de dettes franches et liquides sur lesquelles personne n'élevait de contestation. Un mariage pouvait le mettre à flot en écopant sa barque pleine des eaux de la dette; mais le bon mariage dépendait de son avancement; son avancement voulait la députation. En cherchant les moyens de briser ce cercle vicieux, il ne voyait qu'un immense service à rendre ou quelque bonne affaire à combiner. Mais, hélas, les conspirations étaient usées, et les Bourbons avait en apparence vaincu les partis. Enfin malheureusement, depuis quelques années le gouvernement était si bien mis à jour par les sottes discussions de la gauche qui s'étudiait à rendre tout gouvernement impossible en France, qu'on ne pouvait plus y faire d'affaires; les dernières s'étaient accomplies en Espagne, et combien n'avait-on pas crié! Puis des Lupeaulx avait multiplié les difficultés en croyant à l'amitié de son ministre, auquel il eut l'imprudence d'exprimer le désir d'être assis sur les bancs ministériels. Les ministres devinèrent d'où venait ce désir, des Lupeaulx voulait consolider une position précaire et ne plus être dans leur dépendance. Le basset se révoltait contre le chasseur. Les ministres lui

donnèrent quelques coups de fouet et le caressèrent tour à tour : ils lui suscitèrent des rivaux ; mais des Lupeaulx se conduisit avec eux comme une habile courtisane avec de nouvelles venues : il leur tendit des piéges, ils y tombèrent, il en fit promptement justice. Plus il se sentit menacé, plus il désira conquérir un poste inamovible ; mais il fallait jouer serré ! En un instant, il pouvait tout perdre : un trait de plume abattrait ses épaulettes de colonel civil, son inspection, sa sinécure à la Société Anonyme, ses deux places et leurs avantages ; en tout, six traitements conservés sous le feu de la loi sur le cumul. Souvent il menaçait son ministre comme une maîtresse menace son amant, il se disait sur le point d'épouser une riche veuve, le ministre cajolait alors le cher des Lupeaulx. Dans un de ces raccommodements, il reçut la promesse formelle d'une place à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lors de la première vacance. C'était, disait-il, le pain d'un cheval.

Dans son admirable position, M. Clément Chardin des Lupeaulx était comme un arbre planté dans un terrain favorable, il pouvait satisfaire ses vices, ses fantaisies, ses vertus et ses défauts. Voici les fatigues de sa vie. Entre cinq ou six invitations journalières, il avait à choisir la maison où se trouvait le meilleur dîner, il allait faire rire le matin le ministre et sa femme au petit lever, caressait les enfants et jouait avec eux ; puis il travaillait une heure ou deux, c'est-à-dire il s'étendait dans un bon fau-

teuil pour lire les journaux, dicter le sens d'une lettre, recevoir quand le ministre n'y était pas, expliquer en gros la besogne, attraper ou distribuer quelques gouttes d'eau bénite de cour, parcourir des pétitions d'un coup de lorgnon ou les apostiller par une signature qui signifiait : « *Je m'en moque, faites comme vous voudrez !* » chacun savait que quand des Lupeaulx s'intéressait à quelqu'un ou à quelque chose, il s'en mêlait personnellement. Il permettait aux employés supérieurs quelques causeries intimes sur les affaires délicates, et il écoutait leurs cancans intérieurs. De temps en temps il allait au château prendre le mot d'ordre. Enfin il attendait le ministre au retour de la Chambre quand il y avait session, pour savoir s'il fallait inventer et diriger quelque manœuvre. Le sybarite ministériel s'habillait, dînait et visitait douze ou quinze salons de huit heures à trois heures du matin. A l'Opéra, il causait avec les journalistes, car il était avec eux du dernier bien. Il y avait entre eux un continuel échange de petits services : il leur entonnait ses fausses nouvelles et gobait les leurs ; il les empêchait d'attaquer tel ou tel ministre sur telle ou telle chose qui ferait, disait-il, une vraie peine à leurs femmes où à leurs maîtresses. « Dites que le projet de loi ne vaut rien, et démontrez-le si vous pouvez ; mais ne dites pas que Victorine a mal dansé. Calomniez notre affection pour nos proches en jupons, mais ne révélez pas nos farces de jeune homme. Diantre ! nous avons tous fait nos vaudevilles, et nous ne savons

pas ce que nous pouvons devenir par le temps qui court. Vous serez peut-être ministre, vous qui salez aujourd'hui les tartines du *Constitutionnel.* » En revanche, dans l'occasion il servait les rédacteurs, il levait tout obstacle à la représentation d'une pièce, il lâchait à propos des gratifications ou quelque bon dîner, il promettait de faciliter la conclusion d'une affaire. D'ailleurs, il aimait la littérature et protégeait les arts : il avait des autographes, de magnifiques albums *gratis,* des esquisses, des tableaux. Il faisait beaucoup de bien aux artistes en ne leur nuisant pas, en les soutenant dans certaines occasions où leur amour-propre voulait une satisfaction peu coûteuse. Aussi était-il aimé par tout ce monde de coulisses, de journalistes et d'artistes. D'abord, ils avaient les mêmes vices et la même paresse ; puis ils se moquaient si bien de tout entre deux vins ou entre deux danseuses ! le moyen de ne pas être amis ? Si des Lupeaulx n'eût pas été secrétaire général, il aurait été journaliste. Aussi, dans la lutte des quinze années où la batte de l'épigramme ouvrit la brèche par où passa l'insurrection, des Lupeaulx ne reçut-il jamais le moindre coup.

En le voyant jouer à la boule dans le jardin du ministère avec les enfants de monseigneur, le frétin des employés se creusait la cervelle pour deviner le secret de son influence et la nature de son travail ; tandis que les talons rouges de tous les ministères le regardaient comme le plus dangereux Méphistophélès, l'adoraient et lui rendaient avec usure les

flatteries qu'il débitait dans une sphère plus élevée. Indéchiffrable comme une énigme hiéroglyphique pour les petits, l'utilité du secrétaire général était claire comme une règle de trois pour les intéressés.

Au physique, Clément des Lupeaulx était le reste d'un joli homme : taille de cinq pieds quatre pouces, embonpoint tolérable, le teint échauffé par la bonne chère, un air usé, une titus poudrée, de petites lunettes fines; au moins blond, couleur indiquée par une main potelée comme celle d'une vieille femme blonde, un peu trop carrée, les ongles courts, une main de satrape; le pied ne manquait pas de distinction. Passé cinq heures, il était toujours en bas de soie à jour, en souliers, pantalon noir, gilet de cachemire, mouchoir de batiste sans parfums, chaîne d'or, habit bleu de roi à boutons ciselés, et sa brochette d'ordres; le matin, des bottes craquantes et un pantalon gris. Sa tenue ressemblait beaucoup plus à celle d'un avoué madré qu'à la contenance d'un ministre. Son œil miroité par l'usage des lunettes le rendait plus laid qu'il ne l'était réellement quand par malheur il les ôtait. Pour les juges habiles, pour les gens droits que le vrai seul met à l'aise, M. des Lupeaulx était insupportable : ses façons gracieuses frisaient le mensonge, ses protestations aimables, ses vieilles gentillesses toujours neuves pour les imbéciles, montraient trop la corde. Tout homme perspicace voyait en lui une planche pourrie sur laquelle il fallait bien se garder de poser le pied.

Dès que la belle madame Rabourdin daigna s'occuper de la fortune administrative de son mari, elle devina Clément des Lupeaulx et l'étudia pour savoir si dans cette volige il y avait encore quelques fibres ligneuses assez solides pour lestement passer dessus du bureau à la division, de huit mille à douze mille francs. La femme supérieure crut pouvoir jouer ce roué politique. M. des Lupeaulx fut donc un peu cause des dépenses extraordinaires qui s'étaient faites et qui se continuaient dans le ménage de Rabourdin.

La rue Duphot, bâtie sous l'Empire, est remarquable par quelques maisons élégantes au dehors et dont les appartements ont été généralement bien entendus. Celui de madame Rabourdin avait d'excellentes dispositions, avantage qui entre pour beaucoup dans la noblesse de la vie intérieure. C'était une jolie antichambre assez vaste, éclairée sur la cour et menant à un grand salon dont les fenêtres avaient vue sur la rue. A droite de ce salon, se trouvaient le cabinet et la chambre de Rabourdin, en retour desquels était la salle à manger où l'on entrait par l'antichambre; à gauche, la chambre à coucher de madame et son cabinet de toilette, en retour desquels était le petit appartement de Clotilde. Aux jours de réception, la porte du cabinet de Rabourdin et celle de la chambre de madame restaient ouvertes. L'espace permettait de recevoir une assemblée choisie, sans se donner le ridicule qui pèse sur certaines soirées bourgeoises où le luxe s'im-

provise aux dépens des habitudes journalières et paraît une exception. Le salon venait d'être retendu en soie jaune avec des agréments de couleur carmélite. La chambre de madame était vêtue en étoffe *vraie perse* et meublée dans le genre *rococo*. Le cabinet de Rabourdin hérita de la tenture de l'ancien salon nettoyée, et fut orné des beaux tableaux laissés par M. Leprince. La fille du commissaire-priseur utilisa dans sa salle à manger de ravissants tapis turcs, bonne occasion saisie par son père, en les y encadrant dans de vieux ébènes d'un prix devenu exorbitant. D'admirables buffets de boulle, achetés également par le commissaire-priseur, meublèrent le pourtour de cette pièce, au milieu de laquelle scintillèrent les arabesques en cuivre incrustées dans l'écaille de la première horloge à socle qui reparut pour remettre en honneur les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. Des fleurs embaumaient cet appartement plein de goût et de belles choses, où chaque détail était une œuvre d'art bien placée et bien accompagnée, où madame Rabourdin, mise avec cette originale simplicité que trouvent les artistes, se montrait comme une femme accoutumée à ces jouissances, n'en parlait pas et se contentait d'achever par les grâces de son esprit l'effet produit sur ses hôtes par cet ensemble. Grâce à son père, dès que le *rococo* fut à la mode, elle fit parler d'elle.

Quelque habitué qu'il fût aux fausses et aux réelles magnificences de tout étage, M. des Lupeaulx

fut surpris chez madame Rabourdin. Le charme qui saisit cet Asmodée parisien peut s'expliquer par une comparaison. Imaginez un voyageur fatigué des mille aspects si riches de l'Italie, du Brésil, des Indes qui revient dans sa patrie et trouve sur son chemin un délicieux petit lac, comme est le lac d'Orta au pied du Mont-Rose : une île bien jetée dans des eaux calmes, coquette et simple, naïve et cependant parée, solitaire et bien accompagnée : élégants bouquets d'arbres, statues d'un bel effet. A l'entour, des rives à la fois sauvages et cultivées ; le grandiose et ses tumultes au dehors, au dedans les proportions humaines. Le monde qu'il a vu se retrouve en petit, modeste et pur. Son âme reposée le convie à rester là. Un charme poétique et mélodieux l'entoure de toutes les harmonies et réveille toutes les idées ; c'est à la fois une Chartreuse et la vie ! Quelques jours auparavant, la belle madame Firmiani, l'une des plus ravissantes femmes du faubourg Saint-Germain, qui aimait et recevait madame Rabourdin, avait dit à des Lupeaulx invité tout exprès pour entendre cette phrase : — Pourquoi n'allez-vous donc pas chez madame ? elle a des soirées délicieuses, et surtout on y dîne... mieux que chez moi. Des Lupeaulx s'était laissé surprendre une promesse par la belle madame Rabourdin qui, pour la première fois, avait levé les yeux sur lui en parlant ; il y était allé, n'est-ce pas tout dire ? La femme n'a qu'une ruse, s'écrie Figaro, mais elle est infaillible. En dînant chez un simple chef de bu-

reau, des Lupeaulx se promit d'y dîner quelquefois. Grâce au jeu décent et convenable de la charmante femme que quelques rivales surnommaient déjà *la Célimène de la rue Duphot*, il y dînait tous les vendredis depuis un mois, et revenait de son propre mouvement prendre une tasse de thé le mercredi. Depuis quelques jours, après de savantes et fines perquisitions, madame Rabourdin croyait avoir trouvé dans cette planche la place d'y mettre une fois le pied. Elle ne doutait plus du succès. Sa joie intérieure ne peut être comprise que dans ces ménages d'employés où l'on a, trois ou quatre ans durant, calculé le bien-être résultant d'une nomination espérée, caressée, choyée. Combien de souffrances apaisées! combien de vœux élancés vers les divinités ministérielles! combien de visites intéressées! Enfin, grâce à sa hardiesse, madame Rabourdin entendait tinter l'heure où elle allait avoir vingt mille francs par an au lieu de douze mille.

— Et je me serai bien conduite, se disait-elle. J'ai fait un peu de dépense; mais nous ne sommes pas dans une époque où l'on va chercher les mérites qui se cachent; tandis qu'en se mettant en vue, en restant dans le monde, en cultivant ses relations, en s'en faisant de nouvelles, un homme arrive. Après tout, les ministres et leurs amis ne s'intéressent qu'aux gens qu'ils voient, et Rabourdin ne se doute pas du monde! Si je n'avais pas entortillé ces trois députés, ils auraient peut-être voulu la place de La Billardière; tandis que reçus chez moi, la vergogne

les prend, ils deviennent nos appuis au lieu d'être nos rivaux. J'ai fait un peu la coquette, mais je suis heureuse que les premières niaiseries avec lesquelles on amuse les hommes aient suffi...

Le jour où commença réellement une lutte inattendue à propos de cette place, après le dîner ministériel qui précédait une de ces soirées que les ministres considéraient comme publiques, des Lupeaulx se trouvait à la cheminée auprès de la femme du ministre. En prenant sa tasse de café, il lui arriva de comprendre encore une fois madame Rabourdin parmi les sept ou huit femmes réellement supérieures de Paris. A plusieurs reprises, il avait mis au jeu madame Rabourdin comme le caporal Trim y mettait son bonnet.

— Ne le dites pas trop, cher ami, vous lui feriez du tort, lui dit la femme du ministre en riant à demi.

Aucune femme n'aime à entendre faire devant elle l'éloge d'une autre femme; toutes se réservent en ce cas la parole, afin de vinaigrer la louange.

— Ce pauvre La Billardière est en train de mourir, reprit son Excellence, sa succession administrative revient à Rabourdin qui est un de nos plus habiles employés, et envers qui nos prédécesseurs ne se sont pas bien conduits, quoique l'un d'eux ait dû sa préfecture de police sous l'empire à certain personnage payé pour s'intéresser à Rabourdin. Franchement, cher ami, vous êtes encore assez jeune pour être aimé pour vous-même...

— Si la place de La Billardière est acquise à Rabourdin, je puis être cru quand je vante la supériorité de sa femme, répliqua des Lupeaulx en sentant l'ironie du ministre, mais si madame la comtesse veut en juger par elle-même...

— Je l'inviterai à mon premier bal, n'est-ce pas? Votre femme supérieure arriverait quand j'aurais de ces dames qui viennent ici pour se moquer de nous, et qui entendraient annoncer *madame Rabourdin.*

— Mais n'annonce-t-on pas madame Delabarre chez le ministre de l'intérieur?

— Il y a presque un *de,* dit vivement le nouveau comte en lançant un coup d'œil foudroyant à son secrétaire général, car ni lui ni sa femme n'étaient nobles.

Beaucoup de personnes crurent qu'il s'agissait d'affaires importantes, les solliciteurs demeurèrent au fond du salon. Des Lupeaulx sortit, et la comtesse nouvelle dit à son mari : — Je crois des Lupeaulx amoureux!

— Ce serait donc la première fois de sa vie, répondit-il en haussant les épaules comme pour dire à sa femme que des Lupeaulx ne s'occupait point de bagatelles sans solidité.

Le ministre vit entrer un député du centre droit et laissa sa femme pour aller caresser une voix indécise. Mais, sous le coup d'un désastre imprévu qui l'accablait, ce député voulait s'assurer une protection et venait annoncer en secret qu'il serait sous

peu de jours obligé de donner sa démission. Ainsi prévenu, le ministère pouvait faire jouer ses batteries avant l'opposition.

Le ministre, c'est-à-dire des Lupeaulx, avait invité à dîner un personnage inamovible dans tous les ministères, assez embarrassé de sa personne, et qui, dans son désir de prendre une contenance digne, restait planté sur ses deux jambes réunies à la façon d'une gaîne égyptienne. Ce fonctionnaire attendait près de la cheminée le moment de remercier le secrétaire général dont la retraite brusque et imprévue le surprit au moment où il allait phraser un compliment. C'était purement et simplement le caissier du ministère, le seul employé qui ne tremblait jamais lors d'un changement. Dans ce temps, la chambre ne tripotait pas mesquinement le budget comme dans le temps déplorable où nous vivons, elle ne réduisait pas ignoblement les émoluments ministériels, elle ne faisait pas ce qu'en style de cuisine on nomme des économies de bouts de chandelles, elle accordait à chaque ministre qui prenait les affaires une indemnité dite de *déplacement;* car il en coûte autant pour entrer au ministère que pour en sortir, et l'arrivée entraîne des frais de toute nature qu'il est peu convenable d'inventorier. Cette indemnité consistait en vingt-cinq jolis petits mille francs. L'ordonnance apparaissait-elle au *Moniteur*, pendant que grands et petits, attroupés autour des poêles ou devant les cheminées, secoués par l'orage dans leurs places, se disaient : « Que va faire celui-

là? va-t-il augmenter le nombre des employés, va-t-il en renvoyer deux pour en faire rentrer trois? » le paisible caissier prenait vingt-cinq beaux billets de banque, les attachait avec une épingle, gravait sur sa figure de suisse de cathédrale une expression joyeuse; il enfilait l'escalier des appartements et se faisait introduire chez monseigneur à son lever par les gens qui tous confondent, en un seul et même pouvoir, l'argent et le gardien de l'argent, le contenant et le contenu, l'idée et la forme. Le caissier saisissait le couple ministériel à l'aurore du ravissement pendant laquelle un homme d'État est benin et bon prince. Au — *Que voulez-vous?* du ministre, il répondait par l'exhibition des chiffons en disant qu'il s'empressait d'apporter à son Excellence l'indemnité d'usage; il en expliquait les motifs à madame étonnée, mais heureuse, et qui ne manquait jamais de prélever quelque chose, souvent le tout, car un déplacement est une affaire de ménage. Le caissier tournait son compliment, et glissait à monseigneur quelques phrases. — Si son Excellence daignait lui conserver sa place, si son Excellence était contente d'un service purement mécanique, si, etc. Comme un homme qui apporte vingt-cinq mille francs est toujours un digne employé, le caissier ne sortait pas sans entendre sa confirmation au poste d'où il voyait passer, repasser et trépasser les ministres depuis vingt-cinq ans. Puis il se mettait aux ordres de madame, il apportait les treize mille francs du mois en temps utile, il les avançait ou les retardait

à commandement, et se ménageait ainsi, suivant une vieille expression monastique, une voix dans le chapitre.

Ancien teneur de livres au Trésor quand le Trésor avait des livres tenus en parties doubles, M. Saillard fut indemnisé par sa place actuelle quand on y renonça. C'était un gros et gras bonhomme très-fort sur la tenue des livres et très-faible en toute autre chose, rond comme un zéro, simple comme bonjour, qui venait à pas comptés comme un éléphant et s'en allait de même, à la Place-Royale où il demeurait dans le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel à lui. Il avait pour compagnon de route monsieur Isidore Baudoyer, chef de bureau dans la division de M. La Billardière et partant collègue de Rabourdin, lequel avait épousé sa fille Élisabeth, et avait naturellement pris un appartement au-dessus du sien. Personne ne doutait au ministère que le père Saillard ne fût une bête, mais personne n'avait jamais pu savoir jusqu'où allait sa bêtise; elle était trop compacte pour être interrogée, elle ne sonnait pas le creux, elle absorbait tout sans rien rendre. Bixiou (un employé dont il sera bientôt question) avait fait sa charge en mettant une tête à perruque sur le haut d'un œuf et deux petites jambes dessous, avec cette inscription : *Né pour payer et recevoir sans jamais commettre d'erreurs. Un peu moins de bonheur, il eût été garçon de la banque de France; un peu plus d'ambition, il était remercié.* En ce moment, le ministre regardait son caissier comme on regarde une

patère ou la corniche, sans imaginer que ces deux ornements puissent entendre le discours ni comprendre une pensée secrète.

—Je tiens d'autant plus à ce que nous arrangions tout avec le préfet dans le plus profond mystère, que des Lupeaulx a des prétentions ; sa bicoque est dans votre arrondissement et nous ne voulons pas de lui.

— Il n'a ni le cens, ni l'âge, dit le député.

— Oui, mais vous savez ce qui a été décidé pour Casimir Périer, relativement à l'âge. Quant à la possession annale, nous sommes à la fin de décembre, l'élection se ferait en janvier, les commissions ont la manche large pour les députés du centre, et nous ne pourrions pas nous opposer ostensiblement à la bonne volonté que l'on aurait pour notre cher des Lupeaulx.

— Mais où prendrait-il l'argent d'une propriété?

—Et comment Manuel a-t-il été possesseur d'une maison à Paris?

La patère écoutait bien à son corps défendant, et ces vives interlocutions quoique murmurées aboutissaient à l'oreille de M. Saillard par des caprices d'acoustique encore mal observés. Savez-vous quel sentiment s'empara du bonhomme en entendant ces confidences politiques? l'embarras le plus cuisant. Il était de ces gens naïfs qui se désespèrent de paraître écouter ce qu'ils ne doivent pas entendre, d'entrer là où ils ne sont pas appelés, de paraître hardis quand ils sont timides, curieux quand ils sont dis-

crets. Le caissier se glissa sur le tapis de manière à se reculer, en sorte que le ministre le trouva fort loin, quand il l'aperçut. Saillard était un séide ministériel incapable de la moindre indiscrétion ; si le ministre l'avait cru dans son secret, il n'aurait eu qu'à lui dire : *motus !* Le caissier profita de l'affluence des courtisans, regagna un fiacre de son quartier, pris à l'heure lors de ces coûteuses invitations, et revint à la Place Royale.

## III.

# Les Tarets.

A l'heure où le père Saillard voyageait dans Paris, son gendre et sa chère Élisabeth étaient nécessairement avec M. l'abbé Gaudron, leur directeur, occupés à faire un vertueux boston en compagnie de quelques voisins, et avec un certain Martin Falleix, fondeur en cuivre au faubourg Saint-Antoine, à qui Saillard avait prêté les fonds nécessaires pour créer un bénéficieux établissement. Ce Falleix était un honnête Auvergnat, venu le chaudron sur le dos, qui plus tard avait servi rue de Lappe un fabricant de marabouts, grand dépéceur de châteaux. Vers vingt-sept ans, altéré de bien-être tout comme un

autre, Martin Falleix eut le bonheur d'être commandité par M. Saillard pour l'exploitation d'une découverte en fonderie (Brevet d'invention et médaille d'or à l'exposition de 1825). Madame Baudoyer, dont la fille unique marchait, suivant un mot du père Saillard, sur la queue de ses douze ans, avait jeté son dévolu sur Falleix, garçon trapu, noiraud, actif, de probité dégourdie; elle faisait son éducation. Suivant ses idées, cette éducation consistait à lui apprendre à jouer au boston, à bien tenir ses cartes, à ne pas laisser voir dans son jeu, à venir chez eux rasé, les mains savonnées au gros savon ordinaire, à ne pas jurer, à parler leur français, à porter des bottes au lieu de souliers, des chemises en calicot au lieu de ses chemises en toile à sacs, à relever ses cheveux au lieu de les tenir plats. Depuis huit jours, Élisabeth l'avait décidé à ôter de ses oreilles deux énormes anneaux plats, qui ressemblaient à des cerceaux.

— Vous allez trop loin, madame Baudoyer, lui dit-il en la voyant heureuse de ce sacrifice, vous prenez sur moi trop d'empire : vous me faites nettoyer les dents, ce qui les ébranle; vous me ferez bientôt brosser mes ongles et friser mes cheveux, ce qui ne va pas dans notre commerce, on n'y aime pas les muscadins.

Élisabeth Baudoyer, *née Saillard*, est une de ces figures qui se dérobent au pinceau par leur vulgarité même, et qui néanmoins doivent être esquissées, car elles offrent une expression de cette petite bour-

geoisie parisienne, placée au-dessus des riches artisants et au-dessous de la haute classe, dont les qualités sont presque des vices, dont les défauts n'ont rien d'aimable, mais dont les mœurs, quoique plates, ne manquent pas d'originalité. Élisabeth avait en elle quelque chose de chétif qui faisait mal à voir. Sa taille dépassait à peine quatre pieds, sa ceinture ne comportait pas même une demi-aune, ses traits fins, ramassés vers le nez, donnaient à sa figure une vague ressemblance avec le museau d'une belette. A trente ans passés, elle semblait n'en avoir que seize ou dix-sept. Ses yeux d'un bleu de faïence, opprimés par de grosses paupières unies à l'arcade des sourcils, jetaient peu d'éclat; elle avait des cheveux d'un blond qui tirait sur le blanc, son front plat était éclairé par des plans où le jour semblait s'arrêter; son teint avait des tons gris presque plombés; le bas de son visage plus triangulaire qu'ovale terminait irrégulièrement des contours assez généralement tourmentés; sa voix avait des intonations aigres-douces. C'était bien la petite bourgeoise conseillant son mari le soir sur l'oreiller, n'ayant pas le moindre mérite dans ses vertus; ambitieuse sans arrière-pensée, par le seul développement de l'égoïsme domestique; à la campagne elle aurait voulu s'arrondir, dans l'administration elle voulait avancer. Dire la vie de son père et de sa mère, dira toute la femme en peignant l'enfance de la jeune fille.

M. Saillard avait épousé la fille d'un marchand de meubles, établi sous les piliers des Halles. L'exi-

guïté de leur fortune avait primitivement obligé monsieur et madame Saillard à de constantes privations. Après trente-trois ans de mariage et vingt-neuf ans de travail dans les bureaux, la fortune des Saillard (leur société les nommait ainsi) consistait en soixante mille francs confiés à Falleix, l'hôtel de la Place Royale acheté quarante mille francs en 1804, et trente-six mille francs de dot donnés à leur fille. Dans ce capital, la succession de la veuve Bidault, mère de madame Saillard, représentait une somme de cinquante mille francs environ. Les appointements de M. Saillard avaient toujours été de quatre mille cinq cents francs, car sa place était un vrai cul-de-sac administratif qui pendant longtemps ne tenta personne. Ces quatre-vingt-dix-mille francs, amassés sou à sou, provenaient donc d'économies sordides et fort inintelligemment employées, les Saillard ne connaissaient pas d'autre manière de placer leur argent que de le porter, par sommes de dix mille francs, chez M. Laisné, le notaire du quartier Saint-Antoine, et de le prêter à cinq pour cent par première hypothèque avec subrogation dans les droits de la femme, quand l'emprunteur était marié! Madame Saillard obtint en 1804 un bureau de papier timbré dont le détail détermina l'entrée d'une servante au logis. En ce moment l'hôtel, qui valait plus de cent mille francs, en rapportait huit mille; Falleix donnait six pour cent de ses soixante mille francs, outre un partage égal des bénéfices; ainsi les Saillard avaient au moins dix-sept

mille livres de rentes. Toute l'ambition du bonhomme était d'avoir la croix en prenant sa retraite.

La jeunesse d'Élisabeth fut un travail constant dans une famille dont les mœurs étaient aussi pénibles et les idées aussi simples : on y délibérait sur l'acquisition d'un chapeau pour M. Saillard, on comptait combien d'années avait duré un habit, les parapluies étaient accrochés par en haut au moyen d'une boucle en cuivre. Depuis 1804 il ne s'était pas fait une réparation à la maison, les Saillard gardaient leur rez-de-chaussée dans l'état où le précédent propriétaire le leur avait livré : les trumeaux étaient dédorés, les peintures des dessus de portes se voyaient à peine sous la couche de poussière qu'y avait mise le temps; ils conservaient dans ces grandes et belles pièces à cheminées en marbre sculpté, à plafonds dignes de ceux de Versailles, les meubles trouvés chez la veuve Bidault : des fauteuils en bois de noyer disjoints et couverts en tapisseries, des commodes en bois de rose, des guéridons à galerie en cuivre et à marbres blancs fendus, un superbe secrétaire de boulle auquel la mode n'avait pas encore rendu sa valeur, enfin le tohu-bohu des bonnes occasions saisies par la marchande des piliers des Halles : tableaux achetés à cause de la beauté des cadres, vaisselle d'ordre composite, c'est-à-dire un dessert en magnifiques assiettes du Japon, et le reste en porcelaine de toutes les paroisses; argenterie dépareillée, vieux cristaux, beau linge damassé, lit en tombeau garni de perse et à

plumes. Au milieu de toutes ces reliques, madame Saillard habitait une bergère d'acajou moderne, les pieds sur une chaufferette brûlée à chaque trou, près d'une cheminée pleine de cendres et sans feu, sur laquelle se voyaient un cartel, des bronzes antiques, des candélabres à fleurs mais sans bougies, car elle s'éclairait avec un martinet en cuivre d'où s'élevait une haute chandelle cannelée par différents coulages.

Madame Saillard avait un visage où, malgré ses rides, se peignaient l'entêtement et la sévérité, l'étroitesse de ses idées, une probité quadrangulaire, une religion sans pitié, une avarice naïve et la paix d'une conscience nette. Dans certains tableaux flamands, vous voyez des femmes de bourgmestres ainsi composées par la nature et bien reproduites par le pinceau ; mais elles ont de belles robes en velours ou d'étoffes précieuses, tandis que madame Saillard n'avait pas de robes, mais ce vêtement antique nommé dans la Touraine et dans la Picardie des cottes, ou plus généralement en France des cotillons, espèces de jupes plissées derrière et sur les côtés, mises les unes sur les autres. Son corsage était serré dans un casaquin, autre mode d'un autre âge! Elle conservait le bonnet à papillon et les souliers à talons hauts. Quoiqu'elle eût cinquante-sept ans et que ses travaux obstinés au sein du ménage lui permissent de se reposer, elle tricotait les bas de son mari, les siens et ceux d'un oncle, comme tricotent les femmes de la campagne, en marchant,

en parlant, en se promenant dans le jardin, en allant voir ce qui se passait à sa cuisine.

D'abord infligée par la nécessité, l'avarice des Saillard était devenue une habitude. Au retour du bureau, le caissier mettait habit bas et faisait lui-même le beau jardin fermé sur la cour par une grille, et qu'il s'était réservé. Pendant longtemps, Élisabeth était allée le matin au marché avec sa mère, et toutes deux avaient suffi aux soins du ménage. La mère cuisait admirablement un canard aux navets; mais, selon le père Saillard, Élisabeth n'avait pas sa pareille pour savoir accommoder aux oignons les restes d'un gigot. « C'était à manger son oncle sans s'en apercevoir. » Aussitôt qu'Élisabeth avait su tenir une aiguille, sa mère lui avait fait raccommoder le linge de la maison et les habits de son père. Sans cesse occupée comme une servante, elle ne sortait jamais seule. Quoique demeurant à deux pas du boulevard du Temple où se trouvaient Franconi, la Gaieté, l'Ambigu-Comique, et plus loin la Porte Saint-Martin, Élisabeth n'avait jamais été à la *comédie*. Quand elle eut la fantaisie de *voir ce que c'était*, avec la permission de M. Gaudron, bien entendu, M. Baudoyer la mena, par magnificence et afin de lui montrer le plus beau de tous les spectacles, à l'Opéra où se donnait alors *le Laboureur chinois*. Élisabeth trouva *la comédie* ennuyeuse comme les mouches et n'y voulut plus retourner. Le dimanche, après avoir cheminé quatre fois de la Place Royale à l'église Saint-Paul, car sa mère lui faisait prati-

quer strictement les préceptes et les devoirs de la religion, son père et sa mère la conduisaient devant le café Turc où ils s'asseyaient sur des chaises placées alors entre une barrière et le mur. Les Saillard se dépêchaient d'arriver les premiers afin d'être au bon endroit, et se divertissaient à voir passer le monde. A cette époque, le Jardin Turc était le rendez-vous des élégants et élégantes du Marais, du faubourg Saint-Antoine et lieux circonvoisins. Élisabeth n'avait jamais porté que des robes d'indienne en été, de mérinos en hiver : elle les faisait elle-même, sa mère ne lui donnait que vingt francs par mois pour son entretien; mais son père, qui l'aimait beaucoup, tempérait cette rigueur par quelques présents. Elle n'avait jamais lu ce que M. l'abbé Gaudron, vicaire de Saint-Paul et le conseil de la maison, appelait des livres profanes. Ce régime avait porté ses fruits. Obligée d'employer ses sentiments à une passion quelconque, Élisabeth devint âpre au gain. Elle ne manquait ni de sens ni de perspicacité; mais les idées religieuses et son ignorance ayant enveloppé ses qualités dans un cercle d'airain, elles ne s'exercèrent que sur les choses les plus vulgaires de la vie; mais disséminées sur peu de points, elles se portaient tout entières dans l'affaire en train. Réprimé par la dévotion, son esprit naturel dut se déployer entre les limites posées par les cas de conscience qui sont un magasin de subtilités où l'intérêt choisit ses échappatoires. Semblable à ces saints personnages chez qui la religion n'a

pas étouffé l'ambition, elle était capable de demander au prochain des actions blâmables pour en recueillir tout le fruit; dans l'occasion, elle eût été, comme eux, implacable pour son dû, sournoise dans les moyens; offensée, elle eût observé ses adversaires avec la perfide patience des chats, et se serait ménagé une froide et complète vengeance mise sur le compte du bon Dieu.

Jusqu'au mariage d'Élisabeth, les Saillard vécurent sans autre société que celle de l'abbé Gaudron, un Auvergnat nommé vicaire de Saint-Paul lors de la restauration du culte catholique; ils jouissaient encore de celle de M. Bidault, oncle paternel de madame Saillard, vieux marchand de papier retiré depuis l'an II de la république, alors âgé de soixante-dix-neuf ans et qui venait les voir le dimanche seulement, parce qu'on ne faisait pas d'affaires ce jour-là. Ce petit vieillard à figure d'un teint verdâtre, prise presque tout entière par un nez rouge comme celui d'un buveur et percée de deux yeux de vautour, laissait flotter ses cheveux gris sous un tricorne, portait des culottes dont les oreilles dépassaient démesurément les boucles, des bas de coton chinés, tricotés par sa nièce qu'il appelait toujours *la petite Saillard;* de gros souliers à boucles d'argent et une redingote multicolore; il ressemblait singulièrement à ces sacristains-bedeaux-sonneurs-suisses-fossoyeurs-chantres de village, que l'on prend pour des fantaisies de caricaturistes jusqu'à ce qu'on les ait vus en personne. En ce moment, il arrivait en-

core à pied pour dîner et s'en retournait de même rue Grenetat, où il demeurait à un troisième étage. Son métier consistait à escompter les valeurs du commerce dans le quartier Saint-Martin, où il était connu sous le sobriquet de Gigonnet, à cause du mouvement fébrile et convulsif par lequel il levait la jambe. Il avait commencé l'escompte dès l'an II, avec un Hollandais, le sieur Werbrust, ami d'un Belge nommé Gobseck. Plus tard, dans le banc de la fabrique de Saint-Paul, M. Saillard fit la connaissance de M. et madame Transon, gros négociants en poteries établis rue Lesdiguières, qui s'intéressèrent à Élisabeth et, dans l'intention de la marier, produisirent chez les Saillard le jeune Isidore Baudoyer. M. et madame Baudoyer, père et mère d'Isidore, étaient des mégissiers de la rue Censier qui avaient lentement fait une fortune médiocre dans un commerce routinier. Après avoir marié leur fils unique, auquel ils donnèrent cinquante mille francs, ils se retirèrent à l'Ile-Adam où se trouvait déjà M. Mitral, ancien huissier, frère de madame Baudoyer. Ces trois personnes venaient fréquemment à Paris, où elles avaient conservé un pied à terre en commun, dans leur maison de la rue Censier. Les Baudoyer avaient encore mille écus de rentes après avoir doté leur fils. M. Mitral, homme à perruque sinistre, à visage de la couleur de la Seine, et où brillaient deux yeux tabac d'Espagne, froid comme une corde à puits, et sentant la souris, gardait le secret sur sa fortune; mais il devait opérer

dans la campagne, à la façon de Werbrust et Gigonnet.

Si le cercle de cette famille s'étendit, ni ses idées ni ses mœurs ne changèrent. On fêtait les saints du père, de la mère, du gendre, de la fille et de la petite-fille, l'anniversaire des naissances et des mariages, Pâques, Noël, le premier jour de l'an et les Rois. Ces fêtes occasionnaient de grands balayages et un nettoiement universel au logis, ce qui ajoutait l'utilité aux douceurs de ces cérémonies domestiques. Puis, s'offraient en grande pompe et avec accompagnement de bouquets, des cadeaux utiles : une paire de bas de soie ou un bonnet à poil pour M. Saillard, des boucles d'or, un plat d'argent pour Élisabeth ou pour son mari à qui l'on faisait peu à peu un service de vaisselle plate, des cottes en soie à madame Saillard qui les gardait en pièces. A propos du présent, on asseyait le gratifié dans un fauteuil en lui disant pendant un certain temps : — Devine ce que nous t'allons donner! Enfin s'entamait un dîner splendide, de cinq heures de durée, auquel étaient conviés M. Gaudron, Falleix, M. Rabourdin, M. Godard, sous-chef de M. Baudoyer, le capitaine de la compagnie à laquelle appartenaient le gendre et le beau-père. M. Laisné, né prié, faisait comme M. Rabourdin, il acceptait une invitation sur six. On chantait au dessert, l'on s'embrassait avec enthousiasme en se souhaitant tous les bonheurs possibles, et l'on exposait les cadeaux, en demandant leur avis à tous les invités. Le jour du bonnet à

poil, Saillard l'avait gardé sur la tête pendant le dessert à la satisfaction générale. Le soir, les simples connaissances venaient, et l'on dansait au son d'un unique violon. La cuisinière et la bonne de madame Baudoyer, la vieille Catherine servante de madame Saillard, le portier ou sa femme faisaient galerie à la porte du salon. Les domestiques recevaient un écu de trois livres pour s'acheter du vin et du café. Cette société considérait Baudoyer et Saillard comme des hommes transcendants : ils étaient employés par le gouvernement, ils avaient percé par leur mérite, ils travaillaient, disait-on, avec le ministre, ils devaient leur fortune à leurs talents, c'étaient des hommes politiques. M. Baudoyer passait pour le plus capable. Sa place de chef de bureau supposait des travaux beaucoup plus compliqués, plus ardus que ceux de la tenue d'une caisse ; puis, quoique fils d'un mégissier de la rue Censier, il avait eu le génie de faire des études, l'audace de renoncer à l'établissement de son père pour aborder les bureaux où il était parvenu à un poste, un poste éminent ; peu communicatif, il était regardé comme un profond penseur. Peut-être deviendrait-il quelque jour le député du 8e arrondissement. En entendant ces propos, il arrivait souvent à Gigonnet de pincer ses lèvres, déjà si pincées, et de jeter un coup d'œil à sa petite-nièce Élisabeth.

Au physique, Isidore était un homme âgé de trente-sept ans, grand et gros, qui transpirait facilement, et dont la tête ressemblait à celle d'un hy-

drocéphale. Cette tête énorme couverte de cheveux châtains et coupés ras se rattachait au col par un rouleau de chair qui doublait le collet de son habit. Il avait des bras d'Hercule, des mains dignes de Domitien, un ventre que sa sobriété contenait au majestueux, selon le mot de Brillat Savarin. Sa figure tenait beaucoup de celle de l'empereur Alexandre; le type tartare se retrouvait dans ses petits yeux, dans son nez aplati, relevé du bout, dans sa bouche à lèvres froides et dans son menton court; le front était bas et étroit. Malgré son tempérament lymphatique, le dévot Isidore avait pour sa femme une excessive passion que le temps n'altérait point. Malgré sa ressemblance avec le bel empereur de Russie et le terrible Domitien, Isidore était tout simplement un bureaucrate, peu capable comme chef de bureau, mais routinièrement formé au travail et qui cachait une nullité flasque sous une enveloppe si épaisse qu'aucun scalpel ne pouvait la mettre à nu. Ses études pendant lesquelles il déploya la patience et la sagesse d'un bœuf, sa tête carrée avaient trompé ses parents qui le crurent un homme extraordinaire. Méticuleux et pédant, diseur et tracassier, l'effroi de ses employés auxquels il faisait de continuelles observations, il exigeait les points et les virgules, accomplissait avec rigueur les règlements, et se montrait si terriblement exact que nul à son bureau ne manquait à s'y trouver avant lui. Baudoyer portait un habit bleu barbeau à boutons jaunes, un gilet chamois, un pantalon gris et une cravate de

couleur; il avait de larges pieds mal chaussés. La chaîne de sa montre était ornée d'un énorme paquet de vieilles breloques, parmi lesquelles il conservait en 1824 les graines d'Amérique à la mode en l'an VII.

Au sein de cette famille qui se maintenait par la force des liens religieux, par la rigueur de ses mœurs, par une pensée unique, celle de l'avarice qui devient alors comme une boussole, Élisabeth était forcée de se parler à elle-même au lieu de communiquer ses idées; elle se sentait sans pairs qui la comprissent. Quoique les faits l'eussent contrainte à juger son mari, la dévote soutenait de son mieux l'opinion favorable à M. Baudoyer, elle lui témoignait un profond respect, honorant en lui le père de sa fille, son mari, le pouvoir temporel, disait le vicaire de Saint-Paul. Aussi aurait-elle regardé comme un péché mortel de faire un seul geste, de lancer un seul coup d'œil, de dire une seule parole qui eût pu révéler à un étranger sa véritable opinion sur l'imbécile M. Baudoyer; elle professait même une obéissance passive pour toutes ses volontés. Tous les bruits de la vie arrivaient à son oreille, elle les recueillait, les comparait pour elle seule, et jugeait si sainement des choses et des hommes, qu'au moment où cette histoire commence elle était l'oracle secret des deux fonctionnaires, insensiblement arrivés tous deux à ne rien faire sans la consulter. Le père Saillard disait naïvement « Est-elle fûtée, ct'Élisabeth! » mais Baudoyer, trop sot pour

ne pas être gonflé par la fausse réputation dont il jouissait dans le quartier Saint-Antoine, niait l'esprit de sa femme, tout en le mettant à profit. Élisabeth avait deviné que son oncle Bidault dit Gigonnet devait être riche et maniait des sommes énormes. Éclairée par l'intérêt, elle connaissait M. des Lupeaulx mieux que ne le connaissait le ministre. En se trouvant mariée à un imbécile, elle pensait bien que la vie aurait pu aller autrement pour elle, mais elle soupçonnait le mieux sans vouloir le connaître. Toutes ses affections douces trouvaient un aliment dans son amour pour sa fille, à qui elle évitait les peines qu'elle avait supportées dans son enfance, et elle se croyait ainsi quitte envers le monde des sentiments. Pour sa fille, elle avait décidé son père à l'acte exorbitant de son association avec Falleix. Falleix avait été présenté chez les Saillard par le vieux Bidault, qui lui prêtait de l'argent sur des marchandises. Falleix trouvait *son vieux pays* trop cher, et s'était plaint avec candeur devant les Saillard de ce que Gigonnet prenait dix-huit pour cent à un Auvergnat. La vieille madame Saillard avait osé blâmer son oncle. Falleix, âgé de vingt-huit ans, ayant fait une découverte et la communiquant à M. Saillard, paraissait devoir faire une grande fortune. Élisabeth conçut aussitôt de le *mitonner* pour sa fille, et de former elle-même son gendre, calculant ainsi à sept ans de distance. Martin Falleix rendit d'incroyables respects à madame Baudoyer, chez laquelle il reconnut un esprit supérieur. Eût-il plus tard des

millions, il devait toujours appartenir à cette maison où il trouvait une famille. La petite Baudoyer lui apportait déjà gentiment à boire, et allait placer son chapeau.

Au moment où M. Saillard rentra du ministère, le boston allait son train. Élisabeth conseillait Falleix. Madame Saillard tricotait au coin du feu en regardant le jeu du vicaire de Saint-Paul. M. Baudoyer, immobile comme un terme, employait son intelligence à calculer où étaient les cartes et faisait face à Mitral, venu de l'Ile-Adam pour les fêtes de Noël. Personne ne se dérangea pour le caissier, qui se promena pendant quelques instants dans le salon, en montrant sa grosse face crispée par une méditation insolite.

— Il est toujours comme ça quand il dîne chez le ministre, ce qui n'arrive heureusement que deux fois par an, dit madame Saillard, car ils me l'extermineraient; il n'était point fait pour être dans le gouvernement. — Ah çà, j'espère, Saillard, lui dit-elle à haute voix, que tu ne vas pas garder ici ta culotte de soie et ton habit de drap d'Elbeuf : va donc quitter tout cela, ne l'use pas ici pour rien, ma mère.

— Ton père a quelque chose, dit Baudoyer à sa femme quand le caissier fut dans sa chambre à se déshabiller sans feu.

— Peut-être M. de La Billardière est-il mort, dit simplement Élisabeth, et comme il désire que tu le remplaces, ça le tracasse.

— Si je puis vous être utile à quelque chose, dit en s'inclinant le vicaire de Saint-Paul, usez de moi, j'ai l'honneur d'être connu de madame la Dauphine. Nous sommes dans un temps où il faut donner les emplois à des gens dévoués et dont les principes religieux soient inébranlables.

— Tiens, dit Falleix, faut donc des protections aux gens de mérite pour arriver dans vos états. J'ai bien fait de me faire fondeur, la pratique sait dénicher les choses bien fabriquées...

— Monsieur, répondit Baudoyer, le gouvernement est le gouvernement. Ne l'attaquez jamais ici.

— En effet, dit le vicaire, vous parlez là comme le *Constitutionnel*.

— Le *Constitutionnel* ne dit pas autre chose, reprit Baudoyer qui ne le lisait jamais.

Le caissier croyait son gendre aussi supérieur en talents à Rabourdin qu'il croyait Dieu au-dessus de saint Crépin, disait-il ; mais le bon homme souhaitait cet avancement avec naïveté. Mu par le sentiment qui porte tous les employés à monter en grade, passion violente, irréfléchie, brutale, il voulait le succès, comme il voulait la croix de la Légion d'honneur, sans rien faire contre sa conscience, et par la seule force du mérite. Selon lui, un homme qui avait eu la patience d'être assis pendant vingt-cinq ans dans un bureau, derrière un grillage, s'était tué pour la patrie et avait bien mérité la croix. Pour servir son gendre, il n'avait pas inventé autre chose que de glisser une phrase à la femme de Son

Excellence, en lui apportant le traitement du mois.

— Hé bien, Saillard, tu as l'air d'avoir perdu tous tes parents? Parle-nous donc, mon fils. Dis-nous donc quelque chose! lui cria sa femme quand il rentra.

Saillard tourna sur ses talons après avoir fait un signe à sa fille, pour se défendre de parler politique devant les étrangers. Quand M. Mitral et le vicaire furent partis, Saillard recula la table, se mit dans un fauteuil et se posa comme il se posait quand il avait un cancan de bureau à répéter, mouvements semblables aux trois coups frappés sur le théâtre à la Comédie française. Après avoir recommandé le plus profond secret à sa femme, à son gendre et à sa fille, car, quelque mince que fût le cancan, leurs places dépendaient toujours de leur discrétion, il leur raconta cette singulière et incompréhensible énigme de la démission d'un député, de l'envie bien légitime du secrétaire général d'être nommé à sa place, de la secrète opposition du ministère au vœu d'un de ses plus fermes soutiens, d'un de ses zélés serviteurs; puis l'affaire de l'âge et du cens. Ce fut une avalanche de suppositions noyée dans les raisonnements des deux employés qui se renvoyèrent l'un à l'autre des tartines de bêtises. Élisabeth fit trois questions.

— Si M. des Lupeaulx est pour nous, monsieur Baudoyer sera-t-il sûrement nommé?

— *Quien, parbleu!* s'écria le caissier.

— En 1814, mon oncle Bidault et M. Gobseck

son ami l'ont obligé, pensa-t-elle. Il a des dettes!

— Oui, fit le caissier en appuyant par un sifflement piteux et prolongé sur la dernière voyelle. Il y a eu des oppositions sur le traitement, mais elles ont été levées par ordre supérieur, un mandat à vue.

— Où est sa terre des Lupeaulx?

— *Quien, parbleu!* dans le pays de ton père, de ton oncle, de Falleix, pas loin de l'arrondissement du député qui descend la garde...

Quand son colosse de mari fut couché, Élisabeth se pencha sur lui, et quoiqu'il eût taxé ses questions de *lubies :* — Mon ami, dit-elle, peut-être auras-tu la place de M. La Billardière.

— Te voilà encore avec tes imaginations, dit Baudoyer. Laisse donc M. Gaudron parler à la Dauphine, et ne te mêle pas des bureaux.

A onze heures, au moment où tout était calme à la Place Royale, M. des Lupeaulx quittait l'Opéra pour venir rue Duphot. Ce mercredi était brillant chez madame Rabourdin, plusieurs de ses habitués revinrent du théâtre et augmentèrent les groupes formés dans ses salons et où se remarquaient plusieurs célébrités nouvelles : le jeune peintre Schinner, le docteur Bianchon, Lucien de Rubempré, Octave de Camps, le comte de Granville, le vicomte de Fontaine, Dubruel le vaudevilliste, Andoche Finot le journaliste, Derville, une des plus fortes têtes du palais, le baron du Châtelet, député, des jeunes gens élégants comme Paul de Manerville et le jeune comte d'Esgrigny. Célestine servait le thé

quand le secrétaire général entra. Sa toilette lui allait bien ce soir-là. Elle avait une robe de velours noir sans ornement, une écharpe de gaze noire, les cheveux bien lissés, relevés par une natte ronde, et de chaque côté les boucles tombant à l'anglaise. Ce qui distinguait cette femme, était le laisser-aller italien de l'artiste, une facile compréhension de toute chose, et la grâce avec laquelle elle souhaitait la bienvenue au moindre désir de ses amis. La nature lui avait donné une taille svelte pour se retourner lestement au premier mot d'interrogation, des yeux noirs fendus à l'orientale et inclinés comme ceux des Chinoises pour voir de côté; elle savait ménager sa voix insinuante et douce de manière à répandre un charme caressant sur toute parole, même celle jetée au hasard; elle avait de ces pieds que l'on ne voit que dans les portraits où les peintres mentent à leur aise en chaussant leurs modèles, seule flatterie qui ne compromette pas l'anatomie. Son teint un peu jaune au jour comme est celui des brunes, jetait un vif éclat aux lumières, qui faisaient briller ses cheveux et ses yeux noirs; enfin ses formes minces et découpées rappelaient à l'artiste celles de la Vénus du moyen âge trouvée par Jean Goujon, l'illustre statuaire de Diane.

M. des Lupeaulx s'arrêta sur la porte en s'appuyant l'épaule au chambranle; l'espion des idées ne se refusa pas au plaisir d'espionner un sentiment, car cette femme l'intéressait beaucoup plus qu'aucune de celles auxquelles il s'était attaché. Des Lu-

peaulx arrivait à l'âge où les hommes ont des prétentions excessives auprès des femmes. Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence. Quarante ans est l'âge des folies, l'âge où l'homme veut être aimé pour lui, car alors son amour ne se soutient plus par lui-même, comme aux premiers jours de la vie où l'on peut être heureux en aimant à tort et à travers, à la façon de Chérubin; à quarante ans on veut tout, tant on craint de ne rien obtenir, tandis qu'à vingt-cinq ans on a tant de choses qu'on ne sait rien vouloir; à vingt-cinq ans on marche avec tant de forces qu'on les dissipe impunément; mais à quarante ans on prend l'abus pour la puissance. Les pensées qui saisirent en ce moment M. des Lupeaulx furent sans doute mélancoliques: ses nerfs se détendirent, le sourire agréable qui lui servait de physionomie et lui faisait comme un masque en crispant sa figure, se dissipa, l'homme vrai parut, il fut horrible. Rabourdin l'aperçut, et se dit: — Que lui est-il arrivé? Est-il en disgrâce? Puis il le surprit, les yeux attachés sur sa femme, et il enregistra ce regard dans sa mémoire. Rabourdin était un observateur trop perspicace pour ne pas connaître des Lupeaulx à fond, il le méprisait profondément; mais, comme chez les hommes très-occupés, ses sentiments n'arrivaient pas à la surface; l'emportement que cause un travail aimé équivaut à la plus habile dissimula-

tion ; en sorte que pour des Lupeaulx les opinions de M. Rabourdin étaient lettres closes. Le chef de bureau l'avait vu avec peine chez lui, mais il n'avait pas voulu contrarier sa femme. En ce moment, il causait confidentiellement avec un surnuméraire qui devait jouer un rôle dans l'intrigue engendrée par la mort certaine de M. de La Billardière, il épia donc d'un regard fort distrait Célestine et des Lupeaulx.

Il n'y a que deux variétés de surnuméraires : les surnuméraires riches et les surnuméraires pauvres. Placé près du directeur général ou du chef de division qui l'initie aux secrets administratifs, le surnuméraire riche passe bientôt à quelque bel emploi. Vers cette époque, bien des familles se disaient : que ferons-nous de nos enfants ? l'armée n'offrait point de chances de fortune, toutes les carrières spéciales, le génie civil, la marine, les mines, le génie militaire, le professorat, étaient barricadés par des règlements ou défendus par des concours ; tandis que le mouvement rotatoire qui métamorphosait les préfets, sous-préfets, directeurs des contributions, receveurs, etc., en bons hommes de lanterne magique n'était soumis à aucune loi, à aucun stage. Par cette lacune, débouchèrent les surnuméraires à cabriolet, à beaux habits, à moustaches et impertinents comme des parvenus. Le surnuméraire pauvre était et sera toujours le fils de quelque veuve d'employé, qui vit sur une maigre pension et se tue à nourrir son fils jusqu'à ce qu'il arrive à la place d'expéditionnaire, et qui meurt le

laissant près de son bâton de maréchal, quelque place de commis-rédacteur, de commis d'ordre, ou peut-être de sous-chef. Le jeune homme à qui parlait Rabourdin était un surnuméraire pauvre nommé Sébastien de la Roche, venu sur la pointe de ses bottes de la rue du Roi-doré au Marais, sans avoir attrapé la moindre éclaboussure. Il disait maman, n'osait lever les yeux sur madame Rabourdin dont la maison lui faisait l'effet d'un Louvre; ses gants étaient nettoyés à la gomme élastique; sa pauvre mère lui avait mis cent sous dans sa poche au cas où il serait absolument nécessaire de jouer, en lui recommandant de ne rien prendre, de rester debout, et bien faire attention à ne pas jeter quelque lampe, quelque jolie bagatelle étalée sur une étagère. Sa mise était le noir le plus strict. Il avait une figure blonde, ses cheveux étaient d'un ton chaud, et ses yeux d'une belle teinte verte à reflets dorés. Le pauvre enfant regardait parfois madame Rabourdin à la dérobée, en se disant: — « Quelle belle femme! » A son retour, il devait y penser jusqu'au moment où le sommeil lui clorrait la paupière. Rabourdin avait deviné la misère qui régnait dans le ménage d'une pauvre veuve pensionnée à sept cents francs et dont le fils, sorti du collége depuis peu, avait nécessairement absorbé bien des économies. Aussi était-il tout paternel pour ce pauvre surnuméraire. Il se battait souvent au conseil afin de lui obtenir une gratification, et quelquefois la prenait sur la sienne propre, quand la discussion devenait trop

ardente entre les distributeurs des grâces et lui. Puis il l'accablait de travail, il le formait ; il lui faisait remplir la place de M. Dubruel le faiseur de pièces de théâtre, connu dans la littérature dramatique et sur les affiches sous le nom de Cursy, lequel laissait à Sébastien cent écus sur son traitement. M. Rabourdin dans l'esprit de madame de la Roche et de son fils était à la fois un grand homme, un tyran, un ange ; à lui se rattachaient toutes leurs espérances. Aussi le dévouement de Sébastien était-il sans bornes. Le surnuméraire dînait deux fois par mois chez son chef, mais en famille et amené par Rabourdin ; madame ne le priait jamais que pour les bals où il lui fallait des danseurs. Son cœur battit quand il vit l'imposant M. des Lupeaulx qu'une voiture ministérielle emportait souvent à quatre heures et demie, alors qu'il déployait son parapluie sous la porte du ministère pour s'en aller au Marais. Le secrétaire général de qui son sort dépendait, qui d'un mot pouvait lui donner une place de douze cents francs (oui, douze cents francs était toute son ambition ; à ce prix, sa mère et lui pouvaient être heureux !) eh bien ! ce secrétaire général ne le connaissait pas ! à peine savait-il qu'il existât un Sébastien de la Roche. Et si le fils de M. La Billardière, surnuméraire du bureau de M. Baudoyer, se trouvait aussi sous la porte, M. des Lupeaulx ne manquait jamais à le saluer par un coup de tête amical. M. Benjamin de La Billardière était fils du cousin d'un ministre.

En ce moment, M. Rabourdin grondait ce pauvre petit Sébastien, seule personne qui fût dans la confidence entière de ses immenses travaux. Le surnuméraire copiait et recopiait le fameux mémoire composé de cent cinquante feuillets de grand papier Tellière, outre les tableaux à l'appui, les résumés qui tenaient sur une simple feuille, les calculs avec accolades, titres à l'anglaise et sous-titres en ronde. Animé par sa participation mécanique à cette grande idée, l'enfant de vingt ans refaisait un tableau pour un simple grattage, il mettait sa gloire à peindre les écritures, éléments d'une si noble entreprise. Sébastien avait commis l'imprudence d'emporter au bureau la minute du travail le plus dangereux, afin d'en achever la copie. C'était un état général des employés des administrations centrales de tous les ministères à Paris, avec des indications sur leur fortune présente et à venir, et sur leurs entreprises personnelles en dehors de leur emploi. A Paris, tout employé qui n'a pas, comme Rabourdin, une patriotique ambition ou quelque capacité supérieure, joint les fruits d'une industrie aux produits de sa place afin de pouvoir exister. Il fait comme M. Saillard, il s'intéresse à un commerce en baillant des fonds, et le soir il tient les livres de son associé. Beaucoup d'employés sont mariés à des lingères, à des débitantes de tabac, à des directrices de bureaux de loterie ou de cabinets de lecture ; quelques-uns sont placés à l'orchestre d'un théâtre, beaucoup fabriquent des vaudevilles, des opéras-

comiques, des mélodrames, ou dirigent des spectacles. En ce genre, on peut citer MM. Sewrin, Pixerécourt, Planard, etc.; dans leur temps Pigault-Lebrun, Piis, Duvicquet avaient des places. Le premier libraire de M. Scribe fut un employé au Trésor. Outre ces renseignements, l'état fait par Rabourdin contenait un examen des capacités morales et des facultés physiques, bien nécessaire pour bien connaître les gens chez lesquels se rencontraient l'intelligence, l'aptitude au travail et la santé, trois conditions indispensables dans des hommes qui devaient supporter le fardeau des affaires publiques, qui devaient tout faire vite et bien. Mais ce beau travail, fruit de dix années d'expérience, d'une longue connaissance des hommes et des choses, obtenu par des liaisons avec les principaux fonctionnaires des différents ministères, sentait l'espionnage et la police pour qui ne comprenait pas à quoi il se rattachait. Une seule feuille lue, M. Rabourdin pouvait être perdu. Admirant sans restriction son chef et ignorant encore les méchancetés de la bureaucratie, Sébastien avait les malheurs de la naïveté comme il en avait toutes les grâces; aussi, quoique déjà grondé pour avoir emporté ce travail, eut-il le courage d'avouer sa faute en entier: il avait serré minute et copie dans un carton où personne ne pouvait les trouver; mais en devinant l'importance de sa faute, quelques larmes roulèrent dans ses yeux.

— Allons, monsieur, lui dit avec bonté Rabour-

din, plus d'imprudences, mais ne vous désolez pas. Rendez-vous demain au bureau de très-bonne heure, voici la clef d'une caisse qui est dans mon secrétaire à cylindre, elle est fermée par une serrure à combinaisons, vous l'ouvrirez en écrivant le mot Célestine, vous y serrerez copie et minute.

Ce trait de confiance sécha les larmes du gentil surnuméraire que son chef voulut contraindre à prendre une tasse de thé et des gâteaux.

— Maman me défend de prendre du thé à cause de ma poitrine, dit Sébastien.

— Hé bien, cher enfant, reprit l'imposante madame Rabourdin, voici des sandwiches et de la crème, venez là près de moi.

Elle forca Sébastien à s'asseoir près d'elle à table, et le cœur du pauvre petit lui battit jusque dans la gorge en sentant la robe de cette divinité effleurer son habit. En ce moment la belle Rabourdin aperçut M. des Lupeaulx, lui sourit, et au lieu d'attendre qu'il vînt à elle, alla vers lui.

— Pourquoi restez-vous là comme si vous nous boudiez ? dit-elle.

— Je ne boudais pas, reprit-il. Mais en venant vous annoncer une bonne nouvelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que vous seriez encore plus sévère pour moi. Je me voyais dans six mois d'ici presque étranger pour vous. Oui, vous avez trop d'esprit, et moi trop d'expérience... de rouerie, si vous voulez ! pour que nous nous trompions l'un et l'autre. Votre but est atteint sans qu'il vous en

coûte autre chose que des sourires et des paroles gracieuses...

— Nous tromper ! que voulez-vous dire ? s'écria-t-elle d'un air en apparence piqué.

— Oui, M. de La Billardière va ce soir encore plus mal, et d'après ce que m'a dit le ministre, votre mari sera nommé chef de division.

Il lui raconta ce qu'il appelait sa scène chez le ministre, la jalousie de sa femme, et ce qu'elle avait dit à propos de l'invitation qu'il ménageait à madame Rabourdin.

— M. des Lupeaulx, répondit avec dignité madame Rabourdin, permettez-moi de vous dire que mon mari est le plus ancien chef de bureau et le plus capable, que la nomination de ce vieux La Billardière a été un passe-droit qui a mis les bureaux en rumeur, que mon mari fait l'intérim depuis un an, qu'ainsi nous n'avons ni concurrent, ni rival.

— Cela est vrai.

— Eh bien ! reprit-elle en souriant et montrant les plus belles dents du monde, l'amitié que j'ai pour vous peut-elle être entachée par une pensée d'intérêt ? M'en croyez-vous capable ?

Il fit un geste de dénégation admirative.

— Ah, reprit-elle, le cœur des femmes sera toujours un secret pour les plus habiles d'entre vous. Oui, je vous ai vu venir ici avec le plus grand plaisir, et il y avait au fond de mon plaisir une idée intéressée.

— Ah !

— Vous avez, lui dit-elle à l'oreille, un avenir

sans bornes, vous serez député, puis ministre ! (Quel plaisir pour un ambitieux d'entendre dérouler ces paroles dans le tuyau de son oreille par la jolie voix d'une jolie femme !) Oh ! je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même. Rabourdin est un homme qui vous sera d'une immense utilité dans votre carrière, il fera le travail quand vous serez à la Chambre ! De même que vous rêvez le ministère, moi, je veux pour Rabourdin le conseil d'État et une direction générale. Je me suis donc mis en tête de réunir deux hommes qui ne se nuiront jamais l'un à l'autre, et peuvent se servir puissamment. N'est-ce pas là le rôle d'une femme ? Amis, vous marcherez plus vite l'un et l'autre, et il est temps pour tous deux de voguer ! J'ai brûlé mes vaisseaux, ajouta-t-elle en souriant. Vous n'êtes pas aussi franc avec moi que je le suis avec vous.

— Vous ne voulez pas m'écouter, dit-il d'un air mélancolique malgré le contentement intérieur et profond que lui causait madame Rabourdin. Que me font vos promotions futures, si vous me destituez ici !

— Avant de vous écouter, dit-elle avec sa vivacité parisienne, il faudrait pouvoir nous entendre.

Et elle le laissa pour aller causer avec une comtesse de province qui faisait mine de partir.

— Cette femme est extraordinaire, se dit des Lupeaulx, je ne me reconnais plus auprès d'elle.

— Enfin, pensa madame Rabourdin en s'endormant, nous avons la place ! douze mille francs par

an, les gratifications et le revenu de notre ferme des Grajeux, tout cela fera dix-neuf mille francs. Ce n'est pas l'aisance, mais ce n'est plus la misère.

Elle s'endormit en pensant à ses dettes, en supputant qu'en trois ans, par une retenue annuelle de six mille francs, elle pourrait s'acquitter. Elle était bien loin d'imaginer qu'une femme qui n'avait jamais mis le pied dans un salon, qu'une petite bourgeoise criarde et intéressée, dévote et enterrée au Marais, sans appuis ni connaissances, songeait à emporter d'assaut la place à laquelle elle asseyait son Rabourdin par avance. Madame Rabourdin eût méprisé madame Baudoyer si elle avait su l'avoir pour antagoniste, car elle ignorait la puissance de la petitesse, cette force du ver qui ronge un ormeau en en faisant le tour sous l'écorce. S'il était possible de se servir en littérature du microscope des Leuvenhoëk, des Malpighi, des Raspail, ce qu'a tenté Hoffmann, peut-être en grossissant et dessinant ces tarets qui ont mis la Hollande à deux doigts de sa perte en rongeant ses digues, ferait-on voir des figures à peu de chose près semblables à celles des sieurs Gigonnet, Mital, Baudoyer, Saillard, Gaudron, Falleix, Transon, Godard et compagnie, tarets qui ont d'ailleurs montré leur puissance dans la trentième année de ce siècle.

DEUXIÈME PARTIE.

---

# LES BUREAUX.

# I.

## Quelques employés vus de trois quarts.

A Paris, presque tous les bureaux se ressemblent. En quelque ministère que vous erriez pour solliciter le moindre redressement de torts ou la plus légère faveur, vous trouverez des corridors, une première pièce où se tient le garçon de bureau, une seconde où sont les employés inférieurs, le cabinet d'un sous-chef vient ensuite à droite ou à gauche, enfin plus loin ou plus haut celui du chef de bureau. Quant au personnage immense nommé chef de division sous l'empire, parfois directeur sous la restauration, et maintenant redevenu chef de division, il loge au-dessus ou au-dessous de ses deux ou trois bureaux,

quelquefois après celui d'un de ses chefs. Son appartement se distingue toujours par son ampleur, avantage bien prisé dans ces singulières alvéoles de la ruche appelée ministère ou Direction générale, si tant est qu'il subsiste une seule Direction générale ! Aujourd'hui presque tous les ministères ont absorbé ces administrations autrefois séparées. A cette agglomération, les Directeurs généraux ont perdu tout leur lustre, en perdant leurs hôtels, leurs gens, leurs salons et leur petite cour. Qui reconnaîtrait aujourd'hui dans l'homme arrivant à pied au Trésor, y montant à un deuxième étage, le Directeur général des forêts ou des contributions indirectes, jadis logé dans un magnifique hôtel rue Saint-Avoye ou rue Saint-Augustin, Conseiller, souvent Ministre d'État et pair de France? MM. Pasquier et Molé, entre autres, se sont contentés de Directions générales après avoir été ministres, mettant ainsi en pratique le mot du duc d'Antin à Louis XIV : « Sire, « quand Jésus-Christ mourait le vendredi, il sa- « vait bien qu'il reviendrait le dimanche. » Si, en perdant son luxe, le Directeur général avait gagné en étendue administrative, le mal ne serait pas énorme; mais aujourd'hui ce personnage se trouve à grand'peine Maître des requêtes avec quelques vingt malheureux mille francs. Comme symbole de son ancienne puissance, on lui tolère un huissier en culotte, en bas de soie et en habit à la française, si toutefois l'huissier n'a pas été dernièrement réformé.

En style administratif, un bureau se compose d'un garçon, de plusieurs surnuméraires faisant la besogne gratis pendant un certain nombre d'années, de simples expéditionnaires, de commis-rédacteurs, de commis d'ordre ou commis principaux, d'un sous-chef et d'un chef. La division, qui comprend ordinairement deux ou trois bureaux, en compte parfois davantage. Les titres dénominatifs varient selon les administrations : il peut y avoir un vérificateur au lieu d'un commis d'ordre, un teneur de livres, etc.

Carrelée comme le corridor et tendue d'un papier mesquin, la pièce où se tient le garçon de bureau est meublée d'un poêle, d'une grande table noire, plumes, encrier, quelquefois une fontaine, enfin des banquettes sans nattes pour les pieds de grues publiques, mais le garçon de bureau assis dans un bon fauteuil repose les siens sur un paillasson. Le bureau des employés est une grande pièce plus ou moins claire, rarement parquetée, le parquet et la cheminée sont spécialement affectés aux chefs de bureau et de division, ainsi que les armoires, les bureaux et les tables d'acajou, les fauteuils de maroquin rouge ou vert, les glaces, les rideaux de soie, et autres objets de luxe administratif. Le bureau des employés a un poêle dont le tuyau donne dans une cheminée bouchée, s'il y a cheminée. Le papier de tenture est uni, vert ou brun. Les tables sont en bois noir. L'industrie des employés se manifeste dans leur manière de se caser. Le frileux a

sous ses pieds une espèce de pupitre en bois, l'homme à tempérament bilieux sanguin n'a qu'une sparterie ; le lymphatique qui redoute les vents coulis, l'ouverture des portes et autres causes du changement de température, se fait un petit paravent avec des cartons. Il existe une armoire où chacun met l'habit de travail, les manches en toile, les garde-vue, casquettes, calottes grecques et autres ustensiles du métier. Presque toujours la cheminée est garnie de carafes pleines d'eau, de verres et de débris de déjeuner. Dans certains locaux obscurs il y a des lampes. La porte du cabinet où se tient le sous-chef est ouverte, en sorte qu'il peut surveiller ses employés, les empêcher de trop causer, ou venir causer avec eux dans les grandes circonstances. Le mobilier des bureaux indiquerait au besoin à l'observateur la qualité de ceux qui les habitent. Les rideaux sont blancs, ou en étoffe de couleur, en coton ou en soie ; les chaises sont en merisier ou en acajou, garnies de paille, de maroquin ou d'étoffes ; les papiers sont plus ou moins frais. Mais il suffira peut-être de peindre la division de M. de La Billardière, pour que les étrangers et les gens qui vivent en province aient des idées exactes sur les mœurs intimes *des bureaux*, car ces traits principaux sont sans doute communs à toutes les administrations européennes.

D'abord, et avant tout, figurez-vous à votre fantaisie un homme ainsi rubriqué dans l'Almanach royal :

CHEF DE DIVISION.

M. le baron Flamet de la Billardière (Athanase-Jean-François-Michel), ancien Grand Prévôt du département de la Corrèze, Gentilhomme ordinaire de la Chambre, Maître des requêtes en service extraordinaire, Président du grand collége du département de la Dordogne, Officier de la Légion d'Honneur, chevalier de Saint-Louis et des Ordres étrangers du Christ, d'Isabelle, de Saint-Wladimir, etc., Membre de l'Académie du Gers, et de plusieurs autres Sociétés savantes, Vice-Président de la Société des Bonnes-Lettres, Membre de l'Association de Saint-Joseph, et de la Société des prisons, l'un des Maires de Paris, etc.

Ce personnage qui prenait un si grand développement typographique occupait cinq pieds six pouces sur trente-six lignes de large dans un lit, la tête ornée d'un bonnet de coton serré par des rubans couleur feu, visité par l'illustre M. Alibert, médecin du roi, et par le jeune docteur Bianchon, flanqué de deux vieilles parentes, environné de fioles, linges, remèdes et autres instruments mortuaires, guetté par le curé de Saint-Roch qui lui insinuait de penser à son salut. Son fils Benjamin de La Billardière demandait tous les matins aux deux docteurs : — Croyez-vous que j'aie le bonheur de conserver mon père? Le matin même il avait fait une transposition en mettant le mot malheur à la place du mot bonheur.

La division de La Billardière était située par

soixante et onze marches de longitude sous la latitude des mansardes dans l'océan ministériel d'un magnifique hôtel, au nord-est d'une cour, où jadis étaient des écuries, alors occupées par la division Clergeot. Un pallier séparait les deux bureaux, dont les portes étaient étiquetées, le long d'un vaste corridor éclairé par des jours de souffrance. Les cabinets et antichambres de MM. Rabourdin et Baudoyer étaient au-dessous, au deuxième étage. Après celui de Rabourdin se trouvaient l'antichambre, le salon et les deux cabinets de M. La Billardière. Au premier étage, coupé en deux par un entresol, était le logement et le bureau de M. Eugène de la Brière, secrétaire particulier du ministre, communiquant par une porte dérobée au cabinet réel de Son Excellence, car après ce cabinet il y en avait un autre en harmonie avec les grands appartements où Son Excellence recevait, afin de pouvoir conférer tour à tour avec son secrétaire particulier sans témoins, et avec de grands personnages sans son secrétaire.

Trois garçons vivaient en paix à la division La Billardière, à savoir : un garçon pour les deux bureaux, un autre commun aux deux chefs, et celui du directeur de la division, tous trois chauffés et habillés par l'État, portant cette livrée si connue, bleu de roi à liserés rouges en petite tenue, et pour la grande, larges galons bleus, blancs et rouges. Celui de M. de La Billardière avait une tenue d'huissier ; car, pour flatter l'amour-propre du cousin d'un ministre, le secrétaire général avait toléré cet em-

piétement qui d'ailleurs ennoblissait l'administration. Véritables piliers de ministères, experts des coutumes bureaucratiques, ces garçons sondaient jusqu'au tuf les employés et savaient à quel point ils pouvaient s'avancer avec eux dans le *prêt*, faisant d'ailleurs leurs commissions avec la plus entière discrétion, allant engager ou dégager au Mont-de-Piété, achetant les reconnaissances, prêtant sans intérêt; mais aucun employé ne prenait d'eux la moindre somme sans rendre une gratification, les sommes étaient légères, il s'ensuivait des placements dits *à la petite semaine*. Ces serviteurs sans maîtres avaient neuf cents francs d'appointements, les étrennes et gratifications portaient leurs émoluments à douze cents francs, et ils étaient en position d'en gagner presque autant avec les employés, car les déjeuners de ceux qui déjeunaient leur passaient par les mains. Dans certains ministères, le concierge apprêtait ces déjeuners, et en 1817 la conciergerie du ministère de la guerre valait ainsi près de quatre mille francs. Les garçons trouvaient quelquefois dans leur paume droite des pièces de cents sous glissées par des solliciteurs pressés, et reçues avec une rare impassibilité. Les plus anciens ne portent la livrée de l'État qu'au ministère, et sortent en habit bourgeois.

Celui des bureaux était le plus riche, il exploitait la masse des employés. Homme de soixante ans, ayant des cheveux blancs taillés en brosse, trapu, replet, le cou d'un apoplectique, un visage commun et bourgeonné, des yeux gris, une bouche de poêle,

tel est le profil d'Antoine, le plus vieux garçon du ministère. Antoine avait fait venir des Échelles en Savoie et placé ses deux neveux, Laurent et Gabriel, l'un auprès des chefs, l'autre auprès du directeur. Taillés en plein drap, comme leur oncle : trente à quarante ans, physionomie de commissionnaire, receveurs de contremarques le soir à un théâtre royal, places obtenues par l'influence de M. de La Billardière, ces deux Savoyards étaient mariés à d'habiles blanchisseuses de dentelles qui reprisaient aussi les cachemires. L'oncle non marié, ses neveux et leurs femmes vivaient tous ensemble, et beaucoup mieux que la plupart des sous-chefs. Gabriel et Laurent, ayant à peine dix ans de place, n'étaient pas arrivés à mépriser le costume du gouvernement : ils sortaient en livrée, fiers comme des auteurs dramatiques après un succès d'argent. Leur oncle, qu'ils servaient avec fanatisme et qui leur paraissait un homme subtil, les initiait lentement aux mystères du métier. Tous trois venaient ouvrir les bureaux, les nettoyaient entre sept et huit heures, lisaient les journaux ou politiquaient à leur manière sur les affaires de la division avec d'autres garçons, échangeant entre eux leurs renseignements respectifs. Aussi, comme les domestiques modernes qui savent parfaitement bien les affaires de leurs maîtres, étaient-ils dans le ministère comme des araignées au centre de leur toile, ils sentaient la plus légère commotion.

Le jeudi matin, lendemain de la soirée ministé-

rielle et de la soirée de M. Rabourdin, au moment où l'oncle se faisait la barbe assisté de ses deux neveux dans l'antichambre de la Division, au second étage, ils furent surpris par l'arrivée imprévue d'un employé.

—C'est M. Dutocq, dit Antoine, je le reconnais à son pas de filou, il a toujours l'air de patiner, cet homme-là! Il tombe sur votre dos sans qu'on sache par où il est venu. Hier, contre son habitude, il est resté le dernier dans le bureau de la Division, excès qui ne lui est pas arrivé trois fois depuis qu'il est au ministère.

Trente-huit ans, un visage oblong à teint bilieux, des cheveux gris crépus, toujours taillés ras, un front bas, d'épais sourcils qui se rejoignaient, un nez tordu, des lèvres pincées, des yeux vert-clair qui fuyaient le regard du prochain, une taille élevée, l'épaule droite légèrement plus forte que l'autre; habit brun, gilet noir, cravate de foulard, pantalon jaunâtre, bas de laine noire, souliers à nœuds barbottants ; vous voyez M. Dutocq, commis-principal du bureau Rabourdin. Incapable et flâneur, il haïssait son chef. Rien de plus naturel. Rabourdin n'avait aucun vice à flatter, aucun côté mauvais par où Dutocq aurait pu se rendre utile. Beaucoup trop noble pour lui nuire, son chef était aussi trop perspicace pour se laisser abuser par aucun semblant; Dutocq n'existait donc que par la générosité de Rabourdin et n'avait aucun espoir d'avancement tant qu'il mènerait la Division. Quoique se sentant sans moyens pour occuper la place supérieure, Dutocq

connaissait assez les bureaux pour savoir que l'incapacité n'empêchait point d'émarger. L'exemple de M. La Billardière était frappant. Dutocq en serait quitte pour chercher un Rabourdin parmi ses rédacteurs. La méchanceté combinée avec l'intérêt personnel équivaut à beaucoup d'esprit; très-méchant et très-intéressé, le sieur Dutocq avait donc tâché de consolider sa position en se faisant l'espion des bureaux. Dès 1816, il prit une couleur religieuse très-foncée en pressentant la faveur dont jouiraient les gens que, dans ce temps, les niais comprenaient tous indistinctement sous le nom de *jésuites*. Appartenant à la Congrégation sans être admis à ses mystères, Dutocq allait d'un bureau à l'autre, explorait les consciences en disant des gaudrioles, et venait paraphraser *ses rapports* à M. de Lupeaulx, qu'il instruisait des plus petits événements, en sorte que le secrétaire général étonnait souvent le ministre par sa profonde connaissance des affaires intimes. Bonneau tout de bon de ce Bonneau politique, Dutocq briguait l'honneur des secrets messages de des Lupeaulx, qui tolérait cet homme immonde en pensant que le hasard pouvait le lui rendre utile, ne fût-ce qu'à le tirer de peine lui ou quelque grand personnage, par un honteux mariage. L'un et l'autre se comprenaient bien; Dutocq comptait sur cette bonne fortune, en y voyant une bonne place, et il restait garçon. Dutocq avait succédé à M. Poiret l'aîné, retiré dans une pension bourgeoise, et mis à la retraite en 1813, époque à laquelle il y eut peu de choix à faire parmi

les employés. Il demeurait à un cinquième étage, rue Saint-Louis-Saint-Honoré, près du Palais-Royal dans une maison à allée. Passionné pour les collections de vieilles gravures, il voulait avoir tout Rembrandt et tout Charlet, tout Ruysdaël et Callot, Albert Durer, etc. Comme la plupart des gens à collections et ceux qui font eux-mêmes leur ménage, il prétendait acheter les choses à bon marché. Il vivait dans une pension rue de Beaune, et passait la soirée dans le Palais-Royal, allant parfois au spectacle, grâce à Dubruel, qui lui donnait un billet d'auteur par semaine. Un mot sur Dubruel.

Quoique suppléé par Sébastien, auquel il abandonnait la pauvre indemnité que vous savez, Dubruel venait cependant au bureau, mais uniquement pour se croire, pour se dire sous-chef et toucher des appointements. Il faisait les petits théâtres dans le feuilleton d'un journal ministériel, où il écrivait aussi les articles demandés par les ministres : position connue, définie et inattaquable. Dubruel ne manquait d'ailleurs à aucune des petites ruses diplomatiques qui pouvaient lui concilier la bienveillance générale. Il offrait une loge à madame Rabourdin à chaque première représentation, la venait chercher en voiture et la ramenait, attention à laquelle elle se montrait sensible. Aussi, Rabourdin, très-tolérant et très-peu tracassier avec ses employés, le laissait-il aller à ses répétitions, venir à ses heures, et travailler à ses vaudevilles. M. le duc d'Aumont le savait occupé d'un roman qui devait lui être dé-

dié. Vêtu avec le laisser-aller du vaudevilliste, Dubruel portait le matin un pantalon à pied, des souliers-chaussons, un gilet mis à la réforme, une redingote olive et une cravate noire. Le soir, il avait un costume élégant, car il visait au gentleman. Dubruel demeurait dans la maison d'une actrice pour laquelle il écrivait des rôles; cette actrice logeait au-dessus de Tullia, danseuse plus remarquable par sa beauté que par son talent, et ce voisinage permettait au sous-chef de voir quelquefois un aide de camp de Charles X, célèbre à plus d'un titre, et qui lui avait fait obtenir la croix de la Légion d'honneur, après une onzième pièce de circonstance. Il travaillait en ce moment à une pièce en cinq actes pour les Français. Sébastien l'aimait beaucoup, il recevait de lui quelques billets de parterre, et applaudissait avec la foi du jeune âge aux endroits que Dubruel lui signalait comme douteux ; Sébastien le regardait comme un grand écrivain. Ce fut à Sébastien que Dubruel dit le lendemain de la première représentation d'un vaudeville produit, comme tous les vaudevilles, par trois collaborateurs, et où l'on avait sifflé dans quelques endroits : —Le public a reconnu les scènes faites à deux. — Pourquoi ne travaillez-vous pas seul? répondit naïvement Sébastien. Il y avait d'excellentes raisons pour que Dubruel ne travaillât pas seul. Il était le tiers d'un auteur dramatique qui, comme peu de personnes le savent, se compose : 1° d'un *homme à idées* chargé de tracer les sujets et de construire la

charpente ou *scenario* du vaudeville ; 2° d'un *piocheur,* homme chargé de rédiger la pièce ; 3° d'un *homme-mémoire,* chargé de mettre en musique les couplets, d'arranger les chœurs et les morceaux d'ensemble, de les chanter, les superposer à la situation, qui fait aussi la recette, c'est-à-dire veille à la composition de l'affiche, en ne quittant pas le directeur qu'il n'ait indiqué pour le lendemain une pièce de la société. Dubruel était metteur en œuvre, il lisait les romans nouveaux et les mémoires au bureau, en extrayait les mots spirituels et les enregistrait pour émailler son dialogue. Cursy (son nom de guerre) était estimé par ses collaborateurs, à cause de sa parfaite exactitude ; avec lui, sûr d'être compris, l'homme aux sujets pouvait se croiser les bras. Les employés de la division l'aimaient assez pour aller en masse à ses pièces et les soutenir, car il méritait le titre de *bon enfant,* la main leste à la poche, ne se faisant jamais tirer l'oreille pour payer des glaces ou du punch, et prêtant cinquante francs sans jamais les redemander. Maison de campagne à Aulnay, rangé, plaçant son argent. Quatre mille cinq cents de sa place, douze cents de pension sur la liste civile, huit cents sur les cent mille écus d'encouragements aux arts votés par la chambre, ajoutant à ces divers produits neuf mille francs gagnés par ses 1/4, ses 1/3, ses 1/2 de vaudevilles à trois théâtres différents. Au physique, gros, gras et rond, figure de bon propriétaire.

Dutocq n'avait pas vu sans effroi ce qu'il nom-

mait la liaison de des Lupeaulx avec madame Rabourdin, et sa rage sourde s'en était accrue. D'ailleurs, il avait un œil trop fureteur pour ne pas avoir deviné que Rabourdin s'adonnait à un grand travail en dehors de ses travaux officiels, et il se désespérait de n'en rien savoir ; tandis que le petit Sébastien était, en tout ou en partie, dans le secret. Dutocq avait essayé de se lier avec M. Godard, sous-chef de Baudoyer, collègue de Dubruel, et il y était parvenu. La haute estime dans laquelle Dutocq tenait Baudoyer avait ménagé son accointance avec Godard, non que Dutocq fût sincère; mais en vantant Baudoyer et ne disant rien de Rabourdin, il satisfaisait sa haine à la manière des petits esprits.

Joseph Godard était cousin de Mitral par la tante de sa mère. Quoique sa parenté avec Beaudoyer fût extrêmement éloignée, elle lui avait inspiré des prétentions à la main de mademoiselle Baudoyer, et conséquemment à ses yeux, Baudoyer brillait comme un génie. Il professait une haute estime pour Élisabeth et madame Saillard, sans s'être encore aperçu que madame Baudoyer mitonnait Falleix pour sa fille. Il apportait à mademoiselle Baudoyer de petits cadeaux, des fleurs artificielles, des bonbons au jour de l'an, de jolies boîtes à ses jours de fête. Âgé de vingt-six ans, travailleur sans portée, rangé comme une demoiselle, monotone et apathique, ayant les cafés, le cigare et l'équitation en horreur, couché régulièrement à dix heures du soir et levé à

sept, doué de plusieurs talents de société, jouant des contredanses sur le flageolet, ce qui l'avait mis en grande faveur chez les Saillard et les Baudoyer, fifre dans la garde nationale pour ne point passer les nuits au corps de garde, Godard cultivait l'histoire naturelle : il faisait des collections de minéraux et de coquillages, savait empailler les oiseaux, entassait dans sa chambre un tas de curiosités achetées à bon marché : des pierres à paysages, des modèles de palais en liége, des pétrifications de la fontaine Saint-Allyre, etc. Il accaparait tous les flacons de parfumerie pour mettre ses échantillons de baryte, ses sulfates, sel, magnésie, coraux, etc. Il avait des papillons dans des cadres, des parasols de la Chine, des peaux de poissons séchés. Il demeurait chez sa sœur, fleuriste, rue de Richelieu. Quoique très-admiré par les mères de familles, ce jeune homme-modèle était méprisé par les ouvrières de sa sœur, et surtout par la demoiselle du comptoir, qui pendant longtemps avait espéré l'*enganter*. Maigre et fluet, de taille moyenne, les yeux cernés, ayant peu de barbe, tuant, comme disait Bixiou, les mouches au vol, Joseph Godard avait peu de soin de lui-même : ses habits étaient mal taillés, ses pantalons larges formaient le sac, il portait des bas blancs par toutes les saisons ; un chapeau à petits bords et des souliers lacés. Assis au bureau, dans un fauteuil de canne, percé au milieu du siége et garni d'un rond en maroquin vert, il se plaignait beaucoup de ses digestions. Son principal vice était de proposer des

parties de campagne le dimanche dans la belle saison à Montmorency, des dîners sur l'herbe, et d'aller prendre du laitage sur le boulevard du Mont-Parnasse.

Depuis six mois Dutocq commençait à aller de loin en loin chez mademoiselle Godard, espérant faire quelques affaires dans cette maison, y découvrir quelque trésor femelle. Ainsi, dans les bureaux, Baudoyer avait en Dutocq et Godard deux prôneurs. M. Saillard, incapable de juger Dutocq, lui faisait parfois de petites visites au bureau. Le jeune La Billardière, mis surnuméraire chez Baudoyer, était de leur parti. Les têtes fortes riaient beaucoup de cette alliance entre ces incapacités. Baudoyer, Godard et Dutocq avaient été surnommés par Bixiou, la Trinité sans Esprit, et le petit La Billardière l'*Agneau pascal*.

— Vous vous êtes levé matin, dit Antoine à Dutocq en prenant un air riant.

— Et vous Antoine, répondit Dutocq, vous voyez bien que les journaux arrivent quelquefois plus tôt que vous ne nous les donnez...

— Aujourd'hui, par hasard, dit Antoine sans se déconcerter; ils ne sont jamais venus deux fois de suite à la même heure.

Les deux neveux se regardèrent à la dérobée comme pour se dire, en admirant leur oncle : — *Quel fil!*

— Quoiqu'il me rapporte deux sous par déjeuner, dit en murmurant Antoine quand il entendit Dutocq

fermer la porte, j'y renoncerais bien pour ne plus l'avoir dans notre division.

— Ah! vous n'êtes pas le premier aujourd'hui, M. Sébastien, dit un quart-d'heure après Antoine au surnuméraire.

— Qui donc est arrivé? demanda le pauvre enfant en pâlissant.

— M. Dutocq, répondit l'huissier Laurent.

Les natures vierges ont plus que toutes les autres un inexplicable don de seconde vue dont la cause gît peut-être dans la pureté de leur appareil nerveux en quelque sorte neuf: Sébastien avait donc deviné la haine de Dutocq contre son vénéré Rabourdin; aussi à peine Laurent eut-il prononcé ce nom, que saisi par un horrible pressentiment, il s'écria: — Je m'en doutais! et s'élança dans le corridor avec la rapidité d'une flèche.

— Il y aura du grabuge dans les bureaux! dit Antoine en branlant sa tête blanchie et endossant son costume officiel. On voit bien que M. le baron rend ses comptes à Dieu, car madame Pochard, sa garde, m'a dit qu'il ne passerait pas la journée. Vont-ils se remuer ici! Le vont-ils! Allez voir si tous les poêles ronflent bien, vous autres! Sabre de bois, notre monde va nous tomber sur le dos.

— C'est vrai, dit Laurent, que ce pauvre petit jeune homme a eu un fameux coup de soleil, en apprenant que ce jésuite de M. Dutocq l'avait devancé.

— Moi j'ai beau lui dire, car enfin on doit la vérité à un bon employé, et ce que j'appelle un

bon employé, c'est un employé comme ce petit qui donne *recta* ses dix francs au jour de l'an, reprit Antoine. Je lui dis donc : plus vous en ferez, plus on vous en demandera et l'on vous laissera sans avancement! Eh bien, il ne m'écoute pas, il se tue à rester jusqu'à cinq heures, une heure de plus que tout le monde (*il hausse les épaules*). C'est des bêtises, on n'arrive pas comme ça, à preuve qu'il n'est pas encore question de l'appointer. Après deux ans! ça scie le dos, parole d'honneur. M. Rabourdin l'aime, mais M. Rabourdin n'est pas ministre, il fera chaud quand il le sera, les poules auront des dents, il est bien trop... Suffit! Quand je pense que je porte à émarger l'état des appointements à des farceurs qui restent chez eux, et qui y font ce qu'ils veulent, tandis que ce petit se crève, je me demande s'il y a un bon Dieu. Et qu'est-ce qu'ils vous donnent ces protégés de M. le maréchal, de M. le duc? ils vous remercient : (*il fait un signe de tête protecteur*) *merci, mon cher Antoine!* Tas de *faigniants*, travaillez donc! ou vous serez cause d'une révolution. Fallait voir s'il y avait de ces giries-là sous M. Robert-Lindet; car, moi, tel que vous me voyez, j'ai entré sous Robert-Lindet. Et sous lui, l'employé travaillait! Fallait les voir tous jusqu'à minuit, les poêles éteints, sans seulement s'en apercevoir ; mais c'est qu'aussi la guillotine était là, et c'est pas pour dire, mais c'était autre chose que de les pointer, quand ils arrivaient tard. Qu'est-ce que je dis donc là? Allez donc voir à vos poêles, et ne parlez jamais de la révolu-

tion, vous autres! Gabriel, celui du grand bureau tire comme un diable, il faut tourner un peu la clef.

Antoine se placa sur le pallier, à un endroit d'où il pouvait voir déboucher les employés de dessous la porte cochère; il connaissait tous ceux du ministère et les observait dans leur allure, en remarquant les différences que présentaient leurs mises. Avant d'entrer dans le drame, il est nécessaire de dessiner ici la silhouette des principaux acteurs de la division La Billardière qui présenteront d'ailleurs quelques variétés du genre Commis et justifieront les observations de Rabourdin.

Le premier qui vint après Sébastien était un rédacteur du bureau Rabourdin, honorable père de famille, nommé monsieur Phellion. Il devait à la protection de son chef une demi-bourse au collége Henri IV pour chacun de ses deux garçons : faveur bien placée, car Phellion avait encore une fille élevée gratis dans un pensionnat où sa femme donnait des leçons de piano, où il faisait une classe d'histoire et de géographie pendant la soirée. Homme de quarante-cinq ans, sergent-major de sa compagnie, très-compatissant en paroles, mais hors d'état de donner un liard, le commis-rédacteur demeurait rue du Faubourg Saint-Jacques, non loin des Sourds-Muets, dans une maison à jardin où son local (style Phellion) ne coûtait que quatre cents francs. Fier de sa place, heureux de son sort, il s'appliquait à servir le gouvernement, se croyait utile à son pays, et se vantait de son insouciance en politique où il ne

voyait jamais que LE POUVOIR. M. Rabourdin lui faisait plaisir en le priant de rester une demi-heure de plus pour achever quelque travail et il disait alors aux demoiselles La Grave, car il dînait rue Notre-Dame-des-Champs dans le pensionnat où sa femme *professait la musique :* « — Mesdemoiselles, les affaires ont exigé que je reste au bureau. Quand on appartient au gouvernement, on n'est pas son maître ! » Il avait composé des livres par demandes et par réponses, à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles. Ces *petits traités substantiels*, comme il les nommait, se vendaient chez le libraire de l'Université, sous le nom de Catéchismes historique et géographique. Se croyant obligé d'offrir à madame Rabourdin un exemplaire papier vélin, relié en maroquin rouge de ses Catéchismes, il les avait apportés en grande tenue : culotte de soie, bas de soie, souliers à boucles d'or, etc. M. Phellion recevait le jeudi soir, après le coucher des pensionnaires, il donnait de la bière et des gâteaux. On jouait la bouillotte à cinq sous la cave. Malgré cette médiocre mise, par certains jeudis enragés, M. Laudigeois, employé à la mairie, perdait ses dix francs. Tendu de papier vert américain à bordures rouges, son salon était décoré des portraits du roi, de la Dauphine et de Madame, des deux gravures de Mazeppa d'après Horace Vernet, de celle du Convoi du Pauvre d'après Vigneron, « *tableau sublime de pensée, et qui*, selon lui, *devait consoler les dernières classes de la société en leur prouvant qu'elles*

*avaient des amis plus dévoués que les hommes et dont les sentiments allaient plus loin que la tombe!* »
A ces paroles, vous devinez l'homme qui tous les ans conduisait le jour des morts au cimetière de l'Ouest ses trois enfants auxquels il montrait les douze pieds de terre achetés à perpétuité, et dans lesquels son père et la mère de sa femme avaient été enterrés. « *Nous y viendrons tous!* » leur disait-il, pour les familiariser avec l'idée de la mort. L'un de ses plus grands plaisirs consistait à explorer les environs de Paris dont il s'était donné le carte. Possédant déjà à fond Antony, Arcueil, Bièvre, Fontenay-aux-Roses, Aulnay, si célèbre par le séjour de plusieurs grands écrivains, il espérait avec le temps connaître toute la partie ouest des environs de Paris. Il destinait son fils aîné à l'administration et le second à l'École Polytechnique. Il disait à son aîné : — « Quand tu auras l'honneur d'être employé par le gouvernement! » Il n'avait jamais osé prier *Monsieur Rabourdin de lui faire l'honneur de dîner chez lui*, quoiqu'il regarderait ce jour comme un des plus beaux de sa vie. Il disait que s'il pouvait laisser son fils marchant sur les traces d'un Rabourdin, il mourrait le plus heureux père du monde. Il rebattait si bien l'éloge de ce digne et respectable chef aux oreilles des demoiselles La Grave, qu'elles désiraient le voir, comme un jeune homme peut souhaiter de voir M. de Châteaubriand. Elles eussent été bien heureuses d'avoir *sa demoiselle* à élever. Quand, par hasard, la voiture du ministre sortait

ou rentrait, qu'il y eût ou non du monde, Phellion se découvrait très-respectueusement, et prétendait que la France irait bien mieux si tout le monde honorait assez le pouvoir pour en honorer les insignes. Quand M. Rabourdin le faisait venir *en bas* pour lui expliquer un travail, Phellion tendait son intelligence, il écoutait les moindres paroles du chef comme un *dilettante* écoute un air aux Italiens. Silencieux au bureau, les pieds en l'air sur un pupitre de bois et ne les bougeant point, il étudiait sa besogne en conscience; il s'exprimait dans sa correspondance administrative avec une gravité religieuse, prenait tout au sérieux, et appuyait sur les ordres transmis par les ministres au moyen de phrases solennelles. Cet homme, si ferré sur les convenances, avait eu un désastre dans sa carrière de rédacteur, et quel désastre! Malgré le soin extrême avec lequel il minutait, il lui était arrivé de laisser échapper une phrase ainsi conçue : *Vous vous rendrez aux lieux indiqués, avec les papiers nécessaires.* Heureux de pouvoir rire aux dépens de cette innocente créature, les expéditionnaires avaient été consulter à son insu Rabourdin, qui songeant au caractère de son rédacteur, ne put s'empêcher de rire et modifia la phrase en marge par ces mots : *Vous vous rendrez sur le terrain avec toutes les pièces indiquées.* Phellion, à qui l'on vint montrer la correction, l'étudia, pesa la différence des expressions, ne craignit pas d'avouer qu'il eût été deux heures à trouver ces équivalents, et s'écria : —

*M. Rabourdin est un homme de génie.* Il pensa toujours que ses collègues avaient manqué de procédés à son égard en recourant si promptement au chef ; mais il avait trop de respect dans la hiérarchie pour ne pas reconnaître leur droit d'y recourir, d'autant plus qu'alors il était absent ; cependant, à leur place, il aurait attendu, la circulaire ne pressait pas. Cette affaire lui fit perdre le sommeil pendant quelques nuits. Quand on voulait le fâcher, on n'avait qu'à faire allusion à la maudite phrase en lui disant quand il sortait : — *Avez-vous les papiers nécessaires ?* Le digne rédacteur se retournait, lançait un regard foudroyant aux employés, et leur répondait : — *Ce que vous dites me semble fort déplacé, Messieurs.* Il y eut un jour à ce sujet une querelle si forte que Rabourdin fut obligé d'intervenir et de défendre aux employés de rappeler cette phrase. M. Phellion avait une figure de bélier pensif, peu colorée, marquée de la petite vérole, de grosses lèvres pendantes, les yeux d'un bleu clair, une taille au-dessus de la moyenne. Propre sur lui comme doit l'être un maître d'histoire et de géographie obligé de paraître devant de jeunes demoiselles, il portait de beau linge, un jabot plissé, gilet de casimir noir ouvert, laissant voir des bretelles brodées par sa fille, un diamant à sa chemise, habit noir, pantalon bleu. Il adoptait l'hiver le carrick noisette à trois collets et avait une canne plombée nécessitée par *la profonde solitude de quelques parties de son quartier.* Il s'était déshabitué de priser

et citait cette réforme comme un exemple frappant de l'empire qu'un homme peut prendre sur lui-même. Il montait les escaliers lentement, car il craignait un asthme, ayant, ce qu'il appelait, la poitrine grasse. Il saluait Antoine avec dignité.

Immédiatement après M. Phellion, vient un expéditionnaire qui formait un singulier contraste avec ce vertueux bonhomme. Vimeux était un jeune homme de vingt-cinq ans, à quinze cents francs d'appointements, bien fait, cambré, d'une figure élégante et romanesque, ayant les cheveux, la barbe, les yeux, les sourcils noirs comme du jais, de belles dents, des mains charmantes, portant des moustaches si fournies, si bien peignées qu'il semblait en faire métier et marchandise. Vimeux avait une si grande aptitude à son travail qu'il l'expédiait plus promptement que personne. — « *Ce jeune homme est doué!* » disait Phellion en le voyant se croiser les jambes et ne savoir à quoi employer le reste de son temps, après avoir fait son ouvrage. — « *Et voyez! c'est perlé!* disait le rédacteur à Dubruel. Vimeux déjeunait d'une simple flûte et d'un verre d'eau, dînait pour vingt sous chez Katcomb et logeait en garni à douze francs par mois. Son bonheur, son seul plaisir était la toilette. Il se ruinait en gilets mirifiques, en pantalons collants, demi-collants, à plis ou à broderies, en bottes fines, en habits bien faits qui dessinaient sa taille, en cols ravissants, en gants frais, en chapeaux. La main ornée d'une bague à la chevalière mise par-dessus

son gant, armé d'une jolie canne, il tâchait de se donner la tournure et les manières d'un jeune homme riche ; puis, il allait, un cure-dent à la bouche, se promener dans la grande allée des Tuileries, absolument comme un millionnaire sortant de table. Il espérait qu'une femme, une Anglaise, une étrangère quelconque, ou une veuve pourrait s'amouracher de lui ; il frisait ses cheveux, étudiait l'art de jouer avec sa canne, et de lancer un regard à la manière dite *américaine*. Il avait des principes arrêtés : il épousait une bossue à six mille livres de rente, à huit mille une femme de quarante-cinq ans, à mille écus une Anglaise. Ravi de son écriture et pris de compassion pour ce jeune homme, M. Phellion le sermonnait pour lui persuader de donner des leçons d'écriture, honorable profession qui pouvait améliorer son existence et la rendre même agréable ; il lui promettait le pensionnat des demoiselles La Grave. Mais Vimeux avait son idée si fort en tête, que personne ne pouvait l'empêcher de croire à son étoile : il continuait à s'étaler à jeûn comme un esturgeon de Chevet, quoiqu'il eût vainement exposé ses énormes moustaches depuis trois ans. Endetté de trente francs pour ses déjeuners, chaque fois que Vimeux passait devant Antoine il baissait les yeux pour ne pas rencontrer son regard ; et cependant vers midi il le priait de lui aller chercher une flûte. Après avoir essayé de faire entrer quelques idées justes dans cette pauvre tête, Rabourdin avait fini par y renoncer. M. Vimeux père

était greffier d'une justice de paix dans le département du Nord. Adolphe Vimeux avait dernièrement économisé Katcomb et vécu de petits pains, pour s'acheter des éperons et une cravache. On l'avait appelé M. Willaume pour railler ses calculs matrimoniaux. On ne pouvait attribuer les moqueries adressées à ce pauvre garçon qu'au génie malin qui créa le vaudeville, car il était bon camarade, et ne nuisait à personne qu'à lui-même. Primitivement dans le bureau Baudoyer, Vimeux avait intrigué pour passer chez Rabourdin, à cause de la sévérité de Baudoyer relativement *aux Anglais*, nom donné par les employés à leurs créanciers. Le jour *des Anglais* est le jour où les bureaux sont publics. Sûrs de trouver là leurs débiteurs, les créanciers affluent, ils viennent les tourmenter en leur demandant quand ils seront payés, et les menacent de mettre opposition sur leur traitement. L'implacable Baudoyer obligeait ses employés à rester. C'était à eux, disait-il, à ne pas s'endetter. Il regardait sa sévérité comme une chose nécessaire pour leur bien. Au contraire, Rabourdin protégeait les employés contre leurs créanciers qu'il mettait à la porte, disant que les bureaux n'étaient point ouverts pour les affaires privées, mais pour les affaires publiques. On s'était beaucoup moqué de Vimeux dans les deux bureaux, quand il avait fait sonner ses éperons à travers les corridors et les escaliers. Le mystificateur du ministère, Bixiou avait fait passer dans les deux divisions Clergeot et La Billardière une feuille en tête de la-

quelle Vimeux était caricaturé sur un cheval de carton, et où chacun était invité à souscrire pour lui acheter un cheval. M. Baudoyer était marqué pour un quintal de foin, pris sur sa consommation particulière, et chaque employé mettait une épigramme sur son voisin. Vimeux n'était pas susceptible, il souscrivit lui-même au nom de miss Fairfax.

Ce Bixiou (prononcez Bisiou) était un méchant homme qui se moquait de Dutocq aussi bien que de Rabourdin, surnommé *la vertueuse Rabourdin*. Pour exprimer la vulgarité de son chef, il l'appelait *la place Baudoyer*, le vaudevilliste se nommait *Flon-Flon*. Sans contredit l'homme le plus spirituel de la division et du ministère, mais spirituel à la façon du singe, sans portée ni suite, Bixiou était d'une si grande utilité à Baudoyer et à Godard qu'ils le protégeaient malgré sa malfaisance, il expédiait leur besogne par-dessous la jambe. Bixiou désirait la place de Godard ou de Dubruel; mais sa conduite nuisait à son avancement: tantôt il se moquait des bureaux, et c'était quand il venait de faire une bonne affaire, comme la publication des portraits dans le procès Fualdès pour lesquels il avait pris des figures au hasard, ou celle des débats du procès de Castaing; tantôt il lui prenait une envie de parvenir, et il s'appliquait au travail; puis il le laissait pour un vaudeville qu'il ne finissait point. D'ailleurs égoïste, avare et dépensier tout ensemble, c'est-à-dire ne dépensant son argent que pour lui; cassant,

agressif et indiscret, il faisait le mal pour le mal, il attaquait surtout les faibles, ne respectait rien, ne croyait ni à la France, ni à Dieu, ni à l'art, ni aux Grecs, ni aux Turcs, ni au Champ-d'Asile, ni à la monarchie, insultant surtout ce qu'il ne comprenait point. Ce fut lui qui, le premier, mit des calottes noires à la tête de Charles X sur les pièces de cent sous. Il contrefaisait le docteur Gall à son cours, de manière à décravater le diplomate le mieux boutonné. La plaisanterie principale de ce terrible inventeur de charges consistait à chauffer les poêles outre mesure, afin de procurer des rhumes à ceux qui sortaient imprudemment de son étuve, et il avait la satisfaction de consommer le bois du gouvernement. Remarquable par ses mystifications, il les variait avec tant d'habileté, qu'il y prenait toujours quelqu'un. Son grand secret en ce genre était de deviner les désirs de chacun, il connaissait le chemin de tous les châteaux en Espagne, le rêve où l'homme est mystifiable parce qu'il cherche à s'attraper lui-même, et il vous *faisait poser* pendant des heures entières. Ainsi, ce profond observateur qui déployait un tact inouï pour une raillerie, ne savait plus user de sa puissance pour employer les hommes à sa fortune ou à son avancement. Celui qu'il aimait le plus à vexer était le jeune La Billardière, sa bête noire, son cauchemar, et que néanmoins il patelinait constamment, afin de le mieux mystifier: il lui adressait des lettres de femme amoureuse signées Comtesse de M... ou Marquise de

B..., l'attirait ainsi aux jours gras dans le foyer de l'Opéra devant la pendule et le lâchait à quelque grisette, après l'avoir montré à tout le monde. Allié de Dutocq, qu'il considérait comme un mystificateur sérieux dans sa haine contre Rabourdin et dans ses éloges de Baudoyer, il l'appuyait avec amour. Jean-Jacques Bixiou était du Mans où son père avait fait de mauvaises affaires. Se trouvant sans état au sortir du collége, il avait tenté la sculpture, et y avait renoncé faute d'argent. La protection de son oncle, homme d'affaires du duc de Lenoncourt, premier gentilhomme du roi, lui procura sa place. De petite taille mais bien pris, une figure fine, remarquable par une vague ressemblance avec celle de Napoléon, lèvres minces, menton plat tombant droit, favoris châtains, vingt-sept ans, blond, voix mordante, regard étincelant, voilà Bixiou. Cet homme, tout sens et tout esprit, se perdait par une fureur pour les plaisirs de tout genre qui le jetait dans une dissipation continuelle. Intrépide chasseur de grisettes, fumeur, amuseur de gens, dîneur et soupeur, se mettant partout au diapazon, brillant aussi bien dans les coulisses qu'au bal de l'allée des Veuves, il étonnait autant à table que dans une partie de plaisir, en verve à minuit dans la rue, comme le matin si vous le preniez au saut du lit. Il n'était sombre et triste qu'avec lui-même. Lancé dans le monde singulier des actrices et des acteurs, des artistes et de certaines femmes dont la fortune est aléatoire, il vivait bien, allait au spectacle sans

payer, jouait à Frascati, gagnait souvent ; enfin il se balançait dans la vie comme sur une escarpolette, sans s'inquiéter du moment où la corde casserait. Sa vivacité d'esprit, sa prodigalité d'idées, le faisait rechercher par tous les gens qui se sont accoutumés aux rayonnements de l'intelligence ; mais aucun d'eux ne l'aimait, car incapable de retenir un bon mot, il immolait ses deux voisins à table avant la fin du premier service. Malgré sa gaieté d'épiderme, il perçait dans ses discours un secret mécontentement de sa position sociale, il aspirait à quelque chose de mieux, et le fatal démon de son esprit l'empêchait d'avoir le sérieux qui en impose tant aux sots. Il demeurait rue de Ponthieu, à un second étage où il avait trois chambres livrées à tout le désordre d'un ménage de garçon, un vrai bivouac. Il parlait souvent de quitter la France et d'aller violer la Fortune en Amérique. Aucune sorcière ne pouvait prévoir l'avenir d'un jeune homme chez qui tous les talents étaient incomplets, incapable d'assiduité, toujours ivre de plaisir, et croyant que le monde finissait le lendemain. Comme costume, il avait la prétention de n'être pas ridicule, et peut-être était-ce le seul de tout le ministère de qui la tenue ne faisait pas dire : — Voilà un employé. Il portait des bottes élégantes, un pantalon noir à sous-pieds, un gilet de fantaisie et une jolie redingote bleue, un col, éternel présent de la grisette, un chapeau de Bandoni, des gants de chevreau couleur sombre. Sa démarche, cavalière et simple à la

fois, ne manquait pas de grâce. Aussi quand il fut mandé par des Lupeaulx pour une impertinence un peu trop forte inspirée par le baron de La Billardière, et menacé de destitution, se contenta-t-il de lui répondre : « — *Vous me reprendriez à cause du costume.* » Des Lupeaulx qui le voyait en plusieurs endroits, ne put s'empêcher de rire. Sa plus jolie plaisanterie est celle inventée pour Godard, auquel il offrit un papillon rapporté de la Chine que le sous-chef garde dans sa collection et montre encore aujourd'hui, sans avoir reconnu qu'il est en papier peint. Bixiou avait fait un chef-d'œuvre pour jouer un tour à son sous-chef.

Le diable pose toujours une victime auprès d'un Bixiou. Le bureau de Baudoyer avait donc sa victime, un pauvre expéditionnaire âgé de vingt-huit ans, aux appointements de quinze cents francs, nommé Népomucène Minard. Minard s'était marié par amour avec une ouvrière fleuriste, fille d'un portier, qui travaillait chez elle pour mademoiselle Godard et que Minard avait vue rue de Richelieu dans la boutique. Étant fille, Zélie Lorain avait eu bien des fantaisies pour sortir de son état : d'abord élève du Conservatoire, tour à tour danseuse, chanteuse et actrice, elle avait songé à faire comme font beaucoup d'ouvrières, mais la peur de mal tourner et de tomber dans une effroyable misère l'avait préservée du vice. Elle flottait entre mille partis, lorsque Minard s'était dessiné nettement, une proposition de mariage à la main. Zélie gagnait six cents

francs par an, Minard en avait quinze cents; en tout deux mille : on pouvait vivre. Le mariage s'était fait, sans contrat, avec la plus grande économie. Minard et Zélie avaient été se loger auprès de la barrière de Courcelles, comme deux tourtereaux, dans un appartement de cent écus, au troisième : des rideaux de calicot blanc aux fenêtres, sur les murs un petit papier écossais à quinze sous le rouleau, carreau frotté, meubles en noyer, petite cuisine bien propre; d'abord une première pièce où Zélie faisait ses fleurs, puis un salon meublé de chaises foncées en crin, une table ronde au milieu, une glace, une pendule représentant une fontaine à cristal tournant, des flambeaux dorés enveloppés de gaze; enfin une chambre à coucher blanche et bleue : lit, commode et secrétaire en acajou, petit tapis rayé au bas du lit, six fauteuils et quatre chaises; dans un coin, le berceau en merisier où dormait un joli marmot d'un an. Zélie nourrissait, faisait sa cuisine, ses fleurs et son ménage. Il y avait quelque chose de touchant dans cette heureuse et laborieuse médiocrité. En se sentant aimée par Minard, Zélie l'aima sincèrement, l'amour attire l'amour, c'est l'*abyssus abyssum* de la Bible. Ce pauvre homme quittait son lit le matin pendant que sa femme dormait, il lui allait chercher ses provisions; il portait les fleurs terminées en se rendant à son bureau, en revenant il achetait les matières premières; puis en attendant le dîner, il taillait ou estampait les feuilles, garnissait les tiges, délayait les

couleurs. Petit, maigre, fluet, nerveux, ayant des cheveux rouges et crépus, des yeux d'un jaune clair, un teint d'une éclatante blancheur, mais marqué de rousseurs, il avait un courage sourd et sans apparat. Il possédait la science de l'écriture au même degré que Vimeux. Au bureau, il se tenait coi, faisait sa besogne et gardait l'attitude recueillie d'un homme souffrant et songeur. Ses cils blancs et son peu de sourcils l'avaient fait surnommer le *lapin blanc* par l'implacable Bixiou. Minard était Rabourdin dans une autre sphère. Dévoré du désir de mettre sa Zélie dans une heureuse situation, il cherchait dans l'océan des besoins du luxe et de l'industrie parisienne une idée, une découverte, un perfectionnement qui lui procurât une prompte fortune. Son apparente bêtise était produite par la tension continuelle de son esprit : il allait de la moutarde blanche au Paraguay-Roux, de la pâte de Regnault à l'huile de Macassar, des briquets phosphoriques au gaz portatif, des socques articulés aux lampes hydrostatiques, embrassant ainsi les *infiniment petits* de la civilisation matérielle. Il supportait les plaisanteries de Bixiou comme un homme occupé supporte les bourdonnements d'un insecte, il ne s'en impatientait même point. Malgré son esprit, Bixiou ne devinait pas le profond mépris que Minard avait pour lui. Minard se souciait peu d'une querelle, il y voyait une perte de temps. Aussi avait-il fini par lasser son persécuteur. Il venait au bureau habillé fort simplement, gardait le pantalon de coutil jus-

qu'en octobre, portait des souliers et des guêtres, un gilet en poil de chèvre, un habit de castorine en hiver et de gros mérinos en été, un chapeau de paille ou un chapeau de soie à onze francs, selon les saisons, car sa gloire était sa Zélie : il se serait passé de manger pour lui acheter une robe. Il déjeunait avec sa femme et ne mangeait rien au bureau. Une fois par mois il menait Zélie au spectacle; la mère de sa femme quittait alors sa loge, et venait garder l'enfant. Minard avait remplacé Vimeux.

Dans chacun de ces bureaux il se trouvait un caractère d'employé à peu près semblable. Celui du bureau Baudoyer se nommait Colleville, celui du bureau Rabourdin se nommait Thuillier. Qui connaissait Colleville connaissait Thuillier, et réciproquement. Leur amitié, née au bureau, s'était fondée sur l'estime mutuelle de leur respective simplicité. Tous deux étaient mariés, leurs femmes venaient quelquefois les chercher au bureau, ce qui dans les administrations frappe un homme de ridicule, car une femme est toujours déplacée dans les endroits où les hommes sont réunis. Souvent elles arrivaient les jours où l'on payait les appointements, soin qui sentait la méfiance et faisait supposer que ces pauvres diables étaient sous la domination de leurs épouses. Colleville avait la passion de chercher l'horoscope des hommes célèbres dans l'anagramme de leurs noms, et Thuillier celle de faire des calembours. Colleville passait des mois entiers à décom-

poser des noms et les recomposer afin d'y découvrir un sens. Émerveillé par *un Corse la finira* trouvé dans *révolution française*, et par quelques exemples fameux comme celui de Catherine de Médicis, il avait érigé l'anagramme en science, et prétendait que le sort de tout homme était écrit dans une certaine combinaison des lettres de ses nom, prénoms et qualités. Depuis le récent avénement de Charles X, il s'occupait de l'anagramme du Roi. Thuillier prétendait que l'anagramme était un calembour en lettres. Colleville aimait le Vaudeville, et Thuillier, *qui jouait très-joliment du basson*, aimait l'Opéra-Comique. Colleville était gêné, Thuillier était à l'aise. Madame Colleville, bonne grosse maman, pleine d'ordre et d'économie, faisait elle-même son ménage, et n'entendait pas que Colleville s'amusât sans elle. Madame Thuillier, femme sèche et atrabilaire, vivait avec une vieille sœur qui lui payait pension. Colleville était pédant, Thuillier était gourmé; Thuillier fumait le cigare, Colleville prisait. Leur défaut commun consistait à s'entretenir des valeurs mobilières, du taux des petits pois, du prix des maquereaux, des étoffes, des parapluies, de discuter les habits, chapeaux, cannes et gants de leurs collègues, de vanter les nouvelles découvertes sans jamais y participer. Ils louaient les inventeurs de s'être occupés des intérêts du public, ils colligeaient les prospectus de librairie, les affiches à lithographies et à dessins; mais ils ne souscrivaient à rien; seulement ils disaient que s'ils avaient telle ou telle for-

tune, ils se donneraient bien telle ou telle chose. Un jour Colleville alla chez le libraire Ladvocat pour le complimenter d'avoir amené la librairie à donner au public des livres satinés avec couvertures imprimées, pour l'engager à persévérer dans sa voie d'améliorations, et il ne possédait pas un livre. Colleville avait deux enfants; mais comme madame Thuillier était inféconde, il passait pour certain que M. et madame Thuillier, arrivés à l'âge de cinquante ans, adopteraient l'un des petits Colleville. Madame Thuillier recevait le mardi; madame Colleville ne recevait point, mais elle allait chez madame Thuillier. Madame Minard était parfois invitée, quoique sa recherche et sa mise déplussent à ces deux dames, qui se demandaient comment faisait la femme d'un pauvre employé à quinze cents francs pour avoir des chapeaux de paille d'Italie à fleurs, des robes de mousseline brodée, des par-dessous en soie, des souliers de prunelle, des fichus magnifiques, une ombrelle chinoise, et venir en fiacre; tandis qu'à peine pouvaient-elles joindre les deux bouts, elles qui avaient deux mille quatre cents francs; ça les passait, il y avait du mic-mac là-dedans. Colleville et Thuillier prenaient du ventre: celui de Colleville, rond, petit, pointu, avait, suivant un mot de Bixiou, l'impertinence de toujours passer le premier: celui de Thuillier flottait de droite à gauche; leur dos se voûtait, ils étaient entre trente et quarante ans. On donnait des concerts d'amateurs chez Thuillier, où Godard et sa flûte, Fleury et sa clarinette faisaient leur par-

tie, le tout pour que Thuillier jouât du basson. Colleville était endetté dans un café à l'insu de sa femme. Tous deux venaient au bureau avec des habits flétris et de couleurs passées. Sans Thuillier, le ménage Colleville aurait misérablement fini. Selon Bixiou, le papa Colleville était un *fin carotteur* (mot de coulisse) qui exploitait Thuillier. Il les avait surnommés *Aureste et Pilate*, à cause du mot Au reste, par lequel Thuillier commençait la plupart de ses phrases.

M. Poiret jeune, pour le distinguer de son frère Poiret l'aîné retiré dans la maison Vauquer, où Poiret jeune allait parfois dîner, se proposant d'y finir également ses jours, avait trente ans de service. La nature n'était pas si invariable dans ses révolutions que le pauvre homme dans les actes de sa vie : il mettait toujours ses effets au même endroit, posait sa plume au même fil du bois, s'asseyait à sa place à la même heure, se chauffait au poêle à la même minute, car sa seule vanité consistait à porter une montre infaillible, réglée d'ailleurs tous les jours sur l'Hôtel de Ville devant lequel il passait, demeurant rue du Martroi. De six heures à huit heures du matin, il tenait les livres d'une forte maison de nouveautés de la rue Saint-Antoine, et de six heures à huit heures du soir ceux d'une maison de droguerie rue des Lombards ; il gagnait ainsi mille écus, y compris les émoluments de sa place. Atteignant, à quelques mois près, le temps voulu pour avoir sa pension, il montrait une grande indifférence aux

intrigues des bureaux. Semblable à son frère à qui sa retraite avait porté un coup fatal, il baisserait sans doute beaucoup quand il n'aurait plus à venir de la rue du Martroi au ministère, à s'asseoir sur sa chaise et à expédier. Chargé de faire la collection du journal, auquel s'abonnait le bureau et celle du *Moniteur*, il avait le fanatisme de cette collection ; si quelque employé perdait un numéro, l'emportait et ne le rapportait pas, Poiret jeune se faisait autoriser à sortir, se rendait immédiatement au bureau du journal, réclamait le numéro manquant et revenait enthousiasmé de la politesse du caissier, il avait toujours eu affaire à un charmant garçon, et les journalistes étaient décidément des gens aimables. Homme de taille médiocre, Poiret avait des yeux à demi éteints, un regard faible et sans chaleur, une peau tannée, ridée, grise de ton, parsemée de petits grains bleuâtres, un nez camard et une bouche rentrée où flânaient quelques dents gâtées. Aussi Thuillier disait-il que Poiret avait beau se regarder dans un miroir, il ne se voyait pas dedans (de dents). Ses bras maigres et longs étaient terminés par d'énormes mains sans aucune blancheur. Ses cheveux gris, collés par la pression de son chapeau, lui donnaient l'air d'un ecclésiastique, ressemblance peu flatteuse pour lui, car il haïssait les prêtres et le clergé, sans pouvoir expliquer ses opinions religieuses ; antipathie qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement attaché au gouvernement quel qu'il fût. Il ne boutonnait jamais sa vieille redingote

verdâtre, même par les froids les plus violents, il ne portait que des souliers à cordons, et un pantalon noir. Il se fournissait dans les mêmes maisons depuis trente ans. Quand son tailleur mourut, il demanda un congé pour aller à son enterrement, et serra la main au fils sur la fosse du père en lui assurant sa pratique. L'ami de tous ses fournisseurs, il s'informait de leurs affaires, causait avec eux, écoutait leurs doléances et les payait comptant; s'il écrivait à quelqu'un d'eux pour ordonner un changement dans sa commande, il observait les formules les plus polies, mettait *Monsieur* en vedette, datait et faisait un brouillon de la lettre qu'il gardait dans un carton étiqueté : *Ma correspondance*. Aucune vie n'était plus en règle : il possédait tous ses mémoires acquittés, toutes ses quittances même minimes et ses livres de dépense annuelle enveloppés dans des chemises et par année, depuis son entrée au ministère. Il dînait au même restaurant, à la même place, par abonnement, au Veau-qui-tette, place du Châtelet; les garçons lui gardaient sa place. Ne donnant pas à la maison de droguerie cinq minutes au delà du temps dû, à huit heures et demie il arrivait dans un café situé au coin de la rue du Temple et de la rue Michel-le-Comte, le plus célèbre de son quartier, et y restait jusqu'à onze heures; il y venait comme au Veau-qui-tette depuis trente ans et prenait une bavaroise à dix heures et demie. Il y écoutait les discussions politiques, les bras croisés sur sa canne,

et le menton dans sa main droite, sans jamais y participer. La dame du comptoir, seule femme à laquelle il parlât avec plaisir, était la confidente des petits accidents de sa vie, car il possédait sa place à la table située près du comptoir. Il jouait au domino, seul jeu qu'il eût compris. Quand ses partenaires ne venaient pas, on le trouvait quelquefois endormi, le dos appuyé sur la boiserie et tenant un journal dont la planchette reposait sur le marbre de sa table. Il s'intéressait à tout ce qui se faisait dans Paris, et consacrait le dimanche à surveiller les constructions nouvelles ; il questionnait l'invalide chargé d'empêcher le public d'entrer dans l'enceinte en planches, et s'inquiétait des retards qu'éprouvaient les bâtisses, du manque de matériaux ou d'argent, des difficultés que rencontrait l'architecte. On lui entendait dire : « *J'ai vu sortir le Louvre de ses décombres, j'ai vu naître la place du Châtelet, le quai aux Fleurs, les marchés !* » Lui et son frère, nés à Troyes d'un commis des fermes, avaient été envoyés à Paris étudier dans les bureaux. Leur mère se fit remarquer par une inconduite désastreuse, car ils eurent le chagrin d'apprendre sa mort à l'hôpital de Troyes, nonobstant de nombreux envois de fonds. Non-seulement tous deux jurèrent alors de ne se jamais marier ; mais ils prirent les enfants en horreur : mal à leur aise auprès d'eux, ils les craignaient comme on peut craindre les fous, et les examinaient d'un œil hagard. L'un et l'autre avaient été écrasés de besogne sous Robert

Lindet. L'administration ne fut pas juste alors envers eux, mais ils se regardaient comme heureux d'avoir conservé leurs têtes, et ne se plaignaient qu'entre eux de cette ingratitude, car ils avaient *organisé le maximum*. Quand on joua le tour à M. Phellion de faire réformer sa fameuse phrase par Rabourdin, Poiret prit Phellion à part dans le corridor en sortant et lui dit : « — *Croyez bien, monsieur, que je me suis opposé de tout mon pouvoir à ce qui a eu lieu.* » Depuis son arrivée à Paris, il n'était jamais sorti de la ville. Dès ce temps, il avait commencé un journal de sa vie où il marquait les événements saillants de la journée. Dubruel lui apprit que lord Byron faisait ainsi. Cette similitude combla Poiret de joie, et l'engagea à acheter les œuvres de lord Byron, traduction de Chastopalli, à laquelle il ne comprit rien du tout. On le surprenait souvent au bureau dans une pose mélancolique, il avait l'air de penser profondément et ne songeait à rien. Il ne connaissait pas un seul des locataires de sa maison, et gardait sur lui la clef de son domicile. Au jour de l'an, il portait lui-même ses cartes chez tous les employés de la division, et ne faisait jamais de visites. Bixiou s'avisa, par un jour de canicule, de graisser de saindoux l'intérieur d'un vieux chapeau que M. Poiret jeune (il avait cinquante-deux ans) ménageait depuis neuf années. Bixiou ne lui avait jamais vu que ce chapeau-là, il en rêvait, il le voyait en mangeant, il avait résolu dans l'intérêt de ses digestions de débarrasser les

bureaux de cet immonde chapeau. Poiret jeune sortit vers quatre heures. En s'avançant dans les rues de Paris, où les rayons du soleil réfléchis par les pavés et les murailles produisent des chaleurs tropicales, il sentit sa tête inondée, lui qui suait rarement. S'estimant dès lors malade ou sur le point de le devenir, au lieu d'aller au Veau-qui-tette, il rentra chez lui, tira de son secrétaire le journal de sa vie, et consigna le fait de la manière suivante : « Aujourd'hui, 3 juillet 1823, surpris « par une sueur étrange et annonçant peut-être la « suette, maladie particulière à la Champagne, je « me dispose à consulter M. le docteur Dubois. « L'invasion du mal a commencé à la hauteur du « quai de l'École. » Tout à coup, étant sans chapeau, il reconnut que la prétendue sueur avait une cause indépendante de sa personne. Il s'essuya la figure, examina le chapeau, ne put rien découvrir, car il n'osa découdre la coiffe. Il reprit : « Porté le « chapeau chez le sieur Tournan, chapelier, rue « Saint-Martin, vu que je soupçonne une autre « cause à cette sueur qui ne serait pas alors une « sueur, mais bien l'effet d'une addition quelconque « nouvellement ou anciennement faite au chapeau. » M. Tournan lui notifia la présence d'un corps gras obtenu par la distillation d'un porc ou d'une truie. Le lendemain, il vint avec un chapeau prêté par M. Tournan en attendant le neuf, mais il ne s'était pas couché sans ajouter cette phrase à son journal : « Il est avéré que mon chapeau contenait du sain-

« doux ou graisse de porc. » Ce fait inexplicable occupa pendant plus de quinze jours l'intelligence de Poiret, qui ne sut jamais comment ce phénomène avait pu se produire. On l'entretint au bureau des pluies de crapauds et autres aventures caniculaires, de la tête de Napoléon trouvée dans une racine d'ormeau, de mille bizarreries d'histoire naturelle. Vimeux lui dit qu'un jour son chapeau, à lui Vimeux, avait déteint en noir sur son visage, et que les chapeliers vendaient des drogues. Poiret alla plusieurs fois chez le sieur Tournan, afin de s'assurer de ses procédés de fabrication.

Il y avait encore chez Rabourdin un employé qui faisait l'homme courageux, professait les opinions du centre gauche et s'insurgeait contre les tyrannies de Baudoyer pour le compte des malheureux esclaves de ce bureau. Il se nommait Fleury, s'abonnait hardiment au *Constitutionnel*, portait un chapeau gris à grands bords, des bandes rouges à ses pantalons bleus, un gilet bleu à boutons dorés, et une redingote qui croisait sur la poitrine comme celle d'un maréchal des logis de gendarmerie. Quoique inébranlable dans ses principes, il restait néanmoins employé dans les bureaux ; mais il y prédisait un fatal avenir au gouvernement s'il persistait à donner dans la religion ; il avouait ses sympathies pour Napoléon, depuis que la mort du grand homme faisait tomber en désuétude les lois contre les partisans de l'usurpateur. Fleury, ex-capitaine de musique dans un régiment de l'ex-garde impé-

riale, grand, beau, brun, était clarinette à la porte Saint-Martin, et malgré ses opinions, il allait aux soirées musicales de Thuillier. Bixiou ne s'était jamais permis de charge sur lui, car il paraissait capable dans l'occasion de se livrer à de grandes brutalités ; il tirait très-bien le pistolet, était fort à l'escrime. Passionné souscripteur des *Victoires et Conquêtes*, il refusait de payer tout en gardant les livraisons, se fondant sur ce qu'elles dépassaient le nombre promis par le prospectus. Il adorait M. Rabourdin qui l'avait empêché d'être destitué. Il lui était échappé de dire que si jamais il arrivait malheur à M. Rabourdin par le fait de quelqu'un, il tuerait ce quelqu'un. Dutocq caressait bassement Fleury, tant il le redoutait. Fleury, criblé de dettes, jouait mille tours à ses créanciers ; il connaissait la législation, ne signait point de lettre de change et avait lui-même mis sur son traitement des oppositions sous le nom de créanciers supposés, en sorte qu'il le touchait presque en entier. Véritable pilier de cafés, lié très-intimement avec Zéphirine, danseuse de la porte Saint-Martin, chez laquelle étaient ses meubles, il jouait heureusement l'écarté, faisait le charme des réunions par ses talents, il buvait un verre de vin de Champagne d'un seul coup sans mouiller ses lèvres, et savait toutes les chansons de Béranger par cœur. Il se montrait fier de sa voix pleine et sonore. Ses trois grands hommes étaient Napoléon, Bolivar et Béranger. Foy, Laffitte et Casimir Delavigne n'avaient que son estime. Fleury,

vous le devinez, était du Midi, et devait finir par être éditeur responsable de quelque journal libéral.

Desroys, employé du bureau Baudoyer, était l'homme mystérieux de la division. Il ne frayait avec personne, causait peu, cachait si bien sa vie, que l'on ignorait son domicile, ses protecteurs et ses moyens d'existence. On cherchait des causes à ce silence : les uns en faisaient un carbonaro, les autres un Orléaniste, ceux-ci un espion, ceux-là un homme profond. Desroys était tout uniment le fils d'un conventionnel qui n'avait pas voté la mort. Froid et discret par tempérament, il avait jugé le monde et ne comptait que sur lui-même. Républicain en secret, admirateur de Paul-Louis Courier, il attendait du temps et de la raison publique le triomphe de ses opinions en Europe. Aussi rêvait-il la jeune Allemagne et la jeune Italie. Son cœur s'enflait de ce stupide amour collectif qu'il faut nommer l'*humanitarisme*, fils aîné de défunte Philanthropie, et qui est à la divine Charité catholique ce que le système est à l'Art, le Raisonnement substitué à l'OEuvre. Ce consciencieux puritain de la liberté, cet apôtre d'une impossible égalité, regrettait d'être forcé par la misère de servir le gouvernement, et faisait des démarches pour entrer dans l'administration Laffitte et Caillard. Long, sec, filandreux et grave comme un homme qui se croyait appelé à donner un jour sa tête pour le grand-œuvre, il vivait d'une page de Volney, étudiait Saint-Just et s'occupait d'une réhabilita-

tion de Robespierre, considéré comme le continuateur de Jésus-Christ.

Le dernier de ces personnages qui mérite une esquisse, est le petit La Billardière. Ayant, pour son malheur, perdu sa mère, protégé par le ministre, exempt des rebuffades de la Place-Baudoyer, reçu dans tous les salons ministériels, il était haï de tout le monde, car il devait enlever une place due à la division. Les chefs se montraient polis avec lui, mais les employés l'avaient mis en dehors de leur camaraderie par une politesse grotesque inventée pour lui. Bellâtre de vingt-deux ans, long et et finet, ayant les manières d'un Anglais, insultant les bureaux par sa tenue de dandy, frisé, parfumé, colleté, venant en gants jaunes, en chapeaux à coiffes toujours neuves, ayant un lorgnon, allant déjeuner au Palais-Royal, étant d'une bêtise vernissée par des manières qui sentaient l'imitation, Benjamin de la Billardière se croyait joli garçon, et avait tous les vices de la haute société sans en avoir les grâces. Sûr d'être fait *quelque chose*, il pensait d'écrire un livre pour avoir la croix comme littérateur et l'imputer à ses talents administratifs; il cajolait donc Bixiou dans le dessein de l'exploiter, mais sans avoir encore osé s'ouvrir à lui sur ce projet. Ce noble cœur attendait avec impatience la mort de son père pour succéder à un titre de baron accordé récemment : il mettait sur ses cartes *le Chevalier de La Billardière*, et avait exposé dans son cabinet ses armes encadrées (*chef d'azur à trois*

*étoiles, et deux épées en sautoir sur un fond de sable, avec cette devise :* TOUJOURS FIDÈLE!). Ayant la manie de s'entretenir de l'art héraldique, il avait demandé au prince de L... pourquoi ses armes étaient si chargées, et s'était attiré cette jolie réponse : « — Je ne les ai pas fait faire. » Il parlait de son dévouement à la monarchie, et des bontés que la duchesse d'Angoulême avait pour lui. Très-bien avec des Lupeaulx, il déjeunait souvent avec lui, et le croyait son ami. Bixiou, posé comme son mentor, espérait débarrasser la division et la France de ce jeune fat en le jetant dans la débauche, et il avouait hautement son projet.

Telles étaient les principales physionomies de la division La Billardière, où il se trouvait encore quelques autres employés dont les mœurs ou les figures se rapprochaient ou s'éloignaient plus ou moins de celles-ci. Il y avait par exemple, dans le bureau Baudoyer, des gens nommés Chazelle, Paulmier, employés à front chauve, frileux, bardes de flanelles, perchés à des cinquièmes étages, y cultivant des fleurs, ayant des cannes d'épine, de vieux habits rapés, le parapluie en permanence; tenant le milieu entre les portiers heureux et les ouvriers gênés, trop loin des centres administratifs pour songer à un avancement quelconque; enfin les pions de l'échiquier bureaucratique, heureux d'être de garde pour ne pas être au bureau, capables de tout pour une gratification, et dont l'existence était un problème pour ceux-là mêmes qui les emploient.

## II.

## La machine en mouvement.

Il faut avoir hanté les bureaux pour reconnaître à quel point la vie y ressemble à celle des colléges ; mais partout où les hommes vivent collectivement, cette similitude est frappante : au régiment, dans les tribunaux, vous retrouvez le collége plus ou moins agrandi. Tous ces employés, réunis pendant leurs séances de huit heures dans les bureaux, y voyaient une espèce de classe où il y avait des devoirs à faire, où les chefs remplaçaient les préfets d'études, où les gratifications étaient comme des prix de bonne conduite donnés à des protégés, où l'on se moquait les uns des autres, où l'on se haïs-

sait et où il existait néanmoins une sorte de camaraderie. En ce moment, la division de M. le baron de La Billardière était en proie à une agitation extraordinaire bien justifiée par l'événement qui allait s'y accomplir, car les chefs de division ne meurent pas tous les jours, et il n'y a pas de tontine où les probabilités de vie ou de mort se calculent avec plus de sagacité que dans les bureaux. L'intérêt y étouffe toute pitié comme chez les enfants, mais avec l'hypocrisie de plus.

Vers huit heures, les employés du bureau Baudoyer arrivaient à leur poste, tandis qu'à neuf heures ceux de Rabourdin commençaient à peine à se montrer, ce qui n'empêchait pas d'expédier la besogne beaucoup plus rapidement chez Rabourdin que chez Baudoyer. Dutocq avait de graves raisons pour être venu de si bonne heure. Entré furtivement la veille dans le cabinet où travaillait Sébastien, il l'avait vu copiant un travail pour Rabourdin; il était resté secrètement, avait vu sortir Sébastien sans papiers; sûr alors de trouver cette minute assez volumineuse et la copie cachées en un endroit quelconque, il avait fouillé tous les cartons l'un après l'autre, et trouvé ce terrible état. Il s'était empressé d'aller chez le directeur d'un établissement autographique faire tirer deux exemplaires de ce travail au moyen d'une presse à copier, et possédait ainsi l'écriture même de Rabourdin. Pour ne pas éveiller le soupçon, il s'était hâté de replacer la minute dans le carton, en se rendant le premier au

bureau. Retenu jusqu'à minuit, rue Duphot, Sébastien avait été devancé par la haine, malgré sa diligence : la haine demeurait rue Saint-Louis-Saint-Honoré, tandis que le dévouement demeurait rue du Roi-Doré, au Marais. Ce simple retard pesa sur toute la vie de Rabourdin. Sébastien, pressé d'ouvrir le carton, y trouva sa copie inachevée, la minute en ordre, et les serra dans la caisse de son chef. Vers la fin de décembre, il fait souvent peu clair le matin dans les bureaux, il en est même plusieurs où l'on gardait des lampes jusqu'à dix heures, Sébastien ne put donc remarquer la pression de la pierre sur le papier. Mais quand vers huit heures et demie, Rabourdin examina sa minute, il aperçut d'autant mieux l'effet produit par les procédés de l'autographie, qu'il s'en était beaucoup occupé pour vérifier si les presses autographiques remplaceraient les expéditionnaires. Le chef de bureau s'assit dans son fauteuil, prit ses pincettes, et se mit à arranger méthodiquement son feu, tant il fut absorbé par ses réflexions. Curieux de savoir entre les mains de qui se trouvait son secret, il manda Sébastien.

— Quelqu'un est venu avant vous au bureau, lui demanda-t-il.

— Oui, dit Sébastien, M. Dutocq.

— Bien, il est exact. Envoyez-moi Antoine.

Trop grand pour affliger inutilement Sébastien en lui reprochant un malheur consommé, Rabourdin ne lui dit rien. Antoine vint, Rabourdin lui demanda si la veille il n'était pas resté quelques em-

ployés après quatre heures ; le garçon de bureau lui nomma Dutocq comme ayant travaillé plus tard que M. de la Roche. Rabourdin congédia le garçon par un signe de tête, et reprit le cours de ses réflexions.

— A deux fois, j'ai empêché sa destitution, se dit-il. Voilà ma récompense.

Cette matinée devait être pour le chef de bureau comme le moment solennel où les grands capitaines décident d'une bataille en pesant toutes les chances. Connaissant mieux que personne l'esprit des bureaux, il savait qu'on n'y pardonne pas plus là qu'on ne le pardonne au collége ni à l'armée, ce qui ressemble à la délation, à l'espionnage ; qu'un homme capable de fournir des notes sur ses camarades est honni, perdu, vilipendé ; que les ministres abandonnent en ce cas leurs propres instruments. Un employé doit alors donner sa démission et quitter Paris, son honneur est à jamais taché : les explications sont inutiles, personne n'en demande ni n'en veut écouter. A ce jeu, un ministre est un grand homme, il est censé choisir les hommes ; mais un simple employé passe pour un espion, quels que soient ses motifs. Tout en mesurant le vide de ces sottises, il les savait immenses, et s'en voyait accablé. Plus surpris qu'atterré, Rabourdin chercha la meilleure conduite à tenir dans cette circonstance. Il resta donc étranger au mouvement des bureaux mis en émoi par la mort de M. de La Billardière et ne l'apprit que par le secrétaire particulier du ministre.

Or donc, dans le bureau de Baudoyer, Bixiou racontait les derniers moments du directeur de la division à Minard, à Desroys, à M. Godard qu'il avait fait sortir de son bureau, à Dutocq accouru près de lui par un double motif. Colleville et Chazelle manquaient.

Bixiou (*debout devant le poêle, à la bouche duquel il présente alternativement la semelle de chaque botte pour la sécher*). Ce matin, à sept heures et demie, je suis allé savoir des nouvelles de notre digne et respectable chef, chevalier du Christ, etc., etc., etc., etc. Mon Dieu, oui, messieurs! il était encore hier vingt *et cætera;* mais aujourd'hui il n'est plus rien, pas même employé. J'ai demandé les détails de sa nuit. Sa garde, qui se rend et ne meurt pas, me dit que, le matin dès cinq heures, il s'était inquiété de la famille royale. Il s'était fait lire les noms de ceux qui venaient du bureau savoir de ses nouvelles. Enfin, il avait dit : — « Emplissez ma « tabatière, donnez-moi le journal, apportez-moi « mes besicles; changez mon ruban de la Légion « d'honneur, il est bien sale. » Vous le savez, il porte ses ordres au lit. Il avait donc toute sa connaissance, toute sa tête, toutes ses idées habituelles. Mais, bah! dix minutes après, l'eau avait gagné, gagné, gagné le cœur, gagné la poitrine, il s'était senti mourir en sentant les kystes crever. En ce moment fatal, il a prouvé combien il avait la tête forte et combien était vaste son intelligence! Ah! nous ne l'avons pas apprécié, nous autres!

Nous nous moquions de lui, nous le regardions comme une ganache, tout ce qu'il y a de plus ganache, n'est-ce pas, M. Godard?

Godard. Moi, j'estimais les talents de M. de La Billardière mieux que qui que ce soit.

Bixiou. Vous vous compreniez!

Godard. Enfin, ce n'était pas un méchant homme, il n'a jamais fait de mal à personne.

Bixiou. Pour faire le mal, il faut faire quelque chose, et il ne faisait rien. Si ce n'est pas vous qui l'aviez jugé tout à fait incapable, c'est donc Minard.

Minard (*en haussant les épaules*). Moi!

Bixiou. Eh bien, vous, Dutocq? (*Dutocq fait un signe de violente dénégation.*) Bon! allons, personne! Il était donc accepté par tout le monde ici pour une tête herculéenne! Hé bien, vous aviez raison, il a fini en homme d'esprit, de talent, de tête, enfin comme un grand homme qu'il était.

Desroys (*impatienté*). Mon Dieu, qu'a-t-il fait de si grand? il s'est confessé!

Bixiou. Oui, monsieur, et il a voulu recevoir les saints sacrements. Mais pour les recevoir, savez-vous comment il s'y est pris? il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire de la chambre, tous ses ordres, enfin il s'est fait poudrer, on lui a serré sa queue dans un ruban neuf. Or, je dis qu'il n'y a qu'un homme de beaucoup de caractère qui puisse se faire faire la queue au moment de sa mort. Nous voilà huit ici, il n'y en a pas un seul de nous qui se la ferait faire. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous sa-

vez qu'en mourant tous les hommes font un dernier *speech* (un mot anglais qui signifie *tartine parlementaire*), il a dit... Comment a-t-il dit cela?... Ah! « Je dois bien me parer pour recevoir le Roi du « ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon « quarante et un pour aller chez le Roi de la terre! » Voilà comment a fini M. de La Billardière, il a pris à tâche de justifier ce mot de Pythagore : On ne connaît bien les hommes qu'après leur mort.

Colleville (*entrant*). Enfin, messieurs, je vous annonce une fameuse nouvelle...

Tous. Nous la savons.

Colleville. Je vous en défie bien de la savoir! J'y suis depuis l'avénement de Sa Majesté aux trônes collectifs de France et de Navarre. Je l'ai achevée cette nuit avec tant de peine, que madame Colleville me demandait ce que j'avais à me tant tracasser.

Dutocq. Croyez-vous qu'on ait le temps de s'occuper de vos anagrammes, quand le respectable M. de La Billardière vient d'expirer?...

Colleville. M. La Billardière, ste farce! J'en viens, il vivait encore, mais on l'attend à passer... (*Godard comprend la charge et s'en va mécontent dans son cabinet.*) Messieurs, vous ne devineriez jamais les événements que suppose l'anagramme de cette phrase sacramentelle. (*Il montre un papier.*)

*Charles dix, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.*

Godard (*revenant*). Dites-le tout de suite et n'amusez pas ces messieurs.

COLLEVILLE (*triomphant et montrant la partie cachée de sa feuille de papier*).

A H. V. il cedera,
De S. Cl..d partira,
En nauf errera.
Decede à Gorix.

Toutes les lettres y sont! (*Il répète.*) A Henri cinq cédera (sa couronne), de Saint-Cloud partira, en nauf (esquif, vaisseau, felouque, corvette, tout ce que vous voudrez, c'est un vieux mot français,) errera.

DUTOCQ. Quel tissu d'absurdités! Comment voulez-vous que le roi cède la couronne à Henri V, son petit-fils, quand il y a monseigneur le Dauphin?

BIXIOU. Qu'est-ce que Gorix? un nom de chat.

COLLEVILLE (*piqué*). L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, Monsieur. Je l'ai cherché dans Maltebrun : Goritz, en latin *Gorixia*, située en Bohême ou Hongrie, enfin en Autriche...

BIXIOU. Tyrol, provinces basques, ou Amérique du sud.

GODARD (*levant les épaules et s'en allant*). Quelles bêtises!

COLLEVILLE. Bêtises, bêtises! je voudrais bien que vous vous donnassiez la peine d'étudier le fatalisme, religion de l'empereur Napoléon.

GODARD (*piqué du ton de Colleville*). Monsieur Colleville, Bonaparte peut être dit *Empereur* par

les historiens, mais on ne doit pas le reconnaître en cette qualité dans les bureaux.

BIXIOU (*souriant*). Cherchez cet anagramme-là?

DUTOCQ. Si ce n'étaient pas des bêtises, vous perdriez votre place, car vous prophétisez des événements peu agréables au roi, qui, comme tout bon royaliste le présume, a eu assez de séjour à l'étranger.

COLLEVILLE. Tous les anagrammes connus ont cependant été accomplis.

DUTOCQ. Avez-vous fait celui de : *Xavier Rabourdin, chef de bureau?*

COLLEVILLE. Parbleu!

BIXIOU (*taillant sa plume*). Qu'avez-vous trouvé?

COLLEVILLE. Il fait ceci :

D'abord, reva bureaux,
E-u...

Saisissez-vous bien, ET IL EUT!

E-u fin riche.

Ce qui signifie qu'après avoir commencé dans l'administration, il la plantera là, pour faire fortune ailleurs. (*Il répète.*)

D'abord reva bureaux,
E-u fin riche.

DUTOCQ. C'est au moins singulier.

BIXIOU. Et Isidore Baudoyer?

COLLEVILLE (*avec mystère*). Je ne voudrais pas le dire à d'autres qu'à Thuillier.

BIXIOU. Gage un déjeuner que je le dis.

COLLEVILLE. Je le paye, si vous le trouvez!

BIXIOU. Vous le payerez donc, en faisant un pouf à madame de Colleville. *Isidore Baudoyer* donne : *Ris d'aboyeur d'oie !*

COLLEVILLE (*frappé d'étonnement*). Vous me l'avez volé.

BIXIOU. Monsieur, faites-moi l'honneur de me croire assez riche en niaiseries pour ne pas dérober celles de mon prochain.

BAUDOYER (*entrant un dossier à la main*). Messieurs, je vous en prie, parlez encore un peu plus haut ; vous mettez le bureau en très-bon renom auprès des administrateurs. Le digne monsieur Clergeot, qui m'a fait l'honneur de venir me demander un renseignement, entendait vos propos (*il passe chez M. Godard*).

BIXIOU (*à voix basse*). L'aboyeur est bien doux ce matin, nous aurons un changement dans l'atmosphère.

DUTOCQ (*bas à Bixiou*). J'ai quelque chose à vous dire.

BIXIOU (*tâtant le gilet de Dutocq*). Vous avez un joli gilet qui sans doute ne vous coûte presque rien. Est-ce là le secret?

DUTOCQ. Comment pour rien ! je n'ai jamais rien payé de si cher. Cela vaut six francs l'aune au grand magasin du Revenant, rue de la Paix, une belle étoffe mate qui va bien en grand deuil.

Bixiou. Vous vous connaissez en gravures, mais vous ignorez les lois de l'étiquette, on ne peut pas être universel. La soie n'est pas admise dans le grand deuil. Aussi n'ai-je que de la laine. M. Rabourdin, M. Clergeot, le ministre sont tout laine; le faubourg Saint-Germain tout laine. Il n'y a que Minard qui ne porte pas de laine, il a peur d'être pris pour un mouton, nommé *laniger* en latin de Bucolique; il s'est dispensé, sous ce prétexte, de se mettre en deuil de Louis XVIII, grand législateur, auteur de la charte et homme d'esprit, un roi qui tiendra bien sa place dans l'histoire, comme il la tenait sur le trône, comme il la tenait bien partout; car savez-vous le plus beau trait de sa vie? non. Eh bien! à sa seconde rentrée, en recevant tous les souverains alliés, il a passé le premier en allant à table.

Colleville (*regardant Dutocq*). Je ne vois pas...

Dutocq (*regardant Colleville*). Ni moi non plus.

Bixiou. Vous ne comprenez pas? Eh bien! Il ne se regardait pas comme chez lui. C'était spirituel, grand et épigrammatique. Les souverains n'ont pas plus compris que vous, même en se cotisant pour comprendre.

(*Baudoyer, pendant cette conversation, est au coin de la cheminée dans le cabinet de son sous-chef, et tous deux parlent à voix basse.*)

Baudoyer. Oui, le digne homme expire. Les deux ministres y sont pour recevoir son dernier soupir, mon beau-père vient d'être averti de l'événement. Si vous voulez me rendre un signalé service, vous

prendrez un cabriolet et vous irez prévenir madame Baudoyer, car M. Saillard ne peut quitter sa caisse, et moi je n'ose laisser le bureau seul. Mettez-vous à sa disposition : elle a, je crois, ses vues, et pourrait vouloir faire simultanément quelques démarches.

(*Les deux fonctionnaires sortent ensemble.*)

Godard. M. Bixiou, je quitte le bureau pour la journée, ainsi restez-y.

Baudoyer (*d'un air bénin*). Vous me consulterez, s'il y avait eu...

Bixiou. Pour le coup, La Billardière est mort!

Dutocq (*à l'oreille de Bixiou*). Venez dans le cabinet.

(*Bixiou et Dutocq entrent et se regardent comme deux augures.*)

Dutocq (*parlant dans l'oreille de Bixiou*). Écoutez. Voici le moment de nous entendre pour avancer! Que diriez-vous, si nous devenions vous chef et moi sous-chef?

Bixiou (*haussant les épaules*). Allons, pas de farces!

Dutocq. Si Baudoyer était nommé, Rabourdin ne resterait pas, il donnerait sa démission. Entre nous, Baudoyer est si incapable que si Dubruel et vous, vous voulez ne pas l'aider, dans deux mois il sera renvoyé. Si je sais compter, nous aurons devant nous trois places vides.

Bixiou. Trois places qui nous passeront sous le nez, et qui seront données à des ventrus, à des laquais, à des espions, à des hommes de la Congrégation, à des...

Dutocq. A vous, mon cher, si vous voulez une fois dans votre vie employer votre esprit logiquement (*il s'arrête comme pour étudier sur la figure de Bixiou l'effet de son adverbe*). Jouons ensemble cartes sur table.

Bixiou (*impassible*). Voyons votre jeu?

Dutocq. Moi je ne veux pas être autre chose que sous-chef, je me connais, je sais que je n'ai pas comme vous les moyens d'être chef. Dubruel peut devenir directeur, vous serez son chef de bureau, il vous laissera sa place quand il aura fait sa pelote, et moi je boulotterai protégé par vous jusqu'à ma retraite.

Bixiou. Finaud! Mais par quels moyens comptez-vous mener à bien une entreprise où il s'agit de forcer la main au ministre, d'expectorer un homme de talent? Entre nous, Rabourdin est le seul homme capable de la division, et peut-être du ministère. Or il s'agit de mettre à sa place le carré de la sottise, le cube de la niaiserie, *la place Baudoyer!*

Dutocq (*se rengorgeant*). Mon cher, je puis soulever contre Rabourdin tous les bureaux! Vous savez combien Fleury l'aime? eh bien, Fleury le méprisera.

Bixiou. Être méprisé par Fleury!

Dutocq. Il ne lui restera personne. Les employés en masse iront se plaindre de lui au ministre, et ce ne sera pas seulement notre division, mais la division Clergeot, mais la division Bois-Levant, et les autres ministères.

Bixiou. C'est cela! cavalerie, infanterie, artillerie, et le corps des marins de la garde, en avant! Vous délirez, mon cher! Et moi, qu'ai-je à faire là-dedans?

Dutocq. Une caricature mordante, un dessin à tuer un homme.

Bixiou. Le payerez-vous?

Dutocq. Cent francs.

Bixiou (*en lui-même*). Il y a quelque chose.

Dutocq (*continuant*). Il faudrait le représenter habillé en boucher, mais bien ressemblant, chercher des analogies entre un bureau et une cuisine, lui mettre à la main un tranche-lard, peindre les principaux employés des ministères en volailles, les encager dans une immense souricière sur laquelle on écrirait : « Exécutions administratives, » et il serait censé leur couper le cou un à un. Il y aurait des oies, des canards à têtes conformées comme les nôtres, des portraits vagues, vous comprenez! il tiendrait un volatile à la main, Baudoyer, par exemple, fait en dindon.

Bixiou. Ris d'aboyeur d'oie! (*il a regardé pendant longtemps Dutocq*). Vous avez trouvé cela, vous?

Dutocq. Oui, moi.

Bixiou (*se parlant à lui-même*). Les sentiments violents conduiraient-ils donc au même but que le génie? (*à Dutocq*) Mon cher, je ferai cela (*Dutocq laisse échapper un mouvement de joie*), quand (*point d'orgue*) je saurai sur quoi m'appuyer, car si vous ne réussissez pas, je perds ma place, et il faut que

je vive. Vous êtes encore singulièrement *bon enfant*, mon cher collègue!

Dutocq. Eh bien! ne faites la lithographie que quand le succès vous sera démontré...

Bixiou. Pourquoi ne videz-vous pas votre sac tout de suite?

Dutocq. Il faut auparavant aller flairer l'air du bureau, nous reparlerons de cela tantôt (*il s'en va*).

Bixiou (*seul*). Cette raie au beurre noir, car il ressemble plus à un poisson qu'à un oiseau, ce Dutocq a eu là une bonne idée, je ne sais pas où il l'a prise. Si la *Place Baudoyer* succède à La Billardière, ce serait drôle, mieux que drôle, nous y gagnerions! (*Il rentre dans le bureau.*) Messieurs, il va y avoir de fameux changements, le papa la Billardière est décidément mort. Sans blague! parole d'honneur! Voilà Godard en course pour notre respectable chef Baudoyer, successeur présumé du défunt. (*Minard, Desroys, Colleville lèvent la tête avec étonnement, tous posent leurs plumes, Colleville se mouche.*) Nous allons avancer, nous autres! Minard sera peut-être commis principal. Pourquoi ne le serait-il pas? il est aussi bête que moi. Hein, Minard, si vous étiez à deux mille cinq cents, votre petite femme serait joliment contente et vous pourriez vous acheter des bottes.

Colleville. Mais vous ne les avez pas encore, deux mille cinq cents.

Bixiou. M. Dutocq les a, pourquoi ne les aurais-je pas cette année? M. Baudoyer les a eus.

Colleville. Par l'influence de M. Saillard. Aucun

commis principal ne les a dans la division Clergeot.

PAULMIER. Par exemple! M. Cochin n'a peut-être pas trois mille? Il a succédé à M. Vavasseur, qui a été dix ans sous l'empire à quatre mille, il a été remis à trois mille à la première rentrée, et est mort à deux mille cinq cents. Mais, par la protection de son frère, M. Cochin s'est fait augmenter, il a trois mille.

COLLEVILLE. M. Cochin signe *E. L. L. E. Cochin*, il se nomme Émile-Louis-Lucien-Emmanuel, ce qui *anagrammé* donne *Cochenille*. Eh bien, il est associé d'une maison de droguerie, rue des Lombards, laquelle s'enrichit par une spéculation sur cette denrée coloniale. Je le vois chez Thuillier, il est de la première force sur le violon. (*A Bixiou qui ne s'est pas encore mis au travail.*) Vous devriez venir chez Thuillier entendre un concert, mardi prochain. On joue un *quintetto* de Reicha.

BIXIOU. Merci, je préfère regarder la partition.

BAUDOYER (*revenant*). M. Chazelle n'est pas encore venu, vous lui ferez mes compliments, Messieurs.

PAULMIER (*qui a mis un chapeau à la place de Chazelle en entendant le pas de Baudoyer*). Pardon, Monsieur, il est allé demander un dossier chez les Rabourdin.

CHAZELLE (*entrant sans voir Baudoyer*). Le père La Billardière est enfoncé, Messieurs! Rabourdin est chef de division, maître des requêtes! Il n'a pas volé son avancement, celui-là...

BAUDOYER (*à Chazelle*). Vous avez trouvé cette

nomination dans votre second chapeau, Monsieur, n'est-ce pas ? (*Il lui montre le chapeau qui est à sa place.*) Voilà la troisième fois depuis le commencement du mois que vous venez après neuf heures ; si vous continuez ainsi, vous ferez du chemin, mais savoir en quel sens ! (*A Bixiou qui lit le journal.*) Mon cher monsieur Bixiou, de grâce, laissez le journal à ces messieurs qui s'apprêtent à déjeuner, et venez prendre la besogne d'aujourd'hui. Je ne sais pas ce que M. Rabourdin fait de Gabriel ; il le garde, je crois, pour son usage particulier. Je l'ai sonné trois fois. (*Baudoyer et Bixiou sortent*).

Chazelle. Damné sort !

Paulmier. Ils ne t'ont donc pas dit en bas qu'il était monté ? D'ailleurs ne pouvais-tu regarder en entrant, voir le chapeau à ta place, et l'éléphant....

Colleville (*riant*). Dans la ménagerie.

Paulmier. Il est assez gros pour être visible.

Chazelle (*au désespoir*). Parbleu, pour quatre francs soixante-quinze centimes que me donne le gouvernement par jour, je ne vois pas que l'on doive être comme des esclaves.

Fleury (*entrant*). A bas Baudoyer ! vive Rabourdin ! voilà le cri de la division.

Chazelle (*continuant*). Il peut bien me faire destituer s'il le veut, je n'en serai pas plus triste. Il y a mille moyens de gagner cinq francs par jour ! on les gagne au Palais à faire des copies pour les avoués...

Colleville. Vous dites cela, mais une place est une place.

FLEURY (*tenant le tuyau du poêle embrassé*). Encore une vexation de Baudoyer ! Ah ! quel singulier pistolet vous avez là ? Parlez-moi de M. Rabourdin, voilà un homme. Il m'a mis de la besogne sur ma table, il faudrait trois jours pour l'expédier ici. Eh bien ! il l'aura pour ce soir quatre heures. Mais il n'est pas sur mes talons pour m'empêcher de venir causer avec les amis. Dites donc, Messieurs, il y a du remue-ménage ! Dubruel est mandé au secrétariat général, Dutocq y va ! Tout le monde se demande qui sera nommé. Ce serait une fameuse injustice si Rabourdin *la gobait !* Ma foi ! je quitterais le ministère (*personne ne répond*). Avez-vous trouvé votre anagramme, papa, Colleville ?

COLLEVILLE. Oui, la voici.

FLEURY (*penché sur le bureau de Colleville*). Fameux ! fameux ! Voilà ce qui ne manquera pas d'arriver si le gouvernement continue son métier d'hypocrite. S'il disait franchement son intention sans conserver d'arrière-pensée, les libéraux verraient alors ce qu'ils auraient à faire. Un gouvernement qui a contre lui ses meilleurs amis, et des hommes comme ceux des *Débats*, comme Chateaubriand et Royer-Collard ! ça fait pitié !

COLLEVILLE (*après avoir consulté ses collègues*). Tenez, Fleury, vous êtes un bon enfant ; mais ne parlez pas politique ici, vous ne savez pas le tort que vous nous faites.

FLEURY (*sèchement*). Adieu, Messieurs. Je vais expédier. (*Il revient.*) Savez-vous que le théâtre a

fait hier mille écus avec la pièce nouvelle, quoiqu'elle soit à sa quarantième représentation? Vous devriez venir la voir, Philippe y est superbe.

En ce moment, des Lupeaulx recevait au secrétariat Dubruel, à la suite duquel Dutocq s'était mis. Des Lupeaulx avait appris par son valet de chambre la mort de M. de La Billardière et voulait plaire aux deux ministres en faisant paraître le soir même un article nécrologique.

— Bonjour, mon cher Dubruel, dit-il au sous-chef en le voyant entrer et le laissant debout. Vous savez la nouvelle? La Billardière est mort, les deux ministres étaient présents quand il a été administré; le bonhomme a fortement recommandé Rabourdin, disant qu'il mourrait bien malheureux s'il ne savait pas avoir pour successeur celui qui constamment avait rempli sa place. Il paraît que l'agonie est une question où l'on avoue tout... Le ministre s'est d'autant plus engagé, que son intention comme celle du conseil est de récompenser les nombreux services de M. Rabourdin (*il hoche la tête*). Le Conseil d'État réclame ses lumières. On dit que M. de La Billardière quitte la division de défunt son père, et passe à la Commision du Sceau. C'est comme si le roi lui faisait un cadeau de cent mille francs, la place est comme une charge de notaire et peut se vendre. Cette nouvelle réjouira votre division, car on pouvait croire que Benjamin y serait placé. Dubruel, il faudrait brocher dix ou douze lignes en manière de *fait-Paris*, sur le bonhomme. Leurs

Excellences y jetteront un coup d'œil (*il lit les journaux*). Savez-vous la vie du papa La Billardière? Non? eh bien! il a été mêlé aux affaires de la Vendée et n'a jamais voulu transiger avec le premier consul. Il a un peu chouanné. C'est né en Bretagne d'une famille parlementaire. Quel âge avait-il? N'importe! Arrangez bien ça... *La loyauté qui ne s'est jamais démentie... une religion éclairée...* (le pauvre bonhomme avait pour manie de ne jamais mettre le pied dans une église), donnez-lui *du pieux serviteur*... Amenez gentiment qu'il a pu chanter le cantique de Siméon à l'avénement de Charles X : ils s'aimaient l'un l'autre. Je crois qu'il a coopéré à l'affaire de Quiberon et justifié le roi dans une brochure qu'il a publiée, vous pouvez donc appuyer sur le dévouement. Enfin, pesez bien vos mots, afin que les autres journaux ne se moquent pas de nous, et apportez-moi l'article. Vous étiez hier chez Rabourdin?

— Oui, *Monseigneur*, dit Dubruel. Ah pardon!

— Il n'y a pas de mal, répondit en riant des Lupeaulx.

— Sa femme était délicieusement belle, reprit Dubruel, il n'y a pas deux femmes pareilles dans Paris : il y en a d'aussi spirituelles, mais il n'y en a pas d'aussi gracieusement spirituelles; une femme peut être plus belle, mais il est difficile qu'elle soit aussi variée dans sa beauté. Enfin elle sait tout, il ne faudrait pas se dire un secret en latin devant elle.

Si j'avais une femme semblable, je croirais pouvoir parvenir à tout.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'est permis à un auteur d'en avoir, répondit des Lupeaulx avec un mouvement de vanité.

Puis il se détourna pour apercevoir Dutocq, et lui dit : — Ah ! bonjour, Dutocq. Je vous ai fait demander pour vous prier de me prêter votre Charlet, s'il est complet ; la comtesse ne connaît rien de Charlet.

Dubruel se retira.

— Pourquoi venez-vous sans être appelé? dit durement des Lupeaulx à Dutocq quand ils furent seuls. L'État est-il en péril, pour venir me trouver à dix heures, au moment où je vais déjeuner avec Son Excellence !

— Peut-être, Monsieur, dit Dutocq. Si j'avais eu l'honneur de vous voir, vous n'auriez sans doute pas fait l'éloge du sieur Rabourdin après avoir lu le vôtre tracé par lui.

Dutocq ouvrit sa redingote, prit un cahier de papier moulé sur ses côtes gauches, et le posa sur le bureau de des Lupeaulx, à un endroit marqué. Puis il alla pousser le verrou, craignant une explosion. Voici ce que lut le secrétaire général à son article pendant que Dutocq fermait la porte.

M. DES LUPEAULX. « Un gouvernement se déconsidère en employant ostensiblement un tel homme « qui a sa spécialité dans la police diplomatique. « On peut l'opposer avec succès aux flibustiers po-

« litiques des autres cabinets, ce serait dommage « de l'employer à la police intérieure : il est au- « dessus de l'espion vulgaire, il comprend un plan, « il saurait mener à bien une infamie nécessaire et « savamment couvrir sa retraite. »

Des Lupeaulx était succinctement analysé en cinq ou six phrases, la quintessence du portrait biographique placé au commencement de cette histoire. Aux premiers mots, le secrétaire général se sentit jugé par un homme plus fort que lui ; mais il voulut se réserver d'examiner ce travail qui allait loin et haut, sans livrer ses secrets à un homme comme Dutocq. Des Lupeaulx montra donc à l'espion un visage calme et grave ; car le secrétaire général, comme les avoués et les magistrats, comme les diplomates et tous ceux qui sont obligés de fouiller le cœur humain, ne s'étonnait plus de rien, il était rompu aux trahisons, aux ruses de la haine, aux piéges, et pouvait recevoir dans le dos une blessure, sans que son visage en parlât.

— Comment vous êtes-vous procuré cette pièce?

Dutocq raconta sa bonne fortune. En l'écoutant, la figure de des Lupeaulx ne témoignait aucune approbation. Aussi l'espion finit-il en grande crainte le récit qu'il avait commencé triomphalement.

— Dutocq, vous avez mis le doigt entre l'écorce et l'arbre, répondit sèchement le secrétaire général. Si vous ne voulez pas vous faire de très-puissants ennemis, gardez le plus profond secret sur ceci, qui est un travail de la plus haute importance et à moi connu.

Des Lupeaulx renvoya Dutocq par un de ces regards qui sont plus expressifs que la parole.

— Ah, ce scélérat de Rabourdin s'en mêle aussi! se disait Dutocq épouvanté de trouver un rival dans son chef. Il est dans l'état-major quand je suis à pied! Je ne l'aurais pas cru !

A tous ses motifs d'aversion contre Rabourdin se joignit la jalousie de l'homme de métier contre un confrère, un des plus violents ingrédients de haine.

Quand des Lupeaulx fut seul, il tomba dans une étrange méditation. De quel pouvoir Rabourdin était-il l'instrument? Fallait-il profiter de ce singulier document pour le perdre, ou s'en armer pour réussir auprès de sa femme? Ce mystère fut tout obscur pour des Lupeaulx, qui parcourait avec effroi les pages de cet état où les hommes de sa connaissance étaient jugés avec une profondeur inouïe. Il admirait Rabourdin, tout en se sentant blessé au cœur par lui. L'heure du déjeuner le surprit dans sa lecture.

— Monseigneur va vous attendre si vous ne descendez pas, vint lui dire le valet de chambre du ministre.

Le ministre déjeunait avec sa femme, ses enfants et des Lupeaulx, sans domestiques; car le repas du matin est en général le seul moment d'intimité que les hommes d'État peuvent conquérir sur le mouvement de leurs dévorantes affaires. Mais malgré les ingénieuses barrières par lesquelles ils défendent cette heure de causerie intime et de laisser-aller

donnée à leur famille et à leurs affections, y a-t-il des grands et des petits qui savent les franchir. Les affaires viennent souvent, comme en ce moment, se jeter à travers leur joie.

— Je croyais Rabourdin un homme au-dessus des employés ordinaires, et le voilà qui, dix minutes après la mort de La Billardière, vient de me faire parvenir par La Brière un vrai billet de théâtre. Tenez, dit le ministre à des Lupeaulx en lui donnant un papier qu'il roulait entre ses doigts.

Rabourdin, trop noble pour songer au sens honteux que la mort de M. La Billardière prêtait à sa lettre, ne l'avait pas retirée des mains de La Brière en apprenant par lui la nouvelle. Des Lupeaulx lut ce qui suit :

« *Monseigneur*,

« *Si vingt-trois ans de services irréprochables peuvent mériter une faveur, je supplie Votre Excellence de m'accorder une audience aujourd'hui même, il s'agit d'une affaire où mon honneur se trouve engagé.* »

Suivaient les formules de respect.

— Pauvre homme, dit des Lupeaulx avec un ton de compassion qui laissa le ministre dans son erreur. Nous sommes entre nous, faites-le venir. Vous avez conseil après la Chambre, et Votre Excellence doit aujourd'hui répondre à l'opposition ; il n'y a pas d'autre heure où vous puissiez le recevoir.

Des Lupeaulx se leva, demanda l'huissier, lui dit un mot, et revint s'asseoir à table.

— Je l'ajourne au dessert, dit-il.

Comme tous les ministres de la restauration, le ministre était un homme sans jeunesse. La charte concédée par Louis XVIII avait le défaut de lier les mains aux rois en les forçant à livrer les destinées du pays aux quadragénaires de la chambre des députés et aux septuagénaires de la pairie, de les dépouiller du droit de saisir un homme de talent politique là où il était, malgré sa jeunesse ou malgré la pauvreté de sa condition. Napoléon seul avait pu employer des jeunes gens à son choix, sans être arrêté par aucune considération. Aussi, depuis la chute de cette grande volonté, l'énergie avait-elle déserté le pouvoir; et, faire succéder la mollesse à la vigueur, est un contraste plus dangereux en France qu'en tout autre pays. En général, les ministres arrivés vieux ont été médiocres, tandis que les ministres pris jeunes ont été l'honneur des monarchies européennes et des républiques où ils dirigèrent les affaires. Le monde retentissait encore de la lutte de Pitt et de Napoléon, deux hommes qui conduisirent la politique à l'âge où les Henri de Navarre, les Richelieu, les Mazarin, les Colbert, les Louvois, les d'Orange, les Guise, les la Rovère, les Machiavel, enfin tous les grands hommes connus, partis d'en bas ou nés aux environs des trônes, commencèrent à gouverner des États. La Convention, modèle d'énergie, fut composée en grande partie de têtes jeunes. Aucun souverain ne doit oublier qu'elle sut opposer quatorze armées à l'Europe. Sa poli-

tique, fatale aux yeux de ceux qui tiennent pour le pouvoir absolu, n'en était pas moins dictée par les vrais principes. Elle se conduisit comme un grand roi. Après dix ou douze années de luttes parlementaires, après avoir ressassé la politique et s'y être harassé, ce ministre avait été véritablement intronisé par un parti qui le considérait comme son homme d'affaires. Heureusement pour lui-même, il approchait plus de soixante ans que de cinquante : s'il avait conservé quelque vigueur juvénile, il aurait été promptement brisé ; mais habitué à rompre, à faire retraite, à revenir à la charge, il pouvait se laisser frapper tour à tour par son parti, par l'opposition, par la cour, par le clergé, en leur opposant la force d'inertie d'une matière à la fois molle et consistante ; enfin il avait les bénéfices de son malheur. Gehenné dans mille questions de gouvernement, comme est le jugement d'un vieil avocat après avoir tout plaidé, son esprit ne possédait plus ce vif que gardent les esprits solitaires, ni cette prompte décision des gens accoutumés de bonne heure à l'action, et qui se distingue chez les jeunes militaires. Pouvait-il en être autrement ? il avait constamment chicané au lieu de juger ; il avait critiqué les effets sans assister aux causes ; il avait surtout la tête pleine des mille théories qu'un parti lance à son chef, des programmes que les intérêts privés apportent à un orateur d'avenir, en l'embarrassant de plans et de conseils inexécutables. Loin d'arriver frais, il était arrivé fatigué de ses marches

et contre-marches. Puis en prenant position sur la sommité tant désirée, il s'y était accroché à mille buissons épineux, il y avait trouvé mille volontés contraires à concilier. Si les hommes d'État de la restauration avaient pu suivre leurs propres idées, leurs capacités auraient été moins exposées à la critique ; mais si leurs vouloirs furent entraînés, leur âge ne comportait plus la résistance qu'on sait opposer au début de la vie à ces intrigues à la fois basses et élevées qui vainquirent quelquefois Richelieu, et auxquelles, dans une sphère moins élevée, Rabourdin allait se prendre. Après les tiraillements de leurs premières luttes, ces gens moins vieux que vieillis eurent les tiraillements ministériels. Ainsi leurs yeux se troublaient déjà quand il fallait la perspicacité de l'aigle, leur esprit était lassé quand il fallait redoubler de verve. Le ministre à qui Rabourdin voulait se confier entendait journellement des hommes d'une incontestable supériorité lui exposer les théories les plus ingénieuses, applicables ou inapplicables aux affaires de la France. Ces gens à qui les difficultés de la politique générale étaient cachées l'assaillaient au retour d'une bataille parlementaire, d'une lutte avec les secrètes imbécillités de la cour, ou à la veille d'un combat avec l'esprit public, ou le lendemain d'une question diplomatique qui avait déchiré le conseil en trois opinions. Dans cette situation, un ministre tient naturellement un bâillement tout prêt au service de la première phrase où il s'agit de mieux ordonner la chose pu-

blique. Il ne se faisait pas alors de dîner où les plus audacieux spéculateurs, où les hommes des coulisses financières et politiques, ne résumassent en un mot profond les opinions de la bourse et de la banque, celles surprises à la diplomatie, et les plans que comportait la situation de l'Europe. Le ministre avait sa femme de ménage pour ruminer cette nourriture, pour contrôler et analyser les intérêts qui parlaient par tant de voix habiles. Des Lupeaulx lui allait, et il croyait en lui. Des Lupeaulx lui triait les conseils qui lui convenaient ; car son malheur, qui sera celui de tous les ministres quinquagénaires, était de biaiser avec toutes les difficultés : avec le journalisme, que l'on voulait en ce moment amortir sourdement au lieu de l'abattre franchement ; avec la question financière, comme avec les questions d'industrie ; avec le clergé, comme avec la question des biens nationaux ; avec le libéralisme, comme avec la Chambre. Cet homme avait tourné le pouvoir en sept ans, il croyait pouvoir tourner ainsi toutes les questions. Il est si naturel de vouloir se maintenir par les moyens qui servirent à s'élever, que nul n'osait blâmer un système inventé par la médiocrité pour plaire à des esprits médiocres. La Restauration et la Révolution polonaise ont su démontrer, aux nations comme aux princes, ce que vaut un homme, et ce qui arrive quand il leur manque.

Rabourdin s'était dit tout cela. Mais il venait de se décider à jouer le tout pour le tout, comme un

homme qui lassé par le jeu ne s'accorde plus qu'un coup ; et le hasard lui donnait un tricheur pour adversaire en la personne de des Lupeaulx. Néanmoins, quelle que fût sa sagacité, le chef de bureau, plus savant en administration qu'en optique parlementaire, n'imaginait pas toute la vérité : il ne savait pas que le grand travail qui avait rempli sa vie allait devenir une théorie pour le ministre ; et qu'il était impossible à l'homme d'État de ne pas le confondre avec les novateurs du dessert, avec les causeurs du coin du feu.

Au moment où le ministre debout, au lieu de penser à Rabourdin, songeait à Casimir Périer, et n'était retenu que par sa femme qui lui offrait une grappe de raisin, le chef de bureau fut annoncé par l'huissier. Des Lupeaulx avait bien compté sur la disposition où devait être le ministre préoccupé de ses improvisations; aussi voyant l'homme d'État aux prises avec sa femme, alla-t-il au-devant de Rabourdin, et le foudroya-t-il par ces paroles :

— Son Excellence et moi nous sommes instruits de ce qui vous préoccupe, et vous n'avez rien à craindre (*baissant la voix*) ni de Dutocq (*reprenant sa voix ordinaire*) ni de qui que ce soit.

— Ne vous tourmentez point, Rabourdin, lui dit Son Excellence avec bonté, mais en faisant un mouvement de retraite.

Rabourdin s'avança respectueusement, et le ministre ne put l'éviter.

— Votre Excellence daignerait-elle me permettre

de lui dire deux mots en particulier, fit Rabourdin en jetant à l'Excellence une œillade mystérieuse.

Le ministre regarda la pendule et se dirigea vers la fenêtre où le suivit le pauvre chef.

— Quand pourrai-je avoir l'honneur de soumettre l'affaire à Votre Excellence, afin de lui expliquer le nouveau plan d'administration auquel se rattache la pièce que l'on doit entacher...

— Un plan d'administration! dit le ministre en fronçant les sourcils et l'interrompant. Si vous avez quelque chose en ce genre à me communiquer, attendez le jour où nous travaillerons ensemble : j'ai conseil aujourd'hui, je dois une réponse à la Chambre sur l'incident que l'opposition a élevé hier à la fin de la séance. Votre jour est mercredi prochain, nous n'avons pas travaillé hier, car hier je n'ai pu m'occuper des affaires du ministère. Les affaires politiques ont nui aux affaires purement administratives.

— Je remets mon honneur avec confiance entre les mains de Votre Excellence, dit gravement Rabourdin, et je la supplie de ne pas oublier qu'elle ne m'a pas laissé le temps d'une explication immédiate.

— Mais ne craignez donc rien, dit des Lupeaulx en s'avançant entre le ministre et Rabourdin, avant huit jours vous serez sans doute nommé...

Le ministre se mit à rire en songeant à l'enthousiasme de des Lupeaulx pour madame Rabourdin, il regarda sa femme qui sourit; Rabourdin, surpris de ce jeu muet, en chercha la signification, il cessa

de regarder le ministre un moment, et l'Excellence en profita pour se sauver.

— Nous causerons ensemble de tout cela, dit des Lupeaulx, devant qui le chef de bureau se trouva seul, non sans surprise. Mais n'en voulez pas à Dutocq, je vous réponds de lui.

— Madame Rabourdin est une femme charmante, dit la femme du ministre au chef du bureau pour lui dire quelque chose.

Les enfants regardaient Rabourdin avec curiosité. Rabourdin s'attendait à quelque chose de solennel, et il était comme un gros poisson pris dans les mailles d'un léger filet, il se débattait avec lui-même.

— Madame la comtesse est bien bonne, dit-il.

— N'aurai-je pas le plaisir de la voir un mercredi? dit la comtesse. Amenez-nous-la.

— Madame Rabourdin reçoit le mercredi, répondit des Lupeaulx qui connaissait la banalité des mercredis officiels; mais si vous avez tant de bonté pour elle, vous avez bientôt, je crois, une soirée intime.

La femme du ministre se leva contrariée.

— Vous êtes le maître de mes cérémonies, dit-elle à des Lupeaulx.

Paroles ambiguës par lesquelles elle exprima la contrariété que lui causait des Lupeaulx en entreprenant sur ses soirées intimes où elle n'admettait que des personnes de choix. Elle sortit en saluant Rabourdin. Des Lupeaulx et le chef de bureau furent donc seuls dans le petit salon où le ministre

déjeunait en famille. Des Lupeaulx froissait entre ses doigts la lettre confidentielle que la Brière avait remise au ministre. Rabourdin la reconnut.

— Vous ne me connaissez pas bien, dit-il au chef de bureau en lui souriant. Vendredi soir, nous nous entendrons à fond. En ce moment, je dois faire l'audience, le ministre me la laisse aujourd'hui sur le dos, car il se prépare pour la Chambre. Mais je vous le répète, Rabourdin, ne craignez rien.

Rabourdin chemina lentement par les escaliers, confondu de la singulière tournure que prenaient les choses. Il s'était cru dénoncé par Dutocq, et ne se trompait point. Des Lupeaulx avait entre les mains l'état où il était jugé si sévèrement et des Lupeaulx le caressait! Les gens droits comprennent difficilement les intrigues embrouillées, et Rabourdin se perdait dans ce dédale, sans pouvoir deviner le jeu que jouait le secrétaire général.

— Ou il n'a pas lu son article, ou il aime ma femme!

Telles furent les deux pensées auxquelles s'arrêta le chef en traversant la cour, car le regard qu'il avait saisi la veille entre Célestine et des Lupeaulx lui revint dans la mémoire comme un éclair.

Pendant l'absence de Rabourdin, son bureau fut nécessairement en proie à une agitation violente, car dans les ministères les rapports entre les employés et leurs supérieurs sont si bien réglés, que quand l'huissier du ministre vient de la part de Son Excellence chez un chef de bureau, surtout à l'heure

où elle n'est pas visible, il se fait de grands commentaires ; mais la coïncidence de cette communication extrajudiciaire avec la mort de M. de la Billardière lui donnait une importance insolite. M. Saillard apprit le fait par M. Clergeot, et l'annonça fort tristement à son gendre. Bixiou, qui travaillait avec son chef, le sut, le laissa causer avec son beau-père et se transporta dans les bureaux de Rabourdin, où les travaux étaient interrompus.

Bixiou (*entrant*). Il fait chaud chez vous, messieurs ! Vous ne savez pas ce qui se passe en bas. *La vertueuse Rabourdin* est enfoncée ! Oui, destitué ! Une scène horrible chez le ministre.

Dutocq (*il regarde Bixiou*). Est-ce vrai ?

Bixiou. A qui cela peut-il faire de la peine ? ce n'est pas à vous, vous deviendrez sous-chef et Dubruel chef. M. Baudoyer passe à la division.

Fleury. Je gage cent francs que Baudoyer ne sera jamais chef de division.

Vimeux. Je me mets dans le pari. Vous y mettez-vous, M. Poiret ?

Poiret. J'ai ma retraite au premier janvier.

Bixiou. Comment ! nous ne verrons plus vos souliers à cordons ? que deviendra le ministère ? Qui se met de mon pari ?

Dutocq. Je ne puis en être, je parierais à coup sûr. M. Rabourdin est nommé ; M. de La Billardière l'a recommandé sur son lit de mort aux deux ministres, en s'accusant d'avoir touché les émoluments d'une place dont M. Rabourdin faisait le travail : il a eu

des scrupules de conscience; et, sauf tout ordre supérieur, ils lui ont promis, pour le calmer, de nommer M. Rabourdin.

Bixiou. Messieurs, mettez-vous tous contre moi: vous voilà sept, car vous en serez, M. Phellion. Je parie un dîner de cinq cents francs au Rocher de Cancale que M. Rabourdin n'a pas la place de M. La Billardière. Ça ne vous coûtera pas cent francs à chacun, et moi j'en risque cinq cents; je vous fais la chouette enfin. Ça va-t-il? En êtes-vous, Dubruel?

Phellion (*posant sa plume*). *Môsieur,* sur quoi fondez-vous cette proposition aléatoire, car aléatoire est le mot; mais je me trompe en employant le terme de proposition, c'est *contrat* que je voulais dire? Le pari constitue un contrat.

Fleury. Non, car on ne peut donner le nom de contrat qu'aux conventions reconnues par le code, et le code n'accorde pas d'action pour le pari.

Dutocq. C'est le reconnaître que de le proscrire.

Bixiou. Ça, c'est fort, mon petit Dutocq!

Poiret. Par exemple.

Fleury. C'est juste. C'est comme se refuser au payement de ses dettes, on les reconnaît.

Thuillier. Calembour judiciaire!

Poiret. Je suis aussi curieux que M. Phellion de savoir sur quelles raisons s'appuie M. Bixiou...

Bixiou (*criant à travers le bureau*). En êtes-vous Dubruel?

Dubruel (*apparaissant*). Sac-à-papier, messieurs, j'ai quelque chose de difficile à faire, c'est

la réclame pour la mort de M. de La Billardière : de grâce ! un peu de silence, vous rirez et parierez après.

THUILLIER. Rirez et pas rirez ! vous entreprenez sur mes calembours !

BIXIOU (*allant dans le bureau de Dubruel*). C'est vrai, Dubruel, l'éloge d'un bon homme est une chose bien difficile, j'aurais plus tôt fait sa charge !

DUBRUEL. Aidez-moi donc, Bixiou !

BIXIOU. Je veux bien, quoique ces articles-là se fassent mieux en mangeant.

DUBRUEL. Nous donnerons ensemble. (*Lisant.*) « La religion et la monarchie perdent tous les jours « quelques-uns de ceux qui combattirent pour elle « dans les temps révolutionnaires...

BIXIOU. Mauvais. Je mettrais : « La mort exerce « particulièrement ses ravages parmi les plus vieux « défenseurs de la monarchie et les plus fidèles ser- « viteurs du Roi dont le cœur saigne de tous ces « coups. » (*Dubruel écrit rapidement.*) « M. le baron « Flamet de La Billardière est mort ce matin d'une « hydropisie de poitrine, causée par une affection « au cœur. » Voyez-vous, il n'est pas indifférent de prouver que l'on a du cœur dans les bureaux. Faut-il couler là une petite tartine sur les émotions des royalistes pendant la terreur ? Hein ! ça ne ferait pas mal. Mais non, les petits journaux diraient que les émotions ont plus frappé sur les intestins que sur le cœur. N'en parlons pas. Qu'avez-vous mis ?

DUBRUEL (*lisant*). « Issu d'une vieille souche « parlementaire...

Bixiou. Très-bien cela! c'est poétique et vrai.

Dubruel (*continuant*). « Où le dévouement pour « le trône était héréditaire, aussi bien que l'atta- « chement à la foi de nos pères, M. de La Billar- « dière...

Bixiou. Je mettrais « M. le baron. »

Dubruel. Mais il ne l'était pas en 1789...

Bixiou. C'est égal, vous savez que, sous l'empire, Fouché rapportant une anecdote sur la Convention où Robespierre lui parlait, la contait ainsi : « Ro- bespierre me dit : « Duc d'Otrante, vous irez à « l'Hôtel de Ville! » Il y a donc un précédent.

Dubruel. Laissez-moi noter ce mot-là! Mais ne mettons pas « le baron, » car j'ai réservé pour la fin les faveurs qui ont plu sur lui.

Bixiou. Ah! bien! C'est le coup de théâtre, le tableau d'ensemble de l'article.

Dubruel. Voyez-vous?... « En nommant M. de la « Billardière, baron, gentilhomme ordinaire...

Bixiou (*à part*). Très-ordinaire.

Dubruel. « De la chambre, etc., le roi récom- « pensa tout ensemble les services rendus par le « prévôt qui sut concilier la rigueur de ses fonctions « avec la mansuétude ordinaire aux Bourbons, et le « courage du Vendéen qui n'a pas plié le genou « devant l'idole impériale. Il laisse un fils, héritier « de son dévouement et de ses talents, etc. »

Bixiou. N'est-ce pas trop monté de ton, trop riche de couleurs? j'éteindrais un peu cette poésie : l'i- dole impériale, plier le genou! Le vaudeville gâte

la main et l'on ne sait plus tenir le style de la pédestre prose. Je mettrais : « il appartenait au petit « nombre de ceux qui, » etc. Simplifiez, il s'agit d'un homme simple.

Dubruel. Encore un mot de vaudeville. Vous feriez votre fortune au théâtre, Bixiou!

Bixiou. Qu'avez-vous mis sur Quiberon? (*Il lit.*) Ce n'est pas cela! Voilà comment je rédigerais : « Il assuma sur lui dans un ouvrage récemment pu- « blié tous les malheurs de l'expédition de Quibe- « ron, en donnant ainsi la mesure de son dévoue- « ment qui ne reculait devant aucun sacrifice. » C'est fin, spirituel, et vous sauvez La Billardière.

Dubruel. Aux dépens de qui?

Bixiou (*sérieux comme un prêtre qui monte en chaire*). De Hoche et de Tallien. Vous ne savez donc pas l'histoire?

Dubruel. Non. J'ai souscrit à la collection des Baudouin, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'ouvrir : il n'y a pas de sujet de vaudeville, là-dedans.

Phellion (*à la porte*). Nous voudrions tous savoir, monsieur Bixiou, qui peut vous inciter à croire que le vertueux et digne monsieur Rabourdin, qui fait l'intérim de la division depuis neuf mois, qui est le plus ancien chef de bureau du ministère, et que le ministre, au retour de chez M. de La Billardière, a envoyé chercher par son huissier, ne sera pas nommé chef de division?

Bixiou. Papa Phellion, vous connaissez la géographie?

PHELLION (*se rengorgeant*). Monsieur, je m'en flatte.

BIXIOU. L'histoire?

PHELLION (*d'un air modeste*). Peut-être.

BIXIOU (*le regardant*). Votre diamant est mal accroché, il va tomber. Eh bien, vous ne connaissez pas le cœur humain; vous n'êtes pas plus avancé là dedans que dans les environs de Paris.

POIRET (*bas à Vimeux*). Les environs de Paris? Je croyais qu'il s'agissait de M. Rabourdin.

BIXIOU. Le bureau Rabourdin parie-t-il en masse contre moi?

TOUS. Oui.

BIXIOU. Dubruel, en êtes-vous?

DUBRUEL. Je crois bien. Il est dans notre intérêt que notre chef passe, alors chacun dans notre bureau avance d'un cran.

THUILLIER. D'un crâne. (*Bas à Phellion.*) Il est joli celui-là.

BIXIOU. Je gagnerai. Voici ma raison. Vous la comprendrez difficilement, mais enfin je vous la dirai tout de même. Je joue le jeu du diable. Il est juste que M. Rabourdin soit nommé (*il regarde Dutocq*). En lui, l'ancienneté, le talent et l'honneur sont reconnus, appréciés et récompensés. La nomination est même dans l'intérêt bien entendu de l'administration. (*Phellion, Poiret et Thuillier écoutent sans rien comprendre et sont comme des gens qui cherchent à voir clair dans les ténèbres.*) Eh bien, à cause de toutes ces convenances et de tous

ces mérites, en reconnaissant combien la mesure est équitable et sage, je parie qu'elle n'aura pas lieu. Oui ! elle manquera comme ont manqué les expéditions de Boulogne et de Russie, où le génie avait rassemblé toutes les chances de succès ; elle manquera comme manque ici-bas tout ce qui semble juste et bon.

DUBRUEL. Qui sera donc nommé?

BIXIOU. Plus je considère Baudoyer, plus il me semble réunir toutes les qualités contraires ; conséquemment il sera chef de division.

DUTOCQ (*poussé à bout*). Mais M. des Lupeaulx, qui m'a fait venir pour me demander mon Charlet, m'a dit que M. Rabourdin allait être nommé, et que le petit La Billardière passait référendaire au Sceau.

BIXIOU. Nommé ! nommé ! La nomination ne se signera seulement pas dans dix jours. On nommera pour le jour de l'an. Tenez, regardez votre chef dans la cour, et dites-moi si ma vertueuse Rabourdin a la mine d'un homme en faveur, on le croirait destitué ! (*Fleury se précipite à la fenêtre.*) Adieu, messieurs ; je vais aller annoncer à M. Baudoyer votre nomination de M. Rabourdin, ça le fera toujours enrager, le saint homme ! Puis je lui raconterai notre pari, pour lui remettre le cœur : c'est ce que nous nommons au théâtre une péripétie, n'est-ce pas, Dubruel? Qu'est-ce que cela me fait ? Si je gagne, il me prendra pour sous-chef. (*Il sort.*)

POIRET. Tout le monde accorde de l'esprit à ce

monsieur, eh bien, moi, je ne puis jamais rien comprendre à ses discours (*il expédie toujours*). Je l'écoute, je l'écoute, j'entends des paroles et ne saisis aucun sens : il parle des environs de Paris à propos du cœur humain, et (*il pose sa plume et va au poêle*) dit qu'il joue le jeu du diable, à propos des expéditions de Russie et de Boulogne! Il faudrait d'abord admettre que le diable joue, et savoir quel jeu? Je vois d'abord le jeu de dominos... (*il se mouche.*)

Fleury (*interrompant*). Il est onze heures, le père Poiret se mouche.

Dubruel. C'est vrai. Déjà ! Je cours au secrétariat.

Poiret. Où en étais-je?

Thuillier. *Domino,* au Seigneur ; car il s'agit du diable, et le diable est un suzerain sans charte. Mais ceci vise plus à la pointe qu'au calembour. Ceci est le jeu de mots.

(*Sébastien entre pour prendre des circulaires à signer et à collationner.*)

Vimeux. Vous voilà, beau jeune homme. Le temps de vos peines est fini, vous serez appointé! M. Rabourdin sera nommé! Vous étiez hier à la soirée de madame Rabourdin. Êtes-vous heureux d'aller là ! On dit qu'il y a des femmes superbes.

Sébastien. Je ne sais pas.

Fleury. Vous êtes aveugle?

Sébastien. Je ne regarde point ce que je ne saurais avoir.

Phellion (*enchanté*). Bien dit ! jeune homme.

Vimeux. Vous faites bien attention à madame Rabourdin, que diable! une femme charmante.

Fleury. Bah! des formes maigres. Je l'ai vue aux Tuileries, j'aime bien mieux Percillié.

Phellion. Mais qu'a de commun une actrice avec la femme d'un chef de bureau?

Dutocq. Toutes deux jouent la comédie.

Fleury. (*regardant Dutocq de travers*). Le physique n'a rien à faire avec le moral, et si vous entendez par là que...

Dutocq. Moi, je n'entends rien.

Un profond silence s'établit de une heure à trois heures. Tous les employés travaillent. Dubruel n'est pas revenu.

Vers trois heures et demie, les apprêts du départ, le brossage des chapeaux, le changement des habits, s'opéra simultanément dans tous les bureaux du ministère. Cette chère demi-heure, employée à de petits soins domestiques, abrégeait d'autant la séance; les pièces trop chaudes s'attiédissaient, l'odeur s'évaporait, le silence revenait, et à quatre heures il ne restait plus que les véritables employés, ceux qui prenaient leur état au sérieux. Un ministre aurait pu connaître les travailleurs de son ministère en faisant une tournée à quatre heures précises, espionnage qu'aucun de ces graves personnages ne s'est permis. A cette heure, dans les cours, quelques chefs s'abordèrent pour se communiquer leurs idés sur l'événement de la journée. Généralement, en s'en allant deux à deux, trois à trois, on concluait

en faveur de Rabourdin ; mais les vieux routiers comme M. Clergeot, branlaient le chef en disant : *habent sua sidera lites.* Saillard et Baudoyer furent poliment évités, car personne ne savait quelle parole leur dire au sujet de la mort de la Billardière : chacun comprenait que Baudoyer pouvait désirer une place qui ne lui était pas due.

## III.

## Les Tarets à l'ouvrage.

Quand le gendre et le beau-père se trouvèrent à une certaine distance du ministère, Saillard rompit le silence en disant : — Cela va mal pour toi, mon pauvre Baudoyer.

— Je ne comprends pas, répondit le chef, à quoi songe Élisabeth qui a employé Godard à avoir, dare dare, un passe-port pour Falleix. Elle a, m'a dit Godard, loué une chaise de poste d'après l'avis de mon oncle Mitral, et à cette heure, Falleix est en route pour son pays.

— Sans doute une affaire de notre commerce, dit Saillard.

— Notre commerce le plus pressé dans ce moment était de songer à la place de M. de La Billardière.

Ils se trouvaient alors à la hauteur du Palais-Royal dans la rue Saint-Honoré. Dutocq les salua et les aborda.

—Monsieur, dit-il à Baudoyer, si je puis vous être utile en quelque chose dans les circonstances où vous vous trouvez, disposez de moi, car je ne vous suis pas moins dévoué que M. Godard.

— Une semblable démarche est au moins consolante, dit Baudoyer; on a l'estime des honnêtes gens.

— Si vous daigniez employer votre influence pour me placer auprès de vous comme sous-chef en prenant Bixiou pour votre chef, vous feriez la fortune de deux hommes capables de tout pour votre élévation.

—Vous raillez-vous de nous, monsieur? dit Saillard en faisant de gros yeux bêtes.

— Loin de moi cette pensée, dit Dutocq. Je viens de l'imprimerie y porter, de la part de M. le secrétaire général, le mot sur M. de La Billardière. L'article que j'y ai lu m'a donné la plus haute estime pour vos talents. Quand il faudra achever le Rabourdin, je puis donner un fier coup de hache, daignez vous en souvenir.

Dutocq disparut.

— Je veux être pendu si j'y comprends un mot, dit le caissier en regardant Baudoyer dont les petits

yeux annonçaient une stupéfaction singulière. Il faudra faire acheter le journal ce soir.

Quand Saillard et son gendre entrèrent dans le salon du rez-de-chaussée, ils y trouvèrent un grand feu, madame Saillard, Élisabeth, M. Gaudron, et le curé de Saint-Paul. Le curé se tourna vers M. Baudoyer, à qui sa femme fit un signe d'intelligence peu compris.

— Monsieur, dit le curé, je n'ai pas voulu tarder à venir vous remercier du magnifique cadeau par lequel vous avez embelli ma pauvre église. Je n'osais pas m'endetter pour lui acheter ce bel ostensoir, digne d'une cathédrale. Vous, qui êtes un de nos plus pieux et assidus paroissiens, vous deviez plus que tout autre être frappé du dénûment de notre maître-autel. Je vais voir, dans quelques moments, monseigneur le coadjuteur, et il vous témoignera bientôt sa satisfaction.

— Je n'ai rien fait encore,... dit Baudoyer.

— Monsieur le curé, répondit sa femme en lui coupant la parole, je puis trahir son secret tout entier. M. Baudoyer compte achever son œuvre en vous donnant un dais pour la prochaine Fête-Dieu. Mais cette acquisition tient un peu à l'état de nos finances, et nos finances tiennent à notre avancement.

— Dieu récompense ceux qui l'honorent, dit M. Gaudron en se retirant avec le curé.

— Pourquoi, dit M. Saillard à M. Gaudron et au curé, ne nous faites-vous pas l'honneur de manger avec nous la fortune du pot?

— Restez, mon fils, dit le curé à Gaudron. Vous me savez invité par M. le curé de Saint-Roch, qui demain enterre M. de La Billardière.

— M. le curé de Saint-Roch peut-il dire un mot pour nous? demanda Baudoyer que sa femme tira violemment par le pan de sa redingote.

— Mais tais-toi donc, Baudoyer, lui dit-elle en l'attirant dans un coin pour lui souffler à l'oreille : — Tu as donné à la paroisse un ostensoir de cinq mille francs. Je t'expliquerai tout.

L'avare Baudoyer fit une grimace horrible et resta songeur pendant tout le dîner.

— Pourquoi donc t'es-tu tant remuée à propos du passe-port de Falleix? de quoi te mêles-tu? lui demanda-t-il enfin.

— Il me semble que les affaires de Falleix sont un peu les nôtres, répondit sèchement Élisabeth en jetant un regard à son mari pour lui montrer M. Gaudron devant lequel il devait se taire.

—Certainement, dit le père Saillard.

— Vous êtes arrivé, j'espère, à temps au bureau du journal, demanda Élisabeth à M. Gaudron en lui servant le potage.

—Oui, chère madame, répondit le vicaire. Aussitôt que le directeur du journal a eu lu le mot du secrétaire de la grande-aumônerie, il n'a plus fait la moindre difficulté. La petite note a été mise par ses soins à la place la plus convenable, je n'y aurais jamais songé; mais ce jeune homme du journal a l'intelligence éveillée. Les défenseurs de la religion

pourront combattre l'impiété sans désavantage, il y a beaucoup de talents dans les journaux royalistes. J'ai tout lieu de penser que le succès couronnera vos espérances.

Le mot de l'énigme arriva quand le dîner fut fini. La feuille ministérielle, achetée par le portier, contenait aux *faits Paris* les deux articles suivants entre filets.

---

« M. le baron de La Billardière est mort ce matin après une longue et douloureuse maladie. Le « Roi perd un serviteur dévoué, l'Église un de ses « plus pieux enfants. La fin de M. de La Billardière « a dignement couronné sa belle vie, consacrée tout « entière, dans des temps mauvais, à des missions « périlleuses, et vouée encore naguère aux fonctions « les plus difficiles. M. de La Billardière fut grand « prévôt dans un département où son caractère « triompha des obstacles que la rébellion y multi- « pliait. Il avait accepté une direction ardue où ses « lumières ne furent pas moins utiles que l'aménité « française de ses manières, pour concilier les af- « faires graves qui s'y sont traitées. Nulles récom- « penses n'ont été mieux méritées que celles par « lesquelles le roi Louis XVIII et S. M. se sont plu « à couronner une fidélité qui n'avait pas chancelé « sous l'usurpateur. Cette vieille famille revivra dans « un rejeton héritier des talents et du dévouement de

« l'homme excellent dont nous déplorons la perte.
« Déjà S. M. a fait savoir, par un mot gracieux,
« qu'elle comptait M. Benjamin de La Billardière
« au nombre de ses gentilshommes ordinaires de la
« chambre.

« Les nombreux amis qui n'auraient pas reçu de
« billets de faire part, ou chez lesquels ils n'arri-
« veraient pas à temps, sont prévenus que les ob-
« sèques se feront demain à quatre heures, à l'église
« de Saint-Roch. Le sermon sera prononcé par M. de
« Grandvignau. »

---

« M. Isidore Baudoyer, représentant d'une des
« plus anciennes familles de la bourgeoisie pari-
« sienne, et chef de bureau dans la division La Bil-
« lardière, vient de rappeler les vieilles traditions
« de piété qui distinguaient ces grandes familles,
« si jalouses de la splendeur de la religion et si amies
« de ses monuments. L'église de Saint-Paul manquait
« d'un ostensoir en rapport avec la magnificence de
« cette basilique, due à la compagnie de Jésus. Ni
« la fabrique ni le curé n'étaient assez riches pour
« en orner l'autel. M. Baudoyer a fait don à cette
« paroisse de l'ostensoir que plusieurs personnes ont
« admiré chez M. Cahier, orfèvre du roi. Grâce à
« cet homme pieux, qui n'a pas reculé devant l'énor-
« mité du prix, l'église de Saint-Paul possède au-
« jourd'hui ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, dont les

« dessins sont dus à M. Fragonard. Nous aimons à « publier un fait qui prouve combien sont vaines les « déclamations du libéralisme sur l'esprit de la bour- « geoisie parisienne. De tout temps, la haute bour- « geoisie fut royaliste; elle le prouvera toujours dans « l'occasion. »

---

— Le prix était de cinq mille francs, dit l'abbé Gaudron ; mais, en faveur de l'argent comptant, M. Cahier a modéré ses prétentions.

— *Représentant d'une des plus anciennes familles de la bourgeoisie parisienne!* disait Saillard. Ça y est, et dans le Journal officiel.

— Cher monsieur Gaudron, aidez donc mon père à composer une phrase qu'il pourrait glisser dans l'oreille de madame la comtesse en lui portant le traitement du mois, une phrase qui dise bien tout! Je vais vous laisser. Je dois sortir avec mon oncle Mitral. Croiriez-vous qu'il m'a été impossible de trouver mon oncle Bidault! Et dans quel chenil demeure-t-il? Enfin M. Mitral, qui connaît ses allures, dit qu'il a fini ses affaires entre huit heures et midi ; que, passé cette heure, on ne peut le trouver qu'à un café nommé café Thémis, un singulier nom...

— Il y rend la justice, dit en riant l'abbé Gaudron.

— Non. Il est situé au coin de la rue Dauphine et du quai des Augustins, et il y joue tous les soirs

aux dominos avec son ami M. Gobseck. Je ne veux pas aller là toute seule, mon oncle me conduit et me ramène.

En ce moment, Mitral montra sa figure jaune plaquée de sa perruque qui semblait faite en chiendent, et fit signe à sa nièce de venir afin de ne pas dissiper un temps payé deux francs l'heure. Madame Baudoyer sortit donc sans rien expliquer à son père ni à son mari.

— Le ciel, dit M. Gaudron à Baudoyer quand Élisabeth fut partie, vous a donné dans cette femme un trésor de prudence et de vertus, un modèle de sagesse, une chrétienne en qui se trouve un entendement divin. La religion seule forme des caractères aussi complets. Demain je dirai la messe pour le succès de la bonne cause! Il faut, dans l'intérêt de la monarchie et de la religion, que vous soyez nommé. M. Rabourdin est un libéral, abonné au *Journal des Débats*, journal funeste qui fait la guerre à M. le comte de Villèle pour servir les intérêts froissés de M. de Chateaubriand. Son Éminence lira ce soir le journal, quand ce ne serait qu'à cause de son pauvre ami M. de La Billardière, et monseigneur le coadjuteur lui parlera de vous et de Rabourdin. Je connais M. le curé! Quand on pense à sa chère église, il ne vous oublie pas dans son prône. Or, il a l'honneur en ce moment de dîner avec le coadjuteur chez M. le curé de Saint-Roch.

Ces paroles commençaient à faire comprendre à Saillard et à Baudoyer qu'Élisabeth n'était pas res-

tée oisive depuis le moment où Godard l'avait avertie.

— Est-elle futée, ct'Élisabeth! s'écria Saillard en appréciant avec plus de justesse que ne le faisait l'abbé, le rapide chemin de taupe tracé par sa fille.

— Elle a envoyé M. Godard savoir à la porte de M. Rabourdin quel journal il recevait, dit Gaudron, et je l'ai dit au secrétaire de Son Éminence ; car nous sommes dans un moment où l'Église et le trône doivent bien connaître quels sont leurs amis, quels sont leurs ennemis.

— Voilà cinq jours que je cherche une phrase à dire à la femme de Son Excellence, dit Saillard.

— Tout Paris lit cela! s'écria Baudoyer dont les yeux étaient attachés sur le journal.

— Votre éloge nous coûte quatre mille huit cents francs, mon fiston! dit madame Saillard.

— Vous avez embelli la maison de Dieu, répondit l'abbé Gaudron.

— Nous pouvions faire notre salut sans cela, reprit-elle. Mais, si Baudoyer a la place, elle vaut huit mille francs de plus, le sacrifice ne sera pas grand. Et s'il ne l'avait pas?... Hein, ma mère! dit-elle en regardant son mari.

— Eh bien! dit Saillard enthousiasmé, nous regagnerons cela chez Falleix. Élisabeth aurait bien dû nous dire pourquoi il s'est envolé. Mais cherchons la phrase. Voilà ce que j'ai déjà trouvé. *Madame, si vous vouliez dire deux mots à Son Excellence...*

— *Vouliez*, dit Gaudron, *daigniez*, pour parler plus respectueusement. D'ailleurs il faut savoir avant tout si madame la Dauphine vous accorde sa protection, car alors vous pourriez lui insinuer de coopérer aux désirs de Son Altesse Royale.

— Il faudrait aussi désigner la place vacante, dit Baudoyer.

— *Madame la comtesse*, reprit Saillard en se levant et regardant sa femme avec un sourire agréable.

— Jésus! Saillard, es-tu drôle comme ça! Mais, mon fils, prends donc garde, tu la feras rire, c'te femme?

— *Madame la comtesse...* (*En regardant sa femme.*) Suis-je mieux?

— Oui, mon poulet.

— *La place de feu le digne M. La Billardière est vacante; mon gendre, M. Baudoyer...*

— *Homme de talent et de haute piété*, souffla Gaudron.

— Écris, Baudoyer, cria le père Saillard, écris la phrase.

Baudoyer prit naïvement une plume et écrivit sans rougir son propre éloge, absolument comme eût fait un grand homme moderne, en rendant compte d'un de ses livres.

— *Madame la comtesse...* Vois-tu, ma mère, dit Saillard à sa femme, je suppose que tu es la femme du ministre.

— Me prends-tu pour une bête? Je le devine bien.

— *La place de feu le digne M. de La Billardière est vacante ; mon gendre, M. Baudoyer, homme d'un talent consommé et de haute piété* (il regarde M. Gaudron qui réfléchit), *serait bien heureux s'il l'avait.* Ha ! ce n'est pas mal, c'est bref et ça dit tout.

— Mais attends donc, Saillard, tu vois bien que M. l'abbé rumine, lui dit sa femme ; ne le trouble donc pas.

— *Serait bien heureux si vous daigniez vous intéresser à lui,* reprit Gaudron, *et en disant quelques mots à Son Excellence, vous seriez agréable à madame la Dauphine, de laquelle il a le bonheur d'être le protégé.*

—Ah, monsieur Gaudron, cette phrase vaut l'ostensoir, je regrette moins les quatre mille huit cents... D'ailleurs, dis donc, Baudoyer, tu les payeras, mon garçon ! As-tu écrit ?

— Je te ferai répéter cela, ma mère, dit madame Saillard, et tu me le réciteras matin et soir. Oui, elle est bien troussée cette phrase-là ! Êtes-vous heureux d'être aussi savant, M. Gaudron ! Voilà ce que c'est que d'étudier dans les séminaires, on apprend à parler à Dieu et à ses saints.

— Et bon, lui dit Baudoyer en lui serrant les mains. Est-ce vous qui avez rédigé ?... demanda-t-il en montrant le journal.

— Non, répondit Gaudron ; il est du secrétaire de Son Éminence, un jeune abbé qui m'a de grandes obligations : j'ai payé sa pension au séminaire.

—Un bienfait a toujours sa récompense, dit Baudoyer.

Pendant que ces quatre personnes s'attablaient pour faire leur boston, Élisabeth et son oncle Mitral atteignaient le café Thémis. Ils s'étaient entretenus en chemin de l'affaire que le tact d'Élisabeth lui avait indiquée comme le plus puissant levier pour forcer le cabinet ministériel. Mais l'oncle Mitral, huissier fort en chicane, surtout en expédients et précautions judiciaires, regarda l'honneur de sa famille comme intéressé au triomphe de son neveu. Son avarice lui faisait sonder le coffre-fort de Gigonnet, et il savait que cette succession revenait à son neveu Baudoyer; il lui voulait donc une position en harmonie avec la fortune des Baudoyer, des Saillard, de Gigonnet et avec la sienne, qui reviendraient toutes à la petite Baudoyer. A quoi ne devait pas prétendre une fille dont la fortune irait à plus de cent mille livres de rente! Il avait adopté les idées de sa nièce et les avait étendues. Aussi avait-il accéléré le départ de Falleix en lui expliquant comment on allait vite en poste. Puis il avait réfléchi pendant son dîner sur la courbure qu'il convenait d'imprimer au ressort inventé par Élisabeth. En arrivant, il lui dit que lui seul pouvait arranger l'affaire avec Gigonnet, et la fit rester dans le fiacre, à la porte du café. afin qu'elle n'intervînt qu'en temps et lieu. A travers les vitres, Élisabeth aperçut les deux figures de Gobseck et de son oncle Bidault qui se détachaient sur le fond jaune vif des

boiseries de ce vieux café, comme deux têtes de camées, froides et impassibles dans l'attitude que le graveur leur a données. Ils étaient entourés de vieux visages où le vingt-cinq pour cent d'escompte semblait écrit dans les rides circulaires qui partaient du nez et retroussaient des pommettes glacées : ces physionomies s'animèrent à l'aspect de Mitral, et les yeux brillèrent d'une curiosité tigresque.

— Hé, hé, c'est le papa Mitral! s'écria un vieillard qui faisait l'escompte de la librairie, un vieux singe qui se connaît en grimaces.

— Et vous, vous êtes un vieux corbeau qui se connaît en cadavres.

— Hé, hé, pas mal, dit le sévère Gobseck.

— Que venez-vous faire ici, mon fils? venez-vous saisir notre ami Palma? lui demanda Gigonnet en lui montrant un escompteur qui avait une trogne de vieux portier.

— Votre petite-nièce Élisabeth est là, papa Gigonnet, lui dit Mitral à l'oreille.

— Quoi, des malheurs?... dit Bidault en fronçant les sourcils et prenant un air tendre comme celui du bourreau quand il s'apprête à officier. Son nez si rouge perdit un peu de sa couleur.

— Eh bien! ce serait des malheurs, n'aideriez-vous pas la fille de votre petite Saillard qui vous tricote vos bas depuis trente ans?

— S'il y avait des garanties, je ne dis pas! Il y a du Falleix là-dedans, il fait autant d'affaires que les Boigue, avec quoi? avec son intelligence, n'est-

ce pas? Enfin Saillard n'est pas un enfant, et puis ça ne me regarde pas, moi, les malheurs de mes proches. J'ai pour principe de ne jamais me laisser aller ni avec mes amis, ni avec mes parents, car on ne peut périr que par les endroits faibles. Adressez-vous à Gobseck, il est doux.

Les escompteurs applaudirent à cette doctrine par un mouvement de leurs têtes métalliques; et qui les eût vus, aurait cru entendre les cris de machines mal graissées.

— Allons, Gigonnet, un peu de tendresse, lui dit Gobseck en lui lançant un regard ironique. On t'a tricoté des bas pendant trente ans, ça vaut quelque chose.

— Vous êtes entre vous, dit Mitral, on peut parler. Je suis amené par une bonne affaire...

— Pourquoi venez-vous donc à nous, si elle est bonne? dit aigrement Gigonnet en interrompant Mitral.

— Un gars qui était gentilhomme de la chambre, un vieux... son nom?... La Billardière est mort.

— On le sait, dit Gobseck, et votre neveu donne des ostensoirs aux églises! Voilà le journal.

— Il n'est pas si bête que de les donner, il les vend, papa Gobseck, reprit Mitral avec orgueil. Il s'agit d'avoir la place de M. de La Billardière, et pour y arriver, il est nécessaire de saisir...

— *Saisir*, toujours huissier, dit Palma en frappant amicalement sur l'épaule de Mitral. J'aime cela, moi!

— De saisir, reprit Mitral, le sieur Chardin des Lupeaulx entre nos griffes. Or, Élisabeth en a trouvé le moyen, et il est...

— Élisabeth, s'écria Gigonnet en interrompant encore. Chère petite créature, elle tient de son grand-père, de mon pauvre frère! Bidault n'avait pas son pareil! Ah! si vous l'aviez vu aux ventes de vieux meubles! Quel tact! quel fil! Que veut-elle?

— Tiens, tiens, dit Mitral, vous retrouvez bien vite vos entrailles, papa Gigonnet. Ce phénomène doit avoir ses causes.

— Enfant! dit Gobseck à Gigonnet. Toujours trop vif!

— Allons, Gobseck et Gigonnet, mes maîtres, vous avez besoin de des Lupeaulx; vous vous souvenez de l'avoir plumé, vous avez peur qu'il ne vous redemande un peu de son duvet.

— Disons-lui l'affaire, reprit Gobseck en s'adressant à Gigonnet; Mitral est des nôtres, il ne voudrait pas faire un mauvais trait à ses anciennes pratiques. Eh bien, Mitral, nous venons, entre nous trois (*il regarde si personne n'écoute*), d'acheter des créances contestées et qui sont en liquidation.

— Que pouvez-vous sacrifier?

— Rien, dit Gobseck. On ne nous sait pas là. Dutillet est notre prête-nom, lui et ses hommes.

— Écoutez-moi, Gigonnet? dit Mitral, car il fait froid et votre petite-nièce attend. Vous me comprendrez en trois mots. Il faut envoyer entre vous deux, sans intérêt, cent cinquante mille francs à

Falleix qui maintenant brûle la route à trente lieues de Paris, avec un courrier en avant : il se rend à la magnifique terre des Lupeaulx. Il connaît le pays, il va acheter autour de la bicoque du secrétaire général, pour lesdits cent cinquante mille francs, d'excellentes terres qui vaudront toujours bien leur prix. On a neuf jours pour l'enregistrement des actes notariés, ne perdez pas ceci de vue. Avec cette petite augmentation, la terre des Lupeaulx payera plus de mille francs d'impôts. *Ergo*, des Lupeaulx devient électeur du grand collége, éligible, comte et tout ce qu'il voudra ! Vous savez quel est le député qui s'est coulé ? (*Assentiment général.*) Des Lupeaulx se couperait une jambe pour être député. Mais pour avoir, en son nom, les contrats que nous lui montrerons, en les hypothéquant, bien entendu, de notre prêt avec subrogation dans les droits des vendeurs... Ah ! ah ! vous y êtes ?... Il nous faut d'abord la place pour Baudoyer. Après, nous vous le repasserons ! Falleix reste au pays et prépare la matière électorale ; ainsi vous couchez des Lupeaulx en joue par Falleix pendant tout le temps de l'élection, une élection d'arrondissement où les amis de Falleix font la majorité. Y a-t-il du Falleix là-dedans, papa Gigonnet ?

— Il y a aussi du Mitral, reprit l'homme aux cadavres. C'est bien joué.

— C'est fait, dit Gigonnet. Pas vrai, Gobseck ? Falleix nous signera des contre-valeurs, et mettra l'hypothèque en son nom ; j'irai voir des Lupeaulx en temps utile.

— Et nous, dit Gobseck, nous sommes volés! Quelle école!

— Quoi, papa? dit Mitral. Je voudrais bien connaître le voleur.

— Hé! nous ne pouvons être volés que par nous-mêmes. Nous avons cru bien faire en achetant les créances sur des Lupeaulx à trente-cinq pour cent de remise.

— Vous les hypothéquerez sur sa terre et vous le tiendrez encore par les intérêts! répondit Mitral.

— Juste, dit Gobseck.

Après avoir échangé un fin regard avec Gobseck et Palma, Bidault dit Gigonnet vint à la porte du café, se fit ouvrir le fiacre.

— Élisabeth, va ton train, ma fille, lui dit-il. Nous tenons ton homme, mais ne néglige pas les accessoires; c'est bien commencé, rusée! Achève, tu as l'estime de ton oncle!... Et il lui frappa gaiement dans la main.

— Mais, dit Mitral, le *père aux cadavres* peut nous donner un coup de main, en allant ce soir à la boutique de son journal y faire saisir la balle au bond, et rempoigner l'article ministériel. Va toute seule, ma petite, je ne veux pas le lâcher.

— Demain les fonds partiront à leur destination, par un mot au receveur général; nous avons entre nous ici pour cent mille écus de son papier, dit Gobseck à Mitral quand l'huissier vint parler à l'escompteur.

Le lendemain, les nombreux abonnés d'un jour-

nal libéral lurent dans les premiers Paris un article entre filets, inséré d'autorité par celui des personnages du café Thémis qui faisait l'escompte de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie, et auquel certains rédacteurs et propriétaires du journal ne pouvaient rien refuser. Voici l'article.

---

« Hier un journal ministériel indiquait évidemment comme successeur du baron de La Billardière « M. Baudoyer, un des citoyens les plus recommandables d'un quartier populeux où sa bienfaisance n'est pas moins connue que la piété sur laquelle appuie tant la feuille ministérielle ; elle aurait pu parler de ses talents ! Mais a-t-elle songé qu'en vantant l'antiquité bourgeoise de M. Baudoyer, qui certes est une noblesse tout comme une autre, elle indiquait la cause de l'exclusion vraisemblable de son candidat ? Perfidie gratuite ! La bonne dame caresse celui qu'elle tue, suivant son habitude. Nommer M. Baudoyer, ce serait rendre hommage aux vertus et aux talents des classes moyennes dont nous serons toujours les avocats, quoique nous voyions notre cause souvent perdue. Cette nomination serait un acte de justice et de bonne politique, le ministère ne se le permettra pas. La feuille religieuse a, cette fois, plus d'esprit que ses patrons. On la grondera. »

Le lendemain matin, vendredi, jour de dîner chez madame Rabourdin, que des Lupeaulx avait laissée à minuit éblouissante de beauté sur l'escalier des Bouffons donnant le bras à madame Firmiani, le vieux roué se réveilla, ses idées de vengeance calmées ou plutôt rafraîchies : il était plein du dernier regard échangé avec madame Rabourdin.

— Je m'assurerai Rabourdin en lui pardonnant d'abord, et je le rattraperai plus tard. Pour le moment, s'il n'avait pas sa place, il faudrait renoncer à une femme qui peut devenir un des plus précieux instruments d'une haute fortune politique; elle comprend tout, ne recule devant aucune idée; et puis, je ne saurais pas avant le ministre quel plan d'administration a conçu Rabourdin! Allons, cher des Lupeaulx, il s'agit de tout vaincre pour elle. Vous avez eu beau faire la grimace, madame la comtesse, vous l'inviterez à votre première soirée intime.

Des Lupeaulx était un de ces hommes qui, pour satisfaire une passion, savent mettre leur vengeance dans un coin de leur cœur. Ainsi son parti fut pris, il résolut de faire nommer Rabourdin.

—Je vous prouverai, cher chef, que je mérite une belle place dans votre bagne diplomatique, se dit-il en s'asseyant dans son cabinet et décachetant les journaux.

Il savait trop bien, à cinq heures, ce que devait contenir la feuille ministérielle, pour s'amuser à la lire; mais il l'ouvrit pour regarder l'article de La Billardière, en pensant à l'embarras dans lequel

Dubruel l'avait mis, en lui apportant la railleuse rédaction de Bixiou. Il ne put s'empêcher de rire en relisant la biographie de feu le comte de Fontaine, mort quelques jours auparavant, et qu'il avait réimprimée pour La Billardière, quand tout à coup ses yeux furent éblouis par le nom de Baudoyer. Il lut avec fureur le spécieux article qui engageait le ministère. Il sonna vivement et fit demander Dutocq pour l'envoyer au journal. Quel fut son étonnement en lisant la réponse de l'opposition ! car par hasard ce fut la feuille libérale qui lui vint la première sous la main. La chose était sérieuse. Il connaissait cette partie, et le maître qui brouillait ses cartes lui parut un Grec de la première force. Disposer avec cette habileté de deux journaux opposés, à l'instant, dans la même soirée, et commencer le combat à dix jours de la nomination ! Il reconnut la plume du rédacteur libéral, et se promit de le questionner le soir à l'Opéra. Dutocq parut.

— Lisez, lui dit des Lupeaulx en lui tendant les deux journaux et continuant à parcourir les autres feuilles pour savoir si Baudoyer y avait remué quelque autre corde. — Allez savoir qui s'est avisé de compromettre ainsi le ministère.

— Ce n'est toujours pas M. Baudoyer, répondit Dutocq, il n'a pas quitté son bureau hier. Je n'ai pas besoin d'aller au journal. En y apportant votre article hier, j'ai vu l'abbé qui s'est présenté muni d'une lettre de la grande-aumônerie, et devant laquelle vous eussiez plié vous-même.

— Dutocq, vous en voulez à M. Rabourdin, et ce n'est pas bien, car il a deux fois empêché votre destitution. Mais nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments : on peut haïr son bienfaiteur. Seulement, sachez que si vous vous permettez contre lui la moindre traîtrise, avant que je vous aie donné le mot d'ordre, ce sera votre perte, vous me compterez comme votre ennemi. Quant au journal de mon ami, que la grande-aumônerie lui prenne notre nombre d'abonnements, si elle veut s'en servir exclusivement. Nous sommes à la fin de l'année, la question de l'abonnement sera bientôt discutée, et nous nous entendrons ! Quant à la place de La Billardière, il y a un moyen d'en finir, c'est d'y nommer aujourd'hui même.

— Messieurs, dit Dutocq en rentrant au bureau et s'adressant à ses collègues, je ne sais pas si Bixiou a le don de lire dans l'avenir, mais si vous n'avez pas lu le journal ministériel, je vous engage à y étudier l'article Baudoyer ; puis, comme M. Fleury a la feuille de l'opposition, vous pourrez en voir la fin. Certes M. Rabourdin a du talent; mais un homme qui, par le temps qui court, donne aux églises des ostensoirs de six mille francs, a diablement de talent aussi.

Bixiou (*entrant*). Que dites-vous de *la première aux Corinthiens* contenue dans notre journal religieux, et de l'*Épître aux ministres* qui est dans le journal libéral? Comment va M. Rabourdin, Dubruel ?

Dubruel (*arrivant*). Je ne sais pas. (*Il emmène Bixiou dans son cabinet et lui dit à voix basse.*) Mon

cher, votre manière d'aider les gens ressemble aux façons du bourreau qui vous met les pieds sur les épaules pour vous plus promptement casser le cou. Vous m'avez fait avoir une chasse de des Lupeaulx que ma bêtise m'a méritée. Il était joli l'article sur La Billardière. Je n'oublierai pas ce trait-là. La première phrase semblait dire au Roi : *Il faut mourir.* Celle sur Quiberon signifiait clairement que le Roi était un... Enfin tout était ironique.

Bixiou (*se mettant à rire*). Tiens, vous vous fâchez ! On ne peut donc plus *blaguer ?*

Dubruel. Blaguer ! blaguer ! Quand vous voudrez être sous-chef, on vous répondra par des blagues, mon cher.

Bixiou. Sommes-nous fâchés ?

Dubruel. Oui.

Bixiou. Eh bien ! tant pis pour vous.

Dubruel (*songeur et inquiet*). Pardonneriez-vous cela, vous ?

Bixiou (*câlin*). A un ami ? je crois bien. (*On entend la voix de Fleury.*) Voilà Fleury qui maudit Baudoyer. Hein ! est-ce bien joué ? Baudoyer aura la place. (*Confidentiellement.*) Après tout, tant mieux. Dubruel, suivez bien les conséquences. Rabourdin serait un lâche de rester sous Baudoyer, il donnera sa démission et ça nous fera deux places. Vous serez chef, et vous me prendrez avec vous comme sous-chef. Nous ferons des vaudevilles ensemble, et je vous piocherai la besogne au bureau.

Dubruel (*souriant*). Tiens, je ne songeais pas à

cela. Pauvre Rabourdin! ça me ferait de la peine, cependant.

Bixiou. Ah! voilà comment vous l'aimez? (*Changeant de ton.*) Eh bien, je ne le plains pas non plus. Après tout, il est riche; sa femme donne des soirées, elle est jolie. Un homme qui a une belle femme peut tout ce qu'il veut. Allons, mon bon Dubruel, adieu, sans rancune! (*Il sort de son bureau.*) Adieu, messieurs. Ne vous disais-je pas hier qu'un homme qui n'avait que des vertus et du talent était bien pauvre?

Fleury. Vous êtes riche, vous!

Bixiou. Pas mal, cher Cincinnatus! Mais vous me donnerez à dîner au *Rocher de Cancale*.

Poiret. Il m'est toujours impossible de le comprendre.

Phellion (*d'un air élégiaque*). M. Rabourdin lit si rarement les journaux, qu'il serait peut-être utile de les lui porter en nous en privant momentanément. (*Fleury lui tend son journal, Vimeux celui du bureau; il prend les journaux et sort.*)

En ce moment, des Lupeaulx, qui descendait pour déjeuner avec le ministre, se demandait si, avant d'employer la fine fleur de sa science pour le mari, la prudence ne commandait pas de sonder le cœur de la femme, afin de savoir s'il serait récompensé de son dévouement. Il se tâtait le peu de cœur qu'il avait lorsque, sur l'escalier, il rencontra son avoué, qui lui dit en souriant : « — Deux mots, monseigneur? » avec cette familiarité des gens qui se savent indispensables.

— Quoi, mon cher Brocq? fit l'homme politique. Que m'arrive-t-il? Ils se fâchent ces messieurs, et ne savent pas faire comme moi : attendre!

— J'accours vous prévenir que toutes vos créances sont entre les mains des sieurs Gobseck et Gigonnet, sous les noms d'un sieur Palma et d'un sieur Brasquet.

— Des hommes à qui j'ai fait gagner des sommes immenses!

—Vous aurez quittance, lui dit l'avoué à l'oreille. Gigonnet s'appelle Bidault, il est l'oncle de Saillard votre caissier, et Saillard est le beau-père d'un certain Baudoyer qui a des droits à la place vacante dans votre ministère. Voyez. Je ne vous retiens pas, j'ai dû vous prévenir.

— Merci, fit des Lupeaulx en saluant l'avoué d'un air fin.

Voilà de ces sacrifices immenses! se dit-il. Il est impossible d'en parler à une femme, pensa-t-il. Vaut-elle la quittance de toutes mes dettes? J'irai la voir ce matin.

Ainsi la belle madame Rabourdin allait être dans quelques heures l'arbitre des destinées de son mari sans qu'aucune puissance pût la prévenir de l'importance de ses réponses, sans qu'aucun signal l'avertît de composer son maintien et sa voix. Et, par malheur, elle se croyait sûre du succès, elle ne savait pas Rabourdin miné de toutes parts par le travail sourd des tarets.

— Eh bien! monseigneur, dit des Lupeaulx en

entrant dans le petit salon où l'on déjeunait, avez-vous lu les articles sur Baudoyer?

— Pour l'amour de Dieu, mon cher, répondit le ministre, laissons les affaires dans ce moment-ci. On m'a cassé la tête, hier, de cet ostensoir. Pour sauver Rabourdin, il faudra faire de sa nomination une affaire de conseil, si je ne veux pas avoir la main forcée. C'est à dégoûter des affaires.

— Voulez-vous me livrer la conduite de ce vaudeville, et ne pas vous en occuper? je vous égayerai tous les matins par le récit de la partie d'échecs que je jouerai contre la grande-aumônerie.

— Eh bien! lui dit le ministre; faites le travail avec le chef du personnel. Savez-vous que rien n'est plus propre à frapper l'esprit du roi que les raisons contenues dans le journal de l'opposition? Menez donc un ministère avec des Baudoyer!

— Un imbécile dévot, reprit des Lupeaulx, et incapable comme...

— Comme La Billardière, dit le ministre.

— La Billardière avait au moins les manières du gentilhomme ordinaire de la chambre, reprit des Lupeaulx. Madame, dit-il, en s'adressant à la comtesse, il y a maintenant nécessité d'inviter madame Rabourdin à votre première soirée intime. Je vous ferai observer qu'elle a pour amie madame Firmiani; elles étaient ensemble hier aux Italiens, et je l'ai connue chez madame Firmiani. D'ailleurs, vous verrez si elle est de nature à compromettre un salon.

— Invitez-la, ma chère, dit le ministre, et parlons d'autre chose.

— Elle est donc dans mes griffes! dit des Lupeaulx en remontant chez lui pour faire une toilette du matin.

TROISIÈME PARTIE.

## A QUI LA PLACE.

# I.

## Scène de Ménage.

Les ménages parisiens sont dévorés par le besoin de se mettre en harmonie avec le luxe qui les environne de toutes parts, aussi en est-il peu qui aient la sagesse de conformer leur situation extérieure à leur budget intérieur. Mais ce vice tient peut-être à un patriotisme tout français et qui a pour but de conserver à la France sa suprématie en fait de costume. La France règne par le vêtement sur toute l'Europe, et chacun sent la nécessité de garder un sceptre commercial qui fait de la mode en France ce qu'est la marine en Angleterre. Cette patriotique fureur qui porte à tout sacrifier *au paroistre,* comme

disait d'Aubigné sous Henri IV, est cause de travaux secrets et immenses qui prennent toute la matinée des femmes parisiennes, quand elles veulent, ainsi que le voulait madame Rabourdin, obtenir avec douze mille livres de rente le train que beaucoup de riches ne se donnent pas avec trente mille.

Ainsi, les vendredis, jours de dîner, madame Rabourdin aidait la femme de chambre à faire les appartements; car la cuisinière allait de bonne heure à la Halle, et le domestique nettoyait l'argenterie, façonnait les serviettes, brossait les cristaux. Le malavisé qui, par une distraction de la portière, serait monté vers onze heures ou midi chez madame Rabourdin, l'eût trouvée, au milieu du désordre le moins pittoresque, en robe de chambre, les pieds dans de vieilles pantoufles, mal coiffée, arrangeant elle-même ses lampes, disposant elle-même ses jardinières ou se cuisinant à la hâte un déjeuner peu poétique. Le visiteur à qui les mystères de la vie parisienne auraient été inconnus eût certes appris à ne pas mettre le pied dans les coulisses du théâtre. Bientôt signalé comme un homme capable des plus grandes noirceurs, la femme surprise dans ses mystères du matin aurait parlé de sa bêtise et de son indiscrétion de manière à le ruiner. La Parisienne, si indulgente pour les curiosités qui lui profitent, est implacable pour celles qui lui font perdre ses prestiges. Aussi une pareille invasion domiciliaire n'est-elle pas, comme dit la police correctionnelle, une attaque à la pudeur, mais un vol avec effraction,

le vol de ce qu'il y a de plus précieux, *le crédit!* Une femme se laisse volontiers surprendre peu vêtue, les cheveux tombants; quand tous ses cheveux sont à elle, elle y gagne; mais elle ne veut pas se laisser voir faisant elle-même son appartement, elle y perd *son paroistre.*

Madame Rabourdin était dans tous les apprêts de son vendredi, au milieu des provisions pêchées par sa cuisinière dans l'océan de la Halle, alors que M. des Lupeaulx se rendait sournoisement chez elle. Certes, il était bien le dernier que la belle Rabourdin attendait. Aussi, en entendant craquer ses bottes sur le palier, s'écria-t-elle: — Déjà le coiffeur!

Exclamation aussi peu agréable pour des Lupeaulx que la vue de des Lupeaulx le fut pour elle. Elle se sauva dans sa chambre à coucher où régnait un effroyable gâchis de meubles qui ne veulent pas être vus, de choses hétérogènes en fait d'élégance, un vrai mardi-gras domestique. L'effronté des Lupeaulx la suivit, tant il la trouva piquante dans son déshabillé. Ses yeux avaient je ne sais quoi d'alléchant! la chair, vue par un hiatus de camisole, semblait mille fois plus attrayante que quand elle se bombait gracieusement depuis la ligne circulaire tracée sur le dos par le surjet du velours, jusqu'aux rondeurs fuyantes du plus joli col de cygne où jamais un amant ait posé son baiser avant le bal. L'œil errant sur une femme parée qui montre une magnifique poitrine croit voir le dessert monté de quelque beau dîner; mais le regard qui se coule entre l'étoffe froissée

par le sommeil embrasse des coins friands, et s'en régale comme on dévore un fruit volé qui rougit entre deux feuilles, sur l'espalier.

— Attendez, attendez! cria-t-elle en verrouillant son désordre, et sonnant Thérèse, sa fille, la cuisinière, le domestique, implorant un châle et souhaitant le coup de sifflet du machiniste à l'Opéra.

Et le coup de sifflet partit. Et en un tour de main, autre phénomène! la chambre prit un air de matin fort piquant en harmonie avec une toilette subitement combinée, pour la plus grande gloire de cette femme évidemment supérieure en ceci.

— Vous, dit-elle! Et à cette heure! Que se passe-t-il donc?

— Les choses les plus graves du monde, répondit des Lupeaulx. Il s'agit aujourd'hui de bien nous comprendre.

Célestine regarda cet homme à travers ses lunettes et comprit.

— Mon principal vice, répondit-elle, est d'être prodigieusement fantasque, ainsi je ne mêle pas mes affections à la politique; parlons politique, affaires, et nous verrons après. Ce n'est pas, d'ailleurs, une fantaisie, mais une conséquence de mon goût d'artiste qui me défend de faire hurler les couleurs, d'allier des choses disparates, et m'ordonne d'éviter les dissonances. Nous avons notre politique aussi!

Déjà le son de la voix, la gentillesse des manières avaient produit leur effet et métamorphosé la brutalité du secrétaire général en courtoisie sentimen-

tale. Elle l'avait rappelé à ses obligations d'amant. Une jolie femme habile se fait comme une atmosphère où les nerfs se détendent, où les sentiments s'adoucissent.

— Vous ignorez ce qui se passe, reprit brutalement des Lupeaulx, car il tenait à se monter brutal. Lisez !

Et il offrit à la gracieuse Rabourdin les deux journaux où il avait entouré chaque article en encre rouge.

En lisant, le châle se décroisa sans que Célestine s'en aperçût ou par l'effet d'une volonté bien déguisée. Des Lupeaulx ne garda pas plus qu'elle son sang-froid, car il était à l'âge où la force des fantaisies est en raison de leur rapidité.

— Comment, dit-elle, mais c'est affreux ! Qu'est-ce que ce Baudoyer ?

— Un baudet, fit des Lupeaulx. Mais vous le voyez ! il porte des reliques, et arrivera conduit par la main habile qui tient la bride.

Le souvenir de ses dettes passa devant les yeux de madame Rabourdin, et l'éblouit comme si elle eût vu deux éclairs consécutifs. Ses oreilles tintèrent à coups redoublés sous la pression du sang qui battait dans ses artères ; elle resta tout hébétée, regardant une patère sans la voir.

— Mais vous nous êtes fidèle ! dit-elle à des Lupeaulx en le regardant de manière à se l'attacher.

— C'est selon, fit-il en répondant à son regard

par un coup d'œil inquisitif qui fit rougir le blanc des yeux de cette pauvre femme.

— S'il vous faut des arrhes, vous perdriez tout le prix, dit-elle en riant. Je vous faisais plus grand que vous ne l'êtes. Et vous, vous me croyez bien petite, bien pensionnaire.

— Vous ne m'avez pas compris, reprit-il d'un air fin. Je voulais dire que je ne pouvais pas servir un homme qui joue contre moi, comme l'Étourdi contre Mascarille.

— Que signifie ceci?

— Voici ce qui vous prouvera que je suis grand.

Et il présenta à madame Rabourdin l'état volé par Dutocq, en le lui offrant à l'endroit où son mari l'avait analysé si savamment.

— Lisez !

Célestine reconnut l'écriture, lut, et pâlit sous ce coup d'assommoir.

— Toutes les administrations y sont, dit des Lupeaulx.

— Mais heureusement, dit-elle, vous seul possédez ce travail que je ne puis m'expliquer.

— Celui qui l'a volé n'est pas si niais que de ne pas en avoir un double, il est trop menteur pour l'avouer et trop intelligent dans son métier pour le livrer; je n'ai même pas tenté d'en parler.

— Qui est-ce?

— Votre commis principal.

— Dutocq! On n'est jamais puni que de ses bienfaits ! Mais, reprit-elle, c'est un chien qui veut un os.

— Savez-vous ce qu'on veut m'offrir à moi, pauvre diable de secrétaire général?

— Quoi?

— Je dois trente et quelques malheureux mille francs, vous allez prendre une bien méchante opinion de moi en sachant que je ne dois pas davantage; mais enfin en cela je suis petit! Eh bien, l'oncle de Baudoyer vient d'acheter mes créances et sans doute se dispose à m'en rendre les titres.

— Mais c'est infernal, tout cela.

— Du tout, c'est monarchique et religieux, car la grande-aumônerie s'en mêle...

— Que ferez-vous?

— Que m'ordonnez-vous de faire? dit-il avec une grâce adorable en lui tendant la main.

Célestine ne le trouva plus ni laid, ni vieux, ni poudré à frimas, ni secrétaire général, ni quoi que ce soit d'immonde; mais elle ne lui donna pas la main : le soir dans son salon elle la lui aurait laissé prendre cent fois; mais le matin et seule, le geste constituait une promesse un peu trop positive, et pouvait mener loin.

— Et l'on dit que les hommes d'État n'ont pas de cœur! s'écria-t-elle en voulant compenser la dureté du refus par la grâce de la parole. Cela m'effrayait, ajouta-t-elle en prenant l'air le plus innocent du monde.

— Quelle calomnie! répondit des Lupeaulx; un des plus immobiles diplomates et qui garde le pouvoir depuis qu'il est né, vient d'épouser la fille d'une

actrice, et de la faire recevoir à la cour la plus ferrée sur les quartiers de noblesse?

— Et vous nous soutiendrez.

— Je fais le travail des nominations. Mais pas de tricherie!

Elle lui tendit sa main à baiser et lui donna un petit soufflet sur la joue.

— Vous êtes à moi, dit-elle.

Des Lupeaulx admira ce mot. Le soir, à l'Opéra, le fat le raconta de cette manière : « Une femme ne voulant pas dire à un homme qu'elle était à lui, aveu qu'une femme comme il faut ne fait jamais, lui a dit : — Vous êtes à moi. Comment trouvez-vous le détour? »

— Mais soyez mon alliée, reprit-il. Votre mari a parlé au ministre d'un plan d'administration auquel se rattache l'état dans lequel je suis si bien traité; sachez-le, dites-le-moi ce soir.

— Ce sera fait, dit-elle sans voir grande importance à ce qui avait amené des Lupeaulx chez elle.

— Madame, le coiffeur.

— Il s'est bien fait attendre, pensa Célestine. Je ne sais pas comment je m'en serais tirée, s'il avait tardé.

— Vous ne savez pas jusqu'où va mon dévouement, lui dit des Lupeaulx en se levant. Vous serez invitée à la première soirée particulière de la femme du ministre...

— Ah, vous êtes un ange, dit-elle. Et je vois maintenant combien vous m'aimez : vous m'aimez avec intelligence.

— Ce soir, chère enfant, reprit-il, j'irai savoir à l'Opéra quels sont les diables qui conspirent pour Baudoyer, et nous mesurerons nos griffes.

— Oui, mais vous dînez ici, n'est-ce pas? j'ai fait trouver les choses que vous aimez.

— Tout cela cependant ressemble tant à l'amour, qu'il serait doux d'être longtemps trompé ainsi! se dit des Lupeaulx en descendant les escaliers. Mais si elle se moque de moi, je le saurai! Je lui prépare le plus habile de tous les piéges avant la signature, afin de pouvoir lire dans son cœur. Mes petites chattes, nous vous connaissons! car, après tout, les femmes sont tout ce que nous sommes! Vingt-huit ans et vertueuse, et ici, rue Duphot! c'est un bonheur bien rare, qui vaut la peine d'être cultivé.

Le papillon éligible sautillait par les escaliers.

— Mon Dieu, cet homme-là, sans ses lunettes, poudré, doit être bien drôle en robe de chambre, se disait Célestine. Il a le harpon dans le dos, et me remorque enfin là où je voulais aller, chez le ministre. Il a joué son rôle dans ma comédie.

Quand, à cinq heures, Rabourdin rentra pour s'habiller, sa femme vint assister à sa toilette, et lui apporta cet état que, comme la pantoufle du conte des Mille et une Nuits, le pauvre homme devait rencontrer partout.

— Qui t'a remis cela? dit Rabourdin stupéfait.

— M. des Lupeaulx.

— Il est venu! demanda Rabourdin en jetant à sa femme un de ces regards qui certes auraient fait

pâlir une coupable, mais qui trouva un front de marbre et un œil rieur.

— Et il reviendra dîner, répondit-elle. Pourquoi votre air effarouché ?

— Ma chère, dit Rabourdin, des Lupeaulx est mortellement offensé par moi ; ces gens-là ne pardonnent pas, et il me caresse ! Crois-tu que je ne voie pas pourquoi ?

— Cet homme, reprit-elle, me paraît avoir un goût très-délicat ; je ne puis le blâmer, car je ne sais rien de plus flatteur pour une femme que de réveiller un palais blasé. Après...

— Trêve de plaisanterie, Célestine ! Épargne un homme accablé. Je ne puis rencontrer le ministre, et mon honneur est au jeu.

— Mon Dieu, non. Dutocq aura la promesse d'une place, et tu seras nommé chef de division.

— Je te devine, chère enfant, dit Rabourdin ; mais le jeu que tu joues est aussi déshonorant que la réalité. Le mensonge est le mensonge, et une honnête femme...

—Laisse-moi donc me servir des armes employées contre nous.

— Célestine, plus cet homme se verra sottement pris au piége, plus il s'acharnera sur moi.

— Et si je le renverse !

Rabourdin regarda sa femme avec étonnement.

— Je ne pense qu'à ton élévation, et il était temps, mon pauvre ami ! Mais tu prends le chien de chasse pour le gibier, reprit-elle après une pause. Dans

quelques jours des Lupeaulx aura très-bien accompli sa mission. Pendant que tu cherches à parler au ministre, et avant que tu ne puisses le voir, moi je lui aurai parlé. Tu as sué sang et eau pour enfanter un plan que tu me cachais, et en trois mois ta femme aura fait plus d'ouvrage que toi en six ans. Dis-moi ton beau système?

Rabourdin, tout en se faisant la barbe et après avoir obtenu de sa femme la promesse de ne pas dire un seul mot de ses travaux, en la prévenant que confier une seule idée à des Lupeaulx, c'était mettre le chat à même la jatte de lait, commença l'explication de ses travaux.

—Comment, Rabourdin, ne m'as-tu pas parlé de cela? dit Célestine en coupant la parole à son mari dès la cinquième phrase. Mais tu te serais épargné des peines inutiles. Que l'on soit aveuglé pendant un moment par une idée, je le conçois; mais pendant six ou sept ans, voilà ce que je ne conçois pas. Tu veux réduire le budget, c'est l'idée vulgaire et bourgeoise! Mais il faudrait arriver à un budget de deux milliards, la France serait deux fois plus grande. Un système neuf, ce serait de tout faire mouvoir par l'emprunt. Le trésor le plus pauvre est celui qui se trouve plein d'écus sans emploi; la mission d'un ministère des finances est de jeter l'argent par les fenêtres, il lui rentre par ses caves, et tu veux lui faire entasser des trésors! Mais il faut multiplier les emplois au lieu de les réduire. Au lieu de rembourser les rentes, il faut multiplier les rentiers. Si les

Bourbons veulent régner en paix, ils doivent créer des rentiers dans les dernières bourgades, et surtout ne pas laisser les étrangers toucher des intérêts en France, car ils nous en demanderont un jour le capital; tandis que si toute la rente est en France, ni la France ni le crédit ne périront. Voilà ce qui a sauvé l'Angleterre. Ton plan est un plan de petite bourgeoise. Un homme ambitieux n'aurait dû se présenter devant le ministère qu'en recommençant Law sans ses chances mauvaises, en expliquant la puissance du crédit, en démontrant comme quoi nous ne devons pas amortir le capital, mais les intérêts, comme font les Anglais...

— Allons, Célestine, dit Rabourdin, mêle toutes les idées ensemble, contrarie-les; amuse-t-en comme de joujoux! je suis habitué à cela. Mais ne critique pas un travail que tu ne connais pas encore.

— Est-ce que j'ai besoin, dit-elle, de connaître un plan dont l'esprit est d'administrer la France avec six mille employés au lieu de vingt mille? Mais, mon ami, fût-ce un plan d'homme de génie, un roi de France se ferait détrôner en voulant l'exécuter. On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non, l'on n'écrase pas les petits, ils sont trop plats sous le pied. Et c'est avec les ministres actuels, entre nous de pauvres sires, que tu veux remuer ainsi les hommes? Mais on remue les intérêts, et l'on ne remue pas les hommes: ils crient trop; tandis que les écus sont muets.

— Mais, Célestine, si tu parles toujours, et si tu fais de l'esprit à côté de la question, nous ne nous entendrons jamais...

— Ah ! je comprends à quoi mène l'état où tu as classé les capacités administratives, reprit-elle sans avoir écouté son mari. Mon Dieu, mais tu as aiguisé toi-même le couperet pour te faire trancher la tête. Sainte Vierge ! pourquoi ne m'as-tu pas consultée, au moins, je t'aurais empêché d'écrire une seule ligne, ou tout au moins, si tu l'avais voulu faire, je l'aurais copiée moi-même, et elle ne serait jamais sortie d'ici... Pourquoi, mon Dieu, ne m'avoir rien dit ! Voilà les hommes ! ils sont capables de dormir auprès d'une femme en gardant un secret pendant sept ans ! Se cacher d'une pauvre femme pendant sept années, douter de son dévouement ? Horreur !

— Mais, dit Rabourdin impatienté, voici onze ans que je n'ai jamais pu discuter avec toi sans que tu me coupes la parole et sans que tu ne substitues aussitôt tes idées aux miennes... Tu ne sais rien de mon travail.

— Rien ! je sais tout !

— Dis-le-moi donc ? s'écria Rabourdin impatienté pour la première fois depuis son mariage.

— Tiens, il est six heures et demie, fais ta barbe, habille-toi, répondit-elle comme répondent toutes les femmes quand on les presse sur un point où elles doivent se taire. Je vais achever ma toilette, et nous ajournerons la discussion, car je ne veux pas

être agacée le jour où je reçois. Mon Dieu, le pauvre homme! dit-elle en sortant, travailler sept ans pour accoucher de sa mort! Et se défier de sa femme!

Elle rentra.

— Si tu m'avais écoutée dans le temps, tu n'aurais pas intercédé pour conserver ton commis principal, et il a sans doute une copie autographiée de ce maudit état! Adieu, homme d'esprit!

Elle vit son mari dans une si tragique attitude de douleur, qu'elle comprit avoir été trop loin, elle courut à lui, le saisit tout barbouillé de savon, et l'embrassa tendrement.

— Cher Xavier, ne te fâche pas, lui dit-elle, ce soir nous étudierons le plan, et tu parleras à ton aise, j'écouterai bien. Je ne demande pas mieux que d'être la femme de Mahomet!

Elle se mit à rire. Rabourdin ne put s'empêcher de rire aussi, car elle avait de la mousse blanche aux lèvres, et sa voix avait déployé les trésors de la plus pure et de la plus solide affection.

— Va t'habiller, mon enfant, et surtout ne dis rien à des Lupeaulx, jure-le-moi? voilà la seule pénitence que je t'impose.

— *Impose,* dit-elle, je ne jure rien!

— Allons, Célestine, j'ai dit en riant une chose sérieuse.

— Ce soir, répondit-elle, ton secrétaire général saura que nous avons à combattre ; et moi, je sais qui attaquer.

— Qui? dit Rabourdin.

— Le ministre, répondit-elle en se grandissant de deux pieds.

Malgré la grâce amoureuse de sa chère Célestine, Rabourdin, en s'habillant, ne put empêcher quelques douloureuses pensées d'obscurcir son front.

— Quand saura-t-elle m'apprécier? se disait-il. Elle n'a pas même compris qu'elle seule était la cause de tout ce travail! Quel brise-raison, et quelle intelligence! Si je ne m'étais pas marié, je serais déjà bien haut et bien riche! J'aurais économisé cinq mille francs par an sur mes appointements. En les employant bien, j'aurais aujourd'hui dix mille livres de rente en dehors de ma place, je serais garçon et j'aurais la chance de devenir par un mariage... Oui, reprit-il en s'interrompant, mais j'ai Célestine et mes deux enfants.

Il se rejeta sur son bonheur. Dans le plus heureux ménage, il y a toujours des moments de regret. Il vint au salon et contempla son appartement.

— Il n'y a pas dans Paris deux femmes qui s'entendent à la vie comme elle. Avec douze mille livres de rente faire tout cela! dit-il en regardant les jardinières pleines de fleurs, et songeant aux jouissances de vanité que le monde allait lui donner. Elle était faite pour être la femme d'un ministre. Quand je pense que celle du mien ne lui sert à rien : elle a l'air d'une bonne grosse bourgeoise, et quand elle se trouve au château, dans les salons...

Il se pinça les lèvres. Les hommes très-occupés ont des idées si fausses en ménage, qu'on peut éga-

lement leur faire croire qu'avec cent mille francs on n'a rien, et qu'avec douze mille francs on a tout. Quoique très-impatiemment attendu, malgré les flatteries préparées pour ses appétits de gourmet émérite, des Lupeaulx ne vint pas dîner, il ne se montra que très-tard dans la soirée, à minuit, heure à laquelle la causerie devient, dans tous les salons, plus intime et confidentielle. Andoche Finot le journaliste était resté.

—Je sais tout, dit des Lupeaulx quand il fut bien assis sur la causeuse au coin du feu, sa tasse de thé à la main, madame Rabourdin debout devant lui, tenant une assiette pleine de sandwiches et de tranches d'un gâteau bien justement nommé *gâteau de plomb*. Finot, mon cher et spirituel ami, vous pourrez rendre service à notre gracieuse reine en lâchant quelques chiens après des hommes dont nous causerons. Vous avez contre vous, dit-il à M. Rabourdin, en baissant la voix pour n'être entendu que des trois personnes auxquelles il s'adressait, des usuriers et le clergé, l'argent et l'Église. L'article du journal libéral a été demandé par un vieil escompteur à qui l'on avait des obligations, mais le petit bonhomme qui l'a fait s'en soucie peu. La rédaction en chef de ce journal change dans trois jours, et nous reviendrons là-dessus. L'opposition royaliste, car nous avons, grâce à M. de Châteaubriand, une opposition royaliste, c'est-à-dire qu'il y a des royalistes qui passent aux libéraux, mais ne faisons pas de haute politique : ces assassins de

Charles X m'ont promis leur appui, en mettant votre nomination pour prix à leur approbation de la loi proposée par le ministre. Toutes mes batteries sont dressées. Si l'on nous impose Baudoyer, nous dirons : « Tel et tel journal, et messieurs *tels et tels* attaqueront votre projet favori; ainsi toute la presse sera contre (car les journaux ministériels que je tiens seront muets et mous, ils n'auront pas de peine à l'être, ils le sont assez, n'est-ce pas, Finot?). Nommez Rabourdin, et vous aurez l'opinion pour vous. » Pauvres Bonifaces de gens de province qui se carrent dans leurs fauteuils au coin du feu, très-heureux de l'indépendance des organes de l'opinion, ah! ah!

— Hi, hi, hi! fit Andoche Finot.

— Ainsi, soyez tranquille, dit des Lupeaulx. J'ai tout arrangé ce soir. La grande-aumônerie pliera.

— J'aurais mieux aimé perdre tout espoir et vous avoir à dîner, lui dit Célestine à l'oreille en le regardant d'un air fâché.

— Voici qui m'obtiendra ma grâce, reprit-il en lui remettant une invitation pour la soirée de mardi.

Elle l'ouvrit, et le plaisir le plus rouge anima ses traits. Aucune jouissance ne peut se comparer à celle de la vanité triomphante.

— Vous savez ce qu'est la soirée du mardi, reprit des Lupeaulx en prenant un air mystérieux; c'est dans notre ministère comme le Petit-Château à la cour. Vous serez au cœur du pouvoir! Il y aura

la comtesse, qui est toujours en faveur malgré la mort de Louis XVIII, son cher vicomte, la petite madame Walsham, la marquise d'Espard, votre chère Firmiani, que j'ai priée afin que vous trouviez un appui dans le cas où les femmes vous *black-bolleraient*. Je veux vous voir au milieu de ce monde-là.

Célestine hochait la tête comme un *pur sang* avant la course, et relisait l'invitation comme Baudoyer et Saillard avaient relu leurs articles dans les journaux, sans pouvoir s'en rassasier.

— Là d'abord, et un jour aux Tuileries, dit-elle à des Lupeaulx.

Des Lupeaulx fut effrayé du mot et de l'attitude, tant ils exprimaient d'ambition et de sécurité.

— Ne serais-je qu'un marche-pied? se dit-il.

Il se leva, s'en alla dans la chambre à coucher de madame Rabourdin, et y fut suivi par elle, car elle avait compris à un geste du secrétaire général qu'il voulait lui parler en secret.

— Hé bien! le plan? dit-il.

— Bah! des bêtises d'honnête homme! Il veut supprimer quinze mille employés et n'en garder que cinq ou six mille, vous n'avez pas idée d'une monstruosité pareille, je vous ferai lire son mémoire quand la copie en sera terminée. Il est de bonne foi. Son catalogue analytique des employés a été dicté par la pensée la plus vertueuse. Pauvre cher homme!

Des Lupeaulx fut d'autant plus rassuré par le rire

vrai qui accompagnait ces railleuses et méprisantes paroles, qu'il se connaissait en mensonges, et que, pour le moment, Célestine était de bonne foi.

— Mais enfin, le fond de tout cela? demanda-t-il.

— Hé bien, il veut supprimer la contribution foncière en la remplaçant par des impôts de consommation.

— Mais il y a déjà un an qu'Ouvrard a proposé un plan à peu près semblable, et le ministre des finances médite de dégrever l'impôt foncier.

—Là, quand je lui disais que ce n'était pas neuf! s'écria Célestine en riant.

—Oui, mais s'il s'est rencontré avec le plus grand financier de l'époque, un homme qui, je vous le dis entre nous, est le Napoléon de la finance; il doit y avoir au moins quelques idées dans ses moyens d'exécution.

— Tout est vulgaire, fit-elle en imprimant à ses lèvres une moue dédaigneuse. Songez donc qu'il veut gouverner et administrer la France avec cinq ou six mille employés, tandis qu'il faudrait au contraire qu'il n'y eût pas en France une seule personne qui ne fût intéressée au maintien de la monarchie.

Des Lupeaulx parut satisfait de trouver un homme médiocre dans l'homme auquel il accordait des talents supérieurs.

— Êtes-vous bien sûr de la nomination? Voulez-vous un conseil de femme? lui dit-elle.

— Elles s'entendent mieux que nous en trahisons

élégantes, fit des Lupeaulx en hochant la tête.

— Hé bien! dites *Baudoyer* à la cour et à la grande-aumônerie, pour leur ôter tout soupçon et les endormir; mais au dernier moment, écrivez *Rabourdin*.

— Il y a des femmes qui disent *oui* tant qu'on a besoin d'un homme, et *non* quand il a joué son rôle, répondit des Lupeaulx.

—J'en connais, lui dit-elle en riant. Mais elles sont bien sottes, car en politique, on se retrouve toujours; c'est bon avec les niais, et vous êtes homme d'esprit. Selon moi, la plus grande faute que l'on puisse commettre dans la vie est de se brouiller avec un homme supérieur.

— Non, dit des Lupeaulx, car il pardonne; mais avec de petits esprits rancuniers qui n'ont pas autre chose à faire qu'à se venger.

Quand tout le monde fut parti, Rabourdin resta chez sa femme, et après avoir exigé pour une seule fois son attention, il put lui expliquer son plan en lui faisant comprendre qu'il ne restreignait point et augmentait au contraire le budget, en lui montrant à quels travaux s'employaient les deniers publics, en lui expliquant comment l'État décuplait le mouvement de l'argent en faisant entrer le sien pour un tiers ou pour un quart dans des dépenses qui seraient supportées par des intérêts privés ou de localité; enfin il lui prouva que son plan était moins une œuvre de théorie qu'une œuvre fertile en moyens d'exécution. Célestine, enthousiasmée,

sauta au cou de son mari et s'assit au coin du feu sur ses genoux.

— Enfin j'ai donc en toi le mari que je rêvais! dit-elle. L'ignorance où j'étais de ton mérite t'a sauvé des griffes de des Lupeaulx. Je t'ai calomnié merveilleusement et de bon cœur!

Cet homme pleura de bonheur. Il avait donc enfin son jour de triomphe. Après avoir tout entrepris pour plaire à sa femme, il était grand aux yeux de son seul public.!

— Et, pour qui te connaît si bon, si doux, si égal de caractère, si aimant, tu es dix fois plus grand. Mais, dit-elle, un homme de génie est toujours plus ou moins enfant, et tu es un enfant, un enfant bien aimé.

Elle tira son invitation de l'endroit où les femmes mettent ce qu'elles veulent cacher, et la lui montra.

— Voilà ce que je voulais, dit-elle; des Lupeaulx m'a mise en présencé du ministre, et fût-il de bronze, cette Excellence sera pendant quelque temps mon serviteur.

## II.

## Madame Rabourdin présentée.

Dès le lendemain, Célestine s'occupa de sa présentation au cercle intime du ministre. C'était sa grande journée, à elle! Jamais courtisane ne prit tant de soin d'elle-même que cette honnête femme en prit de sa personne. Jamais couturière ne fut plus tourmentée que la sienne, et jamais couturière ne comprit mieux l'importance de son art. Enfin, madame Rabourdin n'oublia rien. Elle alla elle-même chez un loueur de voitures, pour choisir un coupé qui ne fût ni vieux, ni bourgeois, ni insolent. Son domestique fut tenu, comme les domes-

tiques de bonne maison, d'avoir l'air d'un maître. Puis, vers dix heures du soir, le fameux mardi, elle sortit dans une délicieuse toilette de deuil. Elle était coiffée avec des grappes de raisin en jais du plus beau travail, une parure de mille écus commandée chez Fossin par une Anglaise partie sans la prendre. Les feuilles étaient en lames de fer estampé, légères comme de véritables feuilles de vigne, et l'artiste n'avait pas oublié ces vrilles si gracieuses, destinées à s'entortiller dans les boucles, comme elles s'accrochent à tout rameau. Les bracelets, le collier et les pendants d'oreilles étaient en fer dit de Berlin; mais ces délicates arabesques venaient de Vienne, et semblaient avoir été faites par ces fées qui, dans les contes, sont chargées par quelque Carabosse jalouse d'amasser des yeux de fourmis, ou de filer des pièces de toile contenues dans une noisette. Sa taille, amincie par le noir, avait été mise en relief par une robe d'une coupe étudiée, et qui s'arrêtait à l'épaule dans la courbure, sans épaulettes; à chaque mouvement, il semblait que la femme, comme un papillon, allait sortir de son enveloppe, et néanmoins la robe tenait par une invention de la divine couturière. La robe était en mousseline de laine, étoffe que le fabricant n'avait pas encore envoyée à Paris, une divine étoffe qui plus tard eut un succès fou. Son pied, chaussé d'un bas à mailles fines et d'un soulier de satin turc, car le grand deuil excluait le satin de soie, avait une tournure supérieure. Célestine était bien belle

ainsi. Son teint, ravivé par un bain au son, avait un éclat doux. Ses yeux, baignés par les ondes de l'espoir, étincelants d'esprit, attestaient cette supériorité dont parlait alors l'heureux et fier des Lupeaulx.

Elle fit bien son entrée, et les femmes sauront apprécier le sens de cette phrase. Elle salua gracieusement la femme du ministre, en conciliant le respect qu'elle lui devait avec sa propre valeur à elle, et ne la choqua point tout en se posant dans sa majesté, car chaque belle femme est une reine. Aussi eut-elle avec le ministre cette jolie impertinence que les femmes peuvent se permettre avec les hommes, fussent-ils grands ducs. Elle examina le terrain en s'asseyant, et se trouva dans une de ces soirées choisies, peu nombreuses, où les femmes peuvent se toiser, se bien apprécier, où la moindre parole retentit dans toutes les oreilles, où chaque regard porte coup, où la conversation est un duel avec témoins, où ce qui est médiocre devient plat, mais où tout mérite est accueilli silencieusement, comme étant au niveau de chaque esprit. Rabourdin avait été se confiner dans un salon voisin où l'on jouait, et il resta planté sur ses pieds à faire galerie, ce qui prouvait qu'il ne manquait pas d'esprit.

— Ma chère, dit la marquise d'Espard à la comtesse jadis en faveur, Paris est unique ! il sort, sans qu'on s'y attende et sans qu'on sache d'où, des femmes comme celle-ci, qui semblent tout pouvoir et tout vouloir...

— Mais elle peut et veut tout, madame, dit des Lupeaulx en se rengorgeant.

En ce moment, la rusée Rabourdin courtisait la femme du ministre. Stylée, la veille, par des Lupeaulx, qui connaissait les endroits faibles de la comtesse, elle la caressait, sans avoir l'air d'y toucher. Puis elle garda le silence à propos, car des Lupeaulx, tout amoureux qu'il était, avait remarqué les défauts de cette femme, et lui avait dit la veille : *Surtout ne parlez pas trop!* Exorbitante preuve d'attachement, car si Bertrand Barrère a laissé ce sublime axiôme : — *N'interromps pas une femme qui danse pour lui donner un avis*, on peut y ajouter celui-ci : *Ne reproche pas à une femme de semer ses perles!* afin de rendre ce chapitre du code civil femelle complet. La conversation devint générale. De temps en temps, madame Rabourdin y mit la langue comme une chatte bien apprise met la patte sur les dentelles de sa maîtresse, en veloutant ses griffes.

Comme cœur, le ministre avait peu de fantaisies. La Restauration n'en eut pas de plus fini sur l'article de la galanterie. L'opposition du *Miroir*, de la *Pandore*, du *Figaro* ne trouva pas le plus léger battement d'artère à lui reprocher. Sa maîtresse était l'Étoile, et, chose bizarre, elle lui fut fidèle dans le malheur, tant elle y avait gagné! Madame Rabourdin savait cela ; mais elle savait aussi qu'il revient des esprits dans les vieux châteaux, elle s'était donc mis en tête de rendre le ministre jaloux du

bonheur, encore sous bénéfice d'inventaire, dont paraissait jouir des Lupeaulx. En ce moment, des Lupeaulx se gargarisait avec le nom de Célestine. Pour la lancer, il se tuait à faire comprendre à la marquise d'Espard, à madame Walsham et à la comtesse, dans une conversation à huit oreilles, qu'elles devaient admettre madame Rabourdin dans leur coalition, et madame Firmiani l'appuyait. Au bout d'une heure, le ministre avait été fortement égratigné. L'esprit de madame Rabourdin lui plaisait ; elle avait séduit sa femme qui, tout enchantée de cette sirène, venait de l'inviter à venir quand elle le voudrait.

— Car, ma chère, avait dit la femme du ministre à Célestine, votre mari sera bientôt directeur : l'intention du ministre est de réunir deux divisions et d'en faire une direction, vous serez des nôtres.

L'Excellence emmena madame Rabourdin pour lui montrer une pièce de son appartement devenue célèbre par les prétendues profusions que l'opposition lui avait reprochées, et démontrer la niaiserie du journalisme. Il lui donna le bras.

— En vérité, madame, vous devriez bien nous faire la grâce, à la comtesse et à moi, de venir souvent...

Et il lui débita des galanteries de ministre.

— Mais, Monseigneur, dit-elle en lui lançant un de ces regards que les femmes tiennent en réserve, il me semble que cela dépend de vous.

— Comment ?

— Mais vous pouvez m'en donner le droit.

— Expliquez-vous?

— Non, je me suis dit en venant ici que je n'aurais pas le mauvais goût de faire la solliciteuse.

— Parlez! les *placets* de ce genre ne sont pas *déplacés*, dit le ministre en riant, car il n'y a rien comme les bêtises de ce genre pour amuser ces hommes graves.

— Hé bien, il est ridicule à la femme d'un chef de bureau de paraître souvent ici, tandis que la femme d'un directeur n'y serait pas *déplacée*.

— Laissons cela, dit le ministre, votre mari est un homme indispensable, et il est nommé.

— Dites-vous votre vraie vérité?

— Voulez-vous venir voir sa nomination dans mon cabinet, le travail est fait.

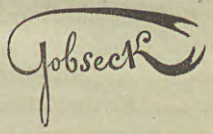
— Eh bien! dit-elle en restant dans un coin seule avec le ministre dont l'empressement avait une vivacité suspecte, laissez-moi vous dire que je puis vous en récompenser...

Elle allait dévoiler le plan de son mari, lorsque des Lupeaulx, venu sur la pointe du pied, fit un: « *broum! broum!* » de colère qui annonçait qu'il ne voulait pas entendre ce qu'il avait écouté. Le ministre lança un regard plein de mauvaise humeur au vieux fat pris au piége. Impatient de sa conquête, des Lupeaulx avait pressé outre mesure le travail du personnel, l'avait remis au ministre, et voulait venir apporter le lendemain la nomination à celle qui passait pour sa maîtresse.

En ce moment, le valet de chambre du ministre se présenta d'un air mystérieux et dit à des Lupeaulx que son valet de chambre l'avait prié de lui remettre aussitôt cette lettre en le prévenant de sa haute importance. Le secrétaire général alla près d'une lampe, et lut un mot ainsi conçu :

*Contre mon habitude, j'attends dans votre antichambre, et il n'y a pas un instant à perdre pour vous arranger avec*

*Votre serviteur*



Le secrétaire général frémit en reconnaissant cette signature. Il eût été dommage de ne pas la donner en autographe, car elle est rare sur la place, et doit être précieuse pour ceux qui cherchent à deviner le caractère des gens d'après la physionomie de leur signature. Si jamais image hiéroglyphique exprima quelque animal, assurément c'est ce nom où l'initiale et la finale figurent une vorace gueule de requin, insatiable, toujours ouverte, accrochant et dévorant tout, le fort et le faible. Il a été impossible de typographier l'écriture, elle est trop fine, trop menue et trop serrée, quoique nette ; mais on peut l'imaginer, la phrase n'occupait qu'une ligne. L'avarice seule pouvait inspirer une phrase aussi insolemment impérative et aussi cruellement irréprochable, claire et muette, qui disait tout et ne trahissait rien. Gob-

seck vous serait inconnu, qu'à l'aspect de cette ligne qui vous faisait venir sans être un ordre, vous eussiez deviné l'implacable usurier de la rue des Grès. Aussi, comme un cerf-volant qui reçoit un violent coup de rappel, des Lupeaulx donna-t-il aussitôt de la tête, et s'en alla-t-il chez lui, songeant à toute sa position compromise. Figurez-vous un général en chef à qui son aide de camp vient dire : « Il arrive à l'ennemi trente mille hommes de troupes fraîches qui nous prennent à revers ! »

Un seul mot éclaircira l'arrivée des sieurs Gigonnet et Gobseck sur le champ de bataille, car ils étaient tous deux chez des Lupeaulx. A huit heures du soir, Martin Falleix, venu sur l'aile des vents en vertu de trois francs de guides et d'un postillon en avant, avait apporté les actes d'acquisition à la date de la veille. Aussitôt les contrats portés au café Thémis par Mitral avaient passé dans les mains des deux usuriers, qui s'étaient empressés de se rendre au ministère, mais à pied. Onze heures sonnaient, Des Lupeaulx tressaillit en voyant les deux sinistres figures émerillonnées par un regard aussi direct que la balle d'un pistolet, et brillant comme la flamme du coup.

— Hé bien! qu'y a-t-il, mes maîtres?

Les usuriers restèrent froids et immobiles. Gigonnet montra tour à tour les pièces et le valet de chambre.

— Passons dans mon cabinet, dit des Lupeaulx en renvoyant par un geste son valet de chambre.

— Vous entendez le français à ravir, dit Gigonnet.

— Venez-vous tourmenter un homme qui vous a fait gagner à chacun trois cent mille francs? dit-il en laissant échapper un mouvement de hauteur.

— Et qui nous en fera gagner encore, j'espère, dit Gigonnet.

— Une affaire! reprit des Lupeaulx. Si vous avez besoin de moi, j'ai de la mémoire.

— Et nous le vôtre, répondit Gobseck.

— On payera mes dettes, dit dédaigneusement des Lupeaulx pour ne pas se laisser entamer.

— Vrai! dit Gobseck.

— Allons au fait, mon fils, dit Gigonnet. Vous ne vous poserez pas comme ça dans votre cravate, avec nous c'est inutile. Prenez ces actes, et lisez-les.

Les deux usuriers inventorièrent le cabinet de des Lupeaulx, pendant qu'il lisait avec étonnement et stupéfaction ces contrats qui lui semblaient jetés des nues par les anges.

— N'avez-vous pas en nous des hommes d'affaire intelligents? dit Gigonnet.

— Mais à quoi dois-je une si habile coopération? fit des Lupeaulx inquiet.

— Nous savions, il y a huit jours, ce que sans nous vous ne sauriez que demain. Monsieur de Grimaudan est forcé de donner sa démission.

Les yeux de des Lupeaulx se dilatèrent comme des marguerites.

— Votre ministre vous jouait ce tour-là, dit le concis Gobseck.

— Vous êtes mes maîtres, dit le secrétaire général en s'inclinant avec un profond respect.

— Juste ! dit Gobseck.

— Mais vous allez m'étrangler...

— Possible !

— Eh bien, à l'œuvre, bourreaux ! reprit en souriant le secrétaire général.

— Vous voyez, reprit Gobseck, vos créances sont inscrites avec l'argent prêté pour l'acquisition.

— Voici les titres, dit Gigonnet en tirant de la poche de sa redingote verdâtre des dossiers d'avoué.

— Vous avez trois ans pour rembourser le tout, dit Gobseck.

— Mais, dit des Lupeaulx effrayé de tant de complaisance et d'un arrangement aussi fantastique, que voulez-vous de moi ?

— La place de La Billardière pour Baudoyer, dit vivement Gigonnet.

— C'est bien peu de chose, quoique j'aie l'impossible à faire, répondit des Lupeaulx, car je me suis lié les mains.

— Vous rongerez les cordes avec vos dents, dit Gobseck, elles sont pointues !

— Est-ce tout? dit des Lupeaulx.

— Nous gardons les pièces jusqu'à l'admission de ces créances-là, dit Gigonnet en mettant un état sous les yeux du secrétaire général. Si elles ne sont pas reconnues par la commission dans six jours, vos noms sur cet acte seront remplacés par ceux d'un autre.

— Vous êtes habiles ! s'écria le secrétaire général.

— Juste, dit Gobseck.

— Voilà tout ? fit des Lupeaulx.

— Oui.

— Est-ce fait ? demanda Gigonnet.

Des Lupeaulx inclina la tête.

— Eh bien, signez cette procuration, dit Gobseck. Dans deux jours la nomination de Baudoyer, dans six les créances reconnues et...

— Et quoi ? dit des Lupeaulx.

— Nous vous garantissons...

— Quoi ? fit des Lupeaulx de plus en plus étonné.

— Votre nomination, répondit Gigonnet en se grandissant sur ses ergots ; car nous faisons la majorité avec cinquante-deux voix de fermiers et d'industriels qui obéiront à votre prêteur.

Des Lupeaulx serra la main de Gigonnet.

— Il n'y a qu'entre nous que les malentendus sont impossibles, dit-il ; voilà ce qui s'appelle des affaires ! Aussi vous y mettrai-je la réjouissance.

— Juste, dit Gobseck.

— Que sera-ce ? demanda Gigonnet.

— La croix pour votre imbécile de neveu.

— Bon, fit Gigonnet. Vous le connaissez bien !

Ils se saluèrent, et des Lupeaulx les reconduisit jusque sur l'escalier.

— Ce sont donc les envoyés secrets de quelques puissances étrangères, se dirent les deux valets de chambre.

Dans la rue, les deux usuriers se regardèrent en riant, à la lueur d'un réverbère.

—Il nous devra neuf mille francs d'intérêts par an, et la terre en rapporte cinq net, s'écria Gigonnet.

— Il est dans nos mains pour longtemps, dit Gobseck.

— Il bâtira, il fera des folies, répondit Gigonnet, Falleix achètera la terre.

— Son affaire est d'être député, il se moque du reste, dit Gobseck.

— Hé, hé !

— Hé, hé !

Ces petites exclamations sèches servaient de rire aux deux usuriers qui se rendirent à pied au café Thémis.

Des Lupeaulx revint au salon et trouva madame Rabourdin faisant très-bien la roue, elle était charmante, et le ministre, ordinairement si triste, avait une figure déridée et gracieuse.

— Elle opère des miracles ! se dit des Lupeaulx. Quelle femme précieuse ! il faut la pénétrer jusqu'au fond du cœur.

— Elle est décidément très-bien, votre petite dame, dit la marquise au secrétaire général, il ne lui manque que votre nom !...

— Oui, son seul tort est d'être la fille d'un commissaire-priseur ; elle périra par le défaut de naissance, répondit des Lupeaulx d'un air froid qui contrastait avec la chaleur qu'il mettait à parler de madame Rabourdin un instant auparavant.

La marquise le regarda fixement.

— Vous leur avez jeté un coup d'œil qui ne m'a pas échappé, dit-elle, il a percé le nuage de vos lunettes. Vous êtes amusants tous deux, à vous disputer cet os-là.

Comme elle passait la porte, le ministre courut à elle et la reconduisit.

— Hé bien, dit des Lupeaulx à madame Rabourdin, que dites-vous de notre ministre?

— Il est charmant, répondit-elle. Vraiment (*elle éleva la voix pour se faire entendre de la femme de l'Excellence*) il faut les connaître pour les apprécier ces pauvres ministres : les petits journaux et les calomnies de l'opposition défigurent tant les hommes politiques que l'on finit par se laisser influencer ; mais ces préventions tournent à leur avantage quand on les voit.

— Il est très-bien, dit des Lupeaulx.

— Eh bien, je vous assure qu'on peut l'aimer, dit-elle avec bonhomie.

— Chère enfant, dit des Lupeaulx en prenant à son tour un air bonhomme et câlin, vous avez fait la chose impossible.

— Quoi? dit-elle.

— Vous avez ressuscité un mort, je ne lui croyais plus de cœur. Demandez à sa femme? il en a juste pour défrayer une fantaisie. Mais profitez-en : venez par ici, ne soyez pas étonnée.

Il emmena madame Rabourdin dans le boudoir et s'assit avec elle sur le divan.

— Vous êtes une rusée, et je vous en aime davantage. Entre nous, vous êtes une femme supérieure. Des Lupeaulx vous a conduite ici, tout est dit, n'est-ce pas? D'ailleurs, quand on se décide à aimer par intérêt, il vaut mieux prendre un sexagénaire ministre qu'un quadragénaire secrétaire général; il y a plus de profit et moins d'ennuis. Je suis un homme à lunettes, à tête poudrée, usé par les plaisirs, le bel amour que cela fait! Oh! je me suis dit cela! S'il faut absolument accorder quelque chose à l'utile, je ne serai jamais l'agréable, n'est-ce pas? Il faut être fou pour ne pas savoir raisonner sa position. Vous pouvez m'avouer la vérité, me montrer le fond de votre cœur, nous sommes deux associés, et non pas deux amants. Si j'ai quelque caprice, vous êtes trop supérieure pour faire attention à de telles misères, et vous me les passerez; autrement, vous auriez des idées de petite pensionnaire ou de bourgeoise de la rue Saint-Denis! Bah! nous sommes plus élevés que tout cela, vous et moi. Voilà la marquise d'Espard qui s'en va, croyez-vous qu'elle ne pense pas ainsi? Nous nous sommes entendus ensemble il y a deux ans (le fat!), eh bien! elle n'a qu'à m'écrire un mot, et il n'est pas long: *Mon cher des Lupeaulx, vous m'obligerez de faire telle ou telle chose!* C'est exécuté ponctuellement. Vous autres femmes, il ne vous en coûte rien pour avoir ce que vous voulez. Hé bien donc, enjuponnez le ministre, chère enfant, je vous y aiderai, c'est dans mon intérêt; je lui voudrais une femme qui

l'influençât, il ne m'échapperait pas, car il m'échappe quelquefois, et cela se conçoit : je ne le tiens que par sa raison, et en m'entendant avec une jolie femme, je le tiendrais par sa folie. Ainsi, restons bons amis... et partageons le crédit que vous aurez.

Madame Rabourdin écoutait dans le plus profond étonnement cette singulière profession de rouerie, et la naïveté du commerçant politique excluait toute idée de surprise.

— Croyez-vous qu'il ait fait attention à moi? lui demanda-t-elle prise au piége.

— Je le connais, j'en suis sûr.

— Est-il vrai que la nomination de Rabourdin soit signée?

— Je lui ai remis le travail ce matin. Mais ce n'est rien encore que d'être directeur, il faut être maître des requêtes....

— Oui, dit-elle.

— Eh bien, rentrez, coquetez avec l'Excellence.

— Vraiment, dit-elle, ce n'est que de ce soir que j'ai pu bien vous connaître. Vous n'avez rien de vulgaire.

— Ainsi donc, reprit des Lupeaulx, nous sommes deux vieux amis, et nous supprimons les airs tendres, l'amour ennuyeux pour entendre la question comme sous la Régence, où l'on avait beaucoup d'esprit.

— Vous êtes vraiment fort, et vous avez mon admiration, dit-elle en souriant et lui tendant la

main. Vous saurez que l'on fait plus pour son ami que pour son...

Elle n'acheva pas et rentra.

— Chère petite, se dit des Lupeaulx à lui-même en la regardant aborder le ministre, des Lupeaulx n'a plus de remords à se retourner contre toi ! Demain soir, en m'offrant une tasse de thé, tu m'offriras ce dont je ne veux plus... Tout est dit ! quand nous avons quarante ans, les femmes nous attrapent toujours, on ne peut plus être aimé !

Il rentra dans le salon après s'être toisé dans la glace et s'être reconnu pour un fort joli homme politique, mais pour un parfait invalide de Cythère. En ce moment, madame Rabourdin se résumait ; elle méditait de s'en aller et s'efforçait de laisser dans l'esprit de chacun une dernière et gracieuse impression. Elle y réussit. Contre la coutume des salons, quand elle ne fut plus là, chacun s'écria : « La charmante femme ! » Le ministre la reconduisit jusqu'à la dernière porte.

— Je suis bien sûr que demain vous penserez à moi ? dit-il au ménage en faisant ainsi allusion à la nomination.

Il y a si peu de hauts fonctionnaires dont les femmes soient agréables, dit le ministre en rentrant, que je suis tout content de notre acquisition.

— Ne la trouvez-vous pas un peu envahissante ? dit des Lupeaulx d'un air piqué.

Les femmes échangèrent entre elles des regards

expressifs. La rivalité du ministre et de son secrétaire général les amusait. Alors eut lieu l'une de ces jolies mystifications auxquelles s'entendent admirablement les femmes. Elles animèrent le ministre et des Lupeaulx en s'occupant de madame Rabourdin. L'une la trouvait apprêtée et visant à l'esprit ; l'autre comparait les grâces de la bourgeoisie aux manières de la grande compagnie. Des Lupeaulx défendit Célestine comme on défend ses ennemis dans les salons.

— Rendez-lui donc justice, mesdames ! n'est-il pas extraordinaire que la fille d'un commissaire-priseur soit aussi bien ? Voyez d'où elle est partie, et voyez où elle est? elle ira aux Tuileries, elle en a la prétention, elle me l'a dit.

— Si elle est la fille d'un commissaire, dit la comtesse en souriant, en quoi cela peut-il nuire à l'avancement de son mari ?

— Par le temps qui court, n'est-ce pas? dit la femme du ministre en se pincant les lèvres.

— Madame, dit sévèrement le ministre à la comtesse, avec des mots pareils, que malheureusement la cour n'épargne à personne, on prépare des révolutions. Vous ne sauriez croire combien la conduite peu mesurée de l'aristocratie déplaît à certains personnages clairvoyants du château. Si j'étais grand seigneur, au lieu d'être un petit gentilhomme de province qui semble être là où je suis pour faire vos affaires, la monarchie ne serait pas aussi mal assise que je la vois.

— Tu es nommé, mon cher, dit Célestine en serrant la main de son mari. Sans des Lupeaulx, j'eusse expliqué ton plan au ministre ; mais ce sera pour mardi prochain, et tu pourras ainsi devenir plus promptement maître des requêtes.

Dans la vie de toutes les femmes, il est un jour où elles ont brillé de tout leur éclat, et qui leur donne un éternel souvenir auquel elles reviennent complaisamment. Quand madame Rabourdin défit un à un les artifices de sa parure, elle récapitula sa soirée en la comptant parmi ses jours de gloire et de bonheur : toutes ses beautés avaient été jalousées, elle avait été vantée par la femme du ministre, heureuse de l'opposer à ses amies ; toutes ses vanités avaient rayonné au profit de l'amour conjugal. Rabourdin était nommé !

— N'étais-je pas bien, ce soir? dit-elle à son mari, comme si elle avait eu besoin de l'animer.

En ce moment Mitral, qui attendait au café Thémis les deux usuriers, les vit entrer et n'aperçut rien sur ces deux figures impassibles.

— Où en sommes-nous ? leur dit-il quand ils furent attablés.

— Eh bien, comme toujours, dit Gigonnet.

— La victoire aux écus, répondit Gobseck.

Mitral prit un cabriolet, alla trouver les Saillard et les Baudoyer, chez qui le boston s'était prolongé ; mais il ne restait plus que l'abbé Gaudron, car Falleix, quasi mort de fatigue, était allé se coucher.

— Vous serez nommé, mon neveu, et l'on vous réserve une surprise.

— Quoi ? dit Saillard.

— La croix ! s'écria Mitral.

— Dieu protége ceux qui songent à ses autels ! dit Gaudron.

On chantait ainsi le *Te Deum* dans les deux camps avec un égal bonheur.

## III.

## En avant les Tarets !

Le lendemain, mercredi, M. Rabourdin devait travailler avec le ministre, car il faisait l'intérim depuis la maladie de défunt La Billardière. Ces jours-là, les employés étaient fort exacts, les garçons de bureaux très-empressés, car les jours de signature tout est en l'air dans les bureaux, et pourquoi ? personne ne le sait. Les trois garçons étaient donc à leur poste, et se flattaient d'avoir quelque gratification, car le bruit de la nomination de M. Rabourdin s'était répandu la veille par les soins de des Lupeaulx. L'oncle Antoine et l'huissier Laurent se trouvaient en grande tenue, quand, à

huit heures moins un quart, le garçon du secrétariat vint prier Antoine de remettre en secret à M. Dutocq une lettre que le secrétaire général lui avait dit d'aller porter chez le commis principal à sept heures.

— Je ne sais pas comment cela s'est fait, mon vieux, j'ai dormi, dormi, que je ne fais que de me réveiller. Il me chanterait une gamme d'enfer s'il savait qu'elle n'est pas à son adresse, au lieu que, comme ça, je lui soutiendrai que je l'ai remise moi-même chez M. Dutocq. Un fameux secret, père Antoine, ne dites rien aux employés ; parole, il me renverrait, je perdrais ma place pour un seul mot, a-t-il dit.

— Qu'est-ce qu'il y a donc dedans? dit Antoine.

— Rien. Je l'ai regardée, comme ça, tenez.

Et il fit bâiller la lettre qui ne laissa voir que du blanc.

— C'est aujourd'hui le grand jour pour vous, Laurent, dit le garçon du secrétariat, vous allez avoir un nouveau directeur. Décidément on fait des économies, on réunit deux divisions en une direction, gare aux garçons !

— Oui, neuf employés mis à la retraite avec le père Clergeot, dit Dutocq qui arrivait. Comment savez-vous cela, vous autres?

Antoine présenta la lettre à Dutocq, qui dégringola les escaliers et courut au secrétariat après l'avoir ouverte.

Depuis le jour de la mort de M. La Billardière,

après avoir bien bavardé, les deux bureaux Rabourdin et Baudoyer avaient fini par reprendre leur physionomie accoutumée et les habitudes du *dolce far niente* administratif. Cependant la fin de l'année imprimait dans les bureaux une sorte d'application studieuse, de même qu'elle donne quelque chose de plus onctueusement servile aux portiers. Chacun venait à l'heure, on remarquait plus de monde après quatre heures, car la distribution des gratifications dépendait des dernières impressions qu'on laissait de soi dans l'esprit des chefs.

La veille, la nouvelle de la réunion des deux divisions La Billardière et Clergeot en une direction, sous une dénomination nouvelle, avait agité les deux divisions. On savait le nombre des employés mis à la retraite, mais on ignorait leurs noms. On supposait bien que Poiret ne serait pas remplacé, on ferait l'économie de sa place. Le petit La Billardière s'en était allé; deux nouveaux surnuméraires arrivaient; et, circonstance effrayante! ils étaient fils de députés. La nouvelle jetée la veille dans les bureaux, au moment où les employés partaient, avait imprimé la terreur dans les consciences. Aussi, pendant la demi-heure d'arrivée, y eut-il des causeries autour des poêles. Avant que personne ne fût arrivé, Dutocq vit des Lupeaulx à sa toilette; et, sans quitter son rasoir, le secrétaire général lui jeta le coup d'œil du général intimant un ordre.

— Sommes-nous seuls? lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— Hé bien, marchez sur Rabourdin, en avant et ferme! Vous devez avoir gardé une copie de son état.

— Oui.

— Vous me comprenez : *Indè iræ!* Il nous faut un *tolle* général. Sachez inventer quelque chose pour activer les clameurs...

— Je puis faire faire une caricature, mais je n'ai pas cinq cents francs à donner...

— Qui la fera?

— Bixiou !

— Il aura cinq cents francs, et sera sous-chef sous Dubruel, et vous sous Godard.

— Mais il ne me croira pas.

— Voulez-vous me compromettre par hasard ! allez, ou sinon rien, entendez-vous?

— Si M. Baudoyer est directeur, il pourrait prêter la somme...

— Oui, il le sera. Laissez-moi, dépêchez-vous, et n'ayez pas l'air de m'avoir vu, descendez par le petit escalier.

Pendant que Dutocq revenait au bureau le cœur palpitant de joie, et se demandant par quels moyens il exciterait la rumeur contre son chef sans trop se compromettre, Bixiou était entré chez les Rabourdin pour leur dire un petit bonjour. Croyant avoir perdu, le mystificateur trouva plaisant de se poser comme ayant gagné.

Bixiou (*imitant la voix de Phellion*). Messieurs, je vous salue, et vous dépose un bonjour collectif.

J'indique dimanche prochain pour le dîner au Rocher de Cancale ; mais une question grave se présente, les employés supprimés en sont-ils ?

POIRET. Même ceux qui prennent leur retraite.

BIXIOU. Ça m'est égal, ce n'est pas moi qui paye (*stupéfaction générale*). Baudoyer est nommé, je voudrais déjà l'entendre appelant *Laurent !* (*Il copie Baudoyer*).

LAURENT, SERREZ MA HAIRE AVEC MA DISCIPLINE.

(*Tous pouffent de rire.*)

Ris d'aboyeur d'oie ! Colleville a raison avec ses anagrammes, car vous savez l'anagramme de *Rabourdin, chef de bureau,* c'est :

D'abord rêva bureau,
e, u, fin riche.

Si je m'appelais *Charles X, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre,* je tremblerais à voir le destin que me prophétise mon anagramme s'accomplir ainsi.

THUILLIER. Ha çà ! vous voulez rire ?

BIXIOU (*lui riant au nez*). Ris au laid (riz au lait)! Il est joli celui-là, papa Thuillier, car vous n'êtes pas beau. Rabourdin donne sa démission, de rage de savoir Baudoyer directeur.

VIMEUX (*entrant*). Quelle farce ! Antoine à qui je rendais trente ou quarante francs, m'a dit que monsieur et madame Rabourdin avaient été reçus hier à la soirée particulière du ministre et y étaient restés jusqu'à minuit moins un quart ; Son Excellence a reconduit madame Rabourdin jusque sur

l'escalier, il paraît qu'elle était divinement mise. Enfin, il est certainement directeur ; Riffé, l'expéditionnaire du personnel, a passé la nuit pour achever plus promptement le travail : ce n'est plus un mystère. M. Clergeot a sa retraite. Après trente ans de service, ce n'est pas une disgrâce. M. Cochin qui est riche...

Bixiou. Selon Colleville, il fait *cochenille*.

Vimeux. Mais il est dans la cochenille, car il est associé de la maison Grosmort, rue des Lombards. Eh bien! il a sa retraite. Poiret a sa retraite. Tous deux ne sont pas remplacés. Voilà le positif, le reste n'est pas connu. La nomination de M. Rabourdin vient ce matin, parce qu'on craint des intrigues.

Bixiou. Quelles intrigues?

Fleury. Baudoyer, parbleu! Le parti prêtre l'appuie, et voilà un nouvel article du journal libéral : il n'a que deux lignes, mais il est drôle. (Il lit.)

« Quelques personnes parlaient hier, au foyer des « Italiens, de la rentrée de M. de Chateaubriand au « ministère, et se fondaient sur le choix que l'on a « fait de M. Rabourdin, le protégé des amis du no- « ble vicomte, pour remplir la place primitivement « destinée à M. Baudoyer. Le parti prêtre n'aura « pu reculer que devant une transaction avec le « grand écrivain. »

Canaille!

Dutocq (*entrant après avoir entendu*). Qui canaille? Rabourdin. Vous savez donc la nouvelle?

Fleury (*roulant des yeux féroces*). Rabourdin, une canaille! Êtes-vous fou, Dutocq, et voulez-vous une balle pour vous mettre du plomb dans la cervelle?

Dutocq. Je n'ai rien dit contre M. Rabourdin, seulement on vient de me confier sous le secret dans la cour qu'il avait dénoncé beaucoup d'employés, donné des notes, enfin que sa faveur avait pour cause un travail sur les ministères où chacun de nous est enfoncé...

Phellion (*d'une voix forte*). M. Rabourdin est incapable...

Bixiou. C'est du propre! dites donc, Dutocq?

(*Ils se disent un mot à l'oreille, et sortent dans le corridor.*)

Bixiou. Qu'est-ce qu'il arrive donc?

Dutocq. Vous souvenez-vous de la caricature?

Bixiou. Oui, eh bien?

Dutocq. Faites-la, vous êtes sous-chef, et vous aurez une fameuse gratification. Voyez-vous, mon cher, il y a zizanie dans les régions supérieures. Le ministère est engagé envers Rabourdin, mais s'il ne nomme pas Baudoyer, il se brouille avec le clergé. Vous ne savez pas? le Roi, le Dauphin et la Dauphine, la grande-aumônerie, enfin la Cour veut Baudoyer, le ministre veut Rabourdin.

Bixiou. Bon!...

Dutocq. Pour pouvoir se rapprocher, car le ministre a vu la nécessité de céder, il veut tuer la difficulté. Il faut une cause pour se défaire de Rabourdin. On a donc déniché un ancien travail fait

par lui sur les administrations pour les épurer, et il en circule quelque chose. Du moins, voilà comment j'essaye de m'expliquer la chose. Faites le dessin, vous entrez dans le jeu des sommités, vous servez à la fois le ministère, la cour, tout le monde et vous êtes nommé. Comprenez-vous ?

Bixiou. Je ne comprends pas comment vous pouvez savoir tout cela, ou bien vous l'inventez.

Dutocq. Voulez-vous que je vous montre votre article?

Bixiou. Oui.

Dutocq. Eh bien ! venez chez moi, car je veux remettre ce travail en des mains sûres.

Bixiou. Allez-y tout seul. (*Il rentre dans le bureau des Rabourdin.*) Il n'est question que de ce que vous a dit Dutocq, parole d'honneur. M. Rabourdin aurait donné des notes peu flatteuses sur les employés à réformer. Le secret de son élévation est là. Nous vivons dans un temps où rien n'étonne. (*Il se drape comme Talma.*)

> Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,
> Et vous vous étonnez, insensés que vous êtes !

de trouver une cause de ce genre à la faveur d'un homme ? Mon Baudoyer est trop bête pour réussir par des moyens semblables ! Agréez mon compliment, messieurs, vous êtes sous un illustre chef. (*Il sort.*)

Poiret. Je quitterai le ministère sans avoir jamais pu comprendre une seule phrase de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il veut dire avec ses têtes tombées ?

Fleury. Parbleu, les quatre sergents de la Ro-

chelle, Berton, Ney, Caron, les frères Faucher, tous les massacres !

Phellion. Il avance légèrement des choses hasardées.

Fleury. Dites donc qu'il ment, qu'il blague ! et que dans sa gueule le vrai prend la tournure du vert-de-gris.

Phellion. Vos paroles sont hors la loi de la politesse et des égards que l'on se doit entre collègues.

Vimeux. Il me semble que si ce qu'il dit est faux, on nomme cela des calomnies, des diffamations, et qu'un diffamateur mérite des coups de cravache.

Fleury (*s'animant*). Et si les bureaux sont un endroit public, cela va droit en police correctionnelle.

Phellion (*voulant éviter une querelle, il essaye de détourner la conversation.*) Messieurs, du calme. Je travaille à un nouveau petit traité sur la morale, et j'en suis à l'âme.

Fleury (*l'interrompant*). Qu'en dites-vous, monsieur Phellion ?

Phellion (*lisant*).

D. *Qu'est-ce que l'âme de l'homme ?*

R. *C'est une substance spirituelle qui pense et qui raisonne.*

Fleury. Une substance spirituelle, c'est comme si on disait un moellon immatériel.

Poiret. Laissez donc dire...

Phellion (*reprenant*).

D. *D'où vient l'âme ?*

R. *Elle vient de Dieu, qui l'a créée d'une nature*

*simple et indivisible, et dont par conséquent on ne peut concevoir la destructibilité, et il a dit.*

POIRET. Dieu ?

PHELLION. Oui, monsieur. La tradition est là.

FLEURY (*à Poiret*). N'interrompez donc pas, vous-même !

PHELLION (*reprenant*). *Et il a dit qu'il l'avait créée immortelle, c'est-à-dire qu'elle ne mourra jamais.*

D. *A quoi sert l'âme ?*

R. *A comprendre, vouloir et se souvenir : ce qui constitue l'entendement, la volonté, la mémoire.*

D. *A quoi sert l'entendement ?*

R. *A connaître. C'est l'œil de l'âme.*

THUILLIER. Et l'âme est l'œil du corps !

PHELLION (*continuant*).

D. *Que doit connaître l'entendement ?*

R. *La vérité.*

D. *Pourquoi l'homme a-t-il une volonté ?*

R. *Pour aimer le bien et haïr le mal.*

D. *Qu'est-ce que le bien ?*

R. *Ce qui rend heureux.*

THUILLIER. Et vous écrivez cela pour des demoiselles ?

PHELLION. Oui ! (*Continuant.*)

D. *Combien y a-t-il de sortes de biens ?*

FLEURY. C'est prodigieusement leste !

PHELLION (*indigné*). Oh ! monsieur ! (*Se calmant.*) Voici d'ailleurs la réponse. J'en suis là (*il lit*).

R. *Il y a deux sortes de biens, le bien éternel et le bien temporel.*

Poiret (*il fait une mine de mépris*). Et cela se vendra beaucoup!

Phellion. J'ose l'espérer. Il faut une grande contention d'esprit pour établir le système des demandes et des réponses, voilà pourquoi je vous priais de me laisser penser, car les réponses...

Thuillier (*interrompant*). Au reste, les réponses pourront se vendre à part...

Poiret. Est-ce un calembour?

Thuillier. Oui. On en fera de la salade (*de raiponces*).

Phellion. J'ai eu le tort grave de vous interrompre (*il se replonge la tête dans ses cartons*). Mais (*en lui-même*) ils ne pensent plus à M. Rabourdin.

En ce moment il se passait entre des Lupeaulx et le ministre une scène qui décida du sort de Rabourdin. Avant le déjeuner, le secrétaire général était venu trouver l'Excellence dans son cabinet, en s'assurant que la Brière ne pouvait rien entendre.

— Votre Excellence ne joue pas franchement avec moi...

— Nous voilà brouillés, pensa le ministre, parce que sa maîtresse m'a fait des coquetteries hier. (*Haut.*) Je vous croyais moins enfant, mon cher ami.

— Ami, reprit le secrétaire général, je vais bien le savoir.

Le ministre regarda fièrement des Lupeaulx.

— Nous sommes entre nous, et nous pouvons nous expliquer. Le député de l'arrondissement où se trouve *ma terre* des Lupeaulx...

personnes contentes de votre concession à propos de Baudoyer, vous obtiendrez quelque chose en échange. Puis, vous serez bien fort plus tard en le destituant, puisqu'on vous l'aura pour ainsi dire imposé.

— Qui vous a fait changer ainsi sur le compte de Rabourdin ?

— Aideriez-vous M. de Chateaubriand à faire un article contre le ministère ? Eh bien, voici comment Rabourdin me traite dans son état ( *il donne sa note au ministre* ). Il organise un gouvernement tout entier, sans doute au profit d'une société que nous ne connaissons pas. Je vais rester son ami pour le surveiller ; je crois que je rendrai quelque grand service qui me mènera à la pairie, car la pairie est le seul objet de mes désirs. Sachez-le bien, je ne veux ni ministère ni quoi que ce soit qui puisse vous contrarier, je vise à la pairie qui me permettra d'épouser la fille de quelque maison de banque avec deux cent mille livres de rente. Ainsi, laissez-moi vous rendre quelques grands services qui fassent dire au roi que j'ai sauvé le trône. Il y a longtemps que je le dis : le libéralisme ne nous livrera plus de bataille rangée ; il a renoncé aux conspirations, au carbonarisme, aux prises d'armes, il mine en dessous et il se prépare à un complet *ôte-toi de là que je m'y mette!* Croyez-vous que je me sois mis bien avec la femme de Rabourdin pour mon plaisir ? non, j'avais des renseignements ! Ainsi deux choses aujourd'hui : l'ajournement des nominations, et votre coopération *sincère* à mon élection. Vous verrez si vers la fin de

la session, je ne vous aurai pas largement payé ma dette.

Pour toute réponse, le ministre prit le travail du personnel et le tendit à des Lupeaulx.

— Je vais lui faire dire, reprit des Lupeaulx, que vous remettez le travail à samedi.

Le ministre consentit par un signe de tête. Le garçon du secrétaire traversa bientôt les cours et vint chez Rabourdin pour le prévenir que le travail était remis à samedi, jour où la chambre ne s'occupait que de pétitions et où le ministre avait toute sa journée. En ce moment même, Saillard glissait sa phrase à la femme du ministre, qui lui répondit avec dignité qu'elle ne se mêlait point d'affaires d'État et que d'ailleurs elle avait entendu dire que M. Rabourdin était nommé. Saillard épouvanté monta chez Baudoyer et trouva Dutocq, Godard et Bixiou, dans un état d'exaspération difficile à décrire, car ils parcouraient la terrible minute du travail de Rabourdin sur les employés.

Bixiou (*En montrant du doigt un passage*). Vous voilà, père Saillard!

*Saillard : La caisse est à supprimer dans tous les ministères qui doivent avoir leurs comptes courants au trésor. Saillard est riche et n'a nul besoin de pension.*

Voulez-vous voir votre gendre? (*Il feuillette.*)

*Baudoyer : Complétement incapable. Remercié sans pension, il est riche.*

Et l'ami Godard? (*Il feuillette.*)

*Godard : A renvoyer ! une pension du tiers de son traitement.*

Enfin nous y sommes tous. Moi, je suis *un artiste à faire employer par la liste civile, à l'Opéra, aux Menus-Plaisirs, au Muséum. Beaucoup de capacité, peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.* Ah ! je t'en donnerai de l'artiste !

Saillard. C'est joli !

Bixiou. Que dit-il de notre mystérieux Desroys ? ( *Il feuillette et lit.* )

*Desroys : Homme dangereux en ce qu'il est inébranlable en des principes contraires à tout pouvoir monarchique ; fils de conventionnel, il admire la Convention et peut devenir un pernicieux publiciste.*

Baudoyer. La police n'est pas si habile !

Godard. Mais je vais au secrétariat général porter une plainte en règle ; il faut nous retirer tous en masse, si un pareil homme est nommé.

Dutocq. Écoutez-moi, messieurs ! de la prudence. Si vous vous souleviez d'abord, nous serions accusés de vengeance et d'intérêt personnel ! Non, laissez courir le bruit tout doucement, et quand l'administration entière sera soulevée, vos démarches auront l'assentiment général.

Bixiou. Dutocq est dans les principes du grand air inventé par le sublime Rossini pour *Basilio,* et qui prouve que ce grand compositeur est un homme politique ! Ceci me semble juste et convenable. Je compte mettre ma carte chez M. Rabourdin, demain matin, et je vais faire graver Bixiou ; puis comme

titres, au-dessous : *Peu de tenue, incapable d'application, esprit remuant.*

Godard. Bonne idée, messieurs. Faisons faire nos cartes, et que M. Rabourdin les ait toutes demain matin.

Baudoyer. M. Bixiou, chargez-vous de ce petit détail, et faites détruire les planches après qu'on en aura tiré une seule épreuve.

Dutocq (*prenant à part Bixiou*). Eh bien, voulez-vous dessiner la charge, maintenant?

Bixiou. Je comprends, mon cher, que vous êtes dans le secret depuis dix jours. (*Il le regarde dans le blanc des yeux.*) Serai-je sous-chef?

Dutocq. Ma parole d'honneur ; et cinq cents francs de gratification, comme je vous l'ai dit. Vous ne savez pas quel service vous rendez à des gens puissants.

Bixiou. Vous les connaissez?

Dutocq. Oui.

Bixiou. Eh bien, je veux leur parler.

Dutocq (*sèchement*). Faites la charge ou ne la faites pas, vous serez sous-chef ou vous ne le serez pas.

Bixiou. Eh bien, voyons les cinq cents francs?

Dutocq. Je vous les donnerai contre le dessin.

Bixiou. En avant! Il courra demain dans les bureaux. Allons donc *embêter* les Rabourdin. (*Parlant à Saillard, à Godard et à Baudoyer qui causent entre eux à voix basse.*) Nous allons aller travailler.

(*Il sort avec Dutocq et arrive au bureau Rabourdin. A son aspect, Fleury, Thuillier, Vimeux s'animent.*)

Bixiou. Eh bien, qu'avez-vous, messieurs ? Ce que je vous ai dit est si vrai que vous pouvez aller voir les preuves d'une infâme délation chez le vertueux, l'honnête, l'estimable, probe et pieux M. Baudoyer, qui certes est incapable... lui... au moins, de faire un pareil métier. Votre chef a inventé quelque guillotine pour les employés, c'est sûr, allez voir ! suivez le monde, on ne paye pas si l'on est mécontent, ainsi vous jouirez de votre malheur, gratis. Aussi les nominations sont-elles remises, les bureaux sont en rumeur, et Rabourdin vient d'être prévenu que le ministre ne travaillerait pas avec lui aujourd'hui.

Phellion et Poiret demeurèrent seuls dans le bureau. Le premier aimait trop Rabourdin pour aller chercher une conviction qui pouvait lui nuire; le second n'avait plus que dix jours à rester au bureau. En ce moment, Sébastien descendit pour venir chercher ce qui devait être compris dans les pièces à signer. Il fut assez étonné, sans en rien témoigner, de trouver à midi le bureau désert.

Phellion. Mon jeune ami (*Il se lève, cas rare*)[1], savez-vous ce qui se passe, quels bruits courent sur *môsieur* Rabourdin que vous aimez et (*Il baisse la voix et s'approche de l'oreille de Sébastien*) que j'aime autant que je l'estime. On dit qu'il a commis l'imprudence de laisser traîner un travail sur les employés...

A ces mots Phellion s'arrêta, car il fut obligé de

soutenir dans ses bras nerveux le jeune Sébastien, qui devint pâle comme une rose blanche, et qui défaillit presque sur une chaise.

PHELLION. Une clef dans le dos ! mòsieur Poiret, avez-vous une clef ?

POIRET. J'ai toujours celle de mon domicile.

Le vieux Poiret jeune insinua sa clef dans le dos de Sébastien, à qui Phellion fit boire un verre d'eau froide. Le pauvre enfant n'ouvrit les yeux que pour verser un torrent de larmes. Il s'alla mettre la tête sur le bureau de Phellion, en s'y renversant le corps abandonné comme si la foudre l'eût atteint, et ses sanglots furent si pénétrants, si vrais, si abondants, que, pour la première fois de sa vie, Poiret fut ému par la douleur d'autrui.

PHELLION (*grossissant sa voix*). Allons, allons, mon jeune ami, du courage ! Dans les grandes circonstances il en faut. Vous êtes un homme. Qu'y a-t-il ? en quoi ceci peut-il vous émouvoir aussi démesurément ?

SÉBASTIEN (*à travers ses sanglots*). C'est moi qui ai perdu M. Rabourdin. J'ai laissé l'état !... Je l'ai copié, j'ai tué mon bienfaiteur, j'en mourrai. Un si grand homme ! un homme qui eût été ministre !

POIRET (*en se couchant*). C'est donc vrai qu'il a fait les rapports !

SÉBASTIEN (*à travers ses sanglots*). Mais c'était pour... Allons, je vais dire ses secrets, maintenant ! Ah ! le misérable Dutocq ! c'est lui qui l'a volé....

Et les pleurs, les sanglots recommencèrent si bien,

que de son cabinet Rabourdin entendit les larmes, distingua la voix, et monta. Le chef trouva Sébastien presque évanoui, comme un Christ, entre les bras de Phellion et de Poiret, qui singeaient grotesquement la pose des deux Maries et dont les figures étaient crispées par l'attendrissement.

Rabourdin. Qu'y a-t-il, messieurs?

(*Sébastien se dresse sur ses pieds et tombe sur ses genoux devant Rabourdin.*)

Sébastien. Je vous ai perdu, monsieur! L'état, Dutocq le montre, il l'a sans doute surpris!

Rabourdin (*calme*). Je le savais. (*Il relève Sébastien et l'emmène.*) Vous êtes un enfant, mon ami. (*Il s'adresse à Phellion.*) Où sont ces messieurs?

Phellion. Môsieur, il sont allés voir dans le cabinet de M. Baudoyer un état que l'on dit...

Rabourdin. Assez. (*Il sort en tenant Sébastien.*)

(*Poiret et Phellion se regardent en proie à une vive surprise, et ne savent quelles idées se communiquer.*)

Poiret. M. Rabourdin!...

Phellion. M. Rabourdin!

Poiret. Par exemple, M. Rabourdin.

Phellion. Avez-vous vu comme il était calme et digne...

Poiret. Il y aurait quelque chose là-dessous que cela ne m'étonnerait point.

Phellion. Un homme d'honneur, pur, sans tache.

Poiret. Et ce Dutocq?

Phellion. Môsieur Poiret, vous pensez ce que je

pense sur Dutocq, ne me comprenez-vous pas?

Poiret. (*En donnant deux ou trois petits coups de tête, il répond d'un air fin*). Oui.

(*Tous les employés rentrent.*)

Fleury. En voilà une sévère! et après avoir lu je ne le crois pas encore. M. Rabourdin, le roi des hommes! ma foi, s'il y a des espions parmi ces hommes-là, c'est à dégoûter de la vertu. Je le mettais dans les héros de Plutarque.

Vimeux. Oh c'est vrai!

Poiret (*songeant qu'il n'a plus que dix jours.*) Mais, messieurs, que dites-vous de celui qui a dérobé l'état, qui a guetté M. Rabourdin? (*Dutocq s'en va.*)

Fleury. C'est un Judas Iscariote! Qui est-ce?

Phellion (*finement*). Il n'est certes pas parmi nous.

Vimeux (*illuminé*). C'est Dutocq.

Phellion. Je n'en ai point la preuve, môsieur. Pendant que vous étiez absent, ce jeune homme, môsieur Delaroche, a failli mourir. Tenez, voyez ses larmes sur le bureau!...

Poiret. Nous l'avons tenu dans nos bras évanoui. Et la clef de mon domicile, tiens, tiens, il l'a toujours dans le dos. (*Poiret sort.*)

Vimeux. Le ministre n'a pas voulu travailler avec Rabourdin aujourd'hui, et M. Saillard, à qui le chef du personnel a dit deux mots, est venu prévenir M. Baudoyer de faire une demande pour la croix de la Légion d'honneur; il y en a une pour le jour

de l'an accordée au Bureau, et elle est donnée à M. Baudoyer. Est-ce clair? M. Rabourdin est sacrifié par ceux-là mêmes qui l'emploient. Voilà ce que dit Bixiou. Nous étions tous supprimés, excepté Phellion et Sébastien.

Dubruel (*arrivant*). Hé bien, messieurs, est-ce vrai?

Thuillier. De la dernière exactitude.

Dubruel (*remettant son chapeau*). Adieu, messieurs. (*Il sort.*)

Thuillier. Il ne s'amuse pas dans les feux de file; il va chez le maréchal, chez le duc d'Aumont, chez le vicomte, et il sera notre chef de bureau.

Phellion. Il avait pourtant l'air d'aimer mônsieur Rabourdin.

Poiret (*rentrant*). J'ai eu toutes les peines du monde à avoir la clef de mon domicile; ce petit fond en larmes, et M. Rabourdin a disparu complétement.

(*Dutocq et Bixiou rentrent.*)

Bixiou. Hé bien, messieurs, il se passe d'étranges choses dans votre bureau! Dubruel? (*Il regarde dans le cabinet*). Parti!

Thuillier. En course!

Bixiou. Et Rabourdin?

Fleury. Fondu! dire qu'un homme, le roi des hommes!...

Poiret. Dans sa douleur, monsieur Dutocq, le petit Sébastien vous accuse d'avoir surpris l'état il y a dix jours...

Bixiou (*en regardant Dutocq*). Il faut vous laver de ce reproche, mon cher. (*Tous les employés contemplent fixement Dutocq.*)

Dutocq. Où est-il, ce petit aspic qui le copiait?

Bixiou. Comment savez-vous qu'il le copiait? Mon cher, il n'y a que le diamant qui puisse polir le diamant? (*Dutocq sort.*)

Poiret. Écoutez, monsieur Bixiou, je n'ai plus que sept jours et demi à rester dans les bureaux, et je voudrais une fois, une seule fois, avoir l'honneur de vous comprendre! Faites-moi l'honneur de m'expliquer en quoi le diamant est utile dans cette circonstance...

Bixiou. Cela veut dire, papa, car je veux bien une fois descendre jusqu'à vous, que de même que le diamant peut seul user le diamant, de même il n'y a qu'un *curieux* qui puisse vaincre un *curieux*.

Fleury. Curieux est mis ici pour espion.

Poiret. Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas rédigé votre pensée ainsi?

Bixiou. Est-ce que je rédige, quand je parle!

## IV.

# La Démission.

M. Rabourdin avait couru chez le ministre. Le ministre était à la Chambre. Rabourdin se rendit à la chambre des députés, où il écrivit un mot au ministre. Le ministre était à la tribune, occupé d'une chaude discussion. Rabourdin attendit, non pas dans la salle des conférences, mais il se posta dans la cour, et se décida malgré le froid à faire faction devant la voiture de l'Excellence afin de lui parler quand elle y monterait. L'huissier lui avait dit que le ministre était engagé dans une tempête soulevée par les dix-neuf de l'extrême gauche, et qu'il y avait une séance orageuse. Rabourdin se

promenait dans la largeur de la cour du palais, en proie à une agitation fébrile, et il attendit cinq mortelles heures. A six heures et demie le défilé commença ; mais le chasseur du ministre vint dire au cocher devant Rabourdin :

— Hé ! Jean ! monseigneur est parti avec le ministre de la guerre ; ils vont chez le Roi, et de là dînent ensemble. Nous irons le chercher à dix heures, car il y aura conseil.

Rabourdin revint à pas lents chez lui, dans un abattement facile à concevoir. Il était sept heures. Il eut à peine le temps de s'habiller, et quand il se montra dans le salon, sa femme lui dit joyeusement :
— Hé bien, tu es nommé !

Rabourdin leva la tête par un mouvement d'horrible mélancolie, et répondit : Je crains bien de ne plus remettre les pieds au ministère.

— Quoi ? dit sa femme agitée d'une horrible anxiété.

— Mon mémoire sur les employés court les bureaux, et il m'a été impossible de joindre le ministre !

Célestine eut une vision rapide, et, par un de ses éclairs infernaux, le démon lui montra le sens de sa dernière conversation avec des Lupeaulx.

— Si je m'étais conduite en femme vulgaire, pensa-t-elle, nous aurions eu la place.

Elle contempla Rabourdin avec une sorte de douleur. Il se fit un triste silence, et le dîner se passa dans de mutuelles méditations.

— Et c'est notre mercredi! dit-elle.

— Tout n'est pas perdu, ma chère Célestine, dit Rabourdin en mettant un baiser sur le front de sa femme, peut-être pourrai-je parler demain matin au ministre et tout s'expliquera. Sébastien a passé hier la nuit, toutes les copies sont achevées et collationnées, je le prierai de me lire, en mettant tout sur son bureau. La Brière m'aidera. L'on ne condamne jamais un homme sans l'entendre.

— Je suis curieuse de savoir si M. des Lupeaulx viendra nous voir aujourd'hui.

— Lui, certes, il n'y manquera pas, dit Rabourdin. Il y a du tigre chez lui, il aime à lécher le sang!

— Mon pauvre ami, reprit sa femme en lui prenant la main, je ne sais pas comment l'homme qui pouvait concevoir une aussi belle réforme n'a pas vu qu'elle ne devait être communiquée à personne. Ce sont de ces idées qu'un homme garde dans sa conscience, car lui seul peut les appliquer. Il fallait faire dans ta sphère comme Napoléon dans la sienne. Il s'est plié, tordu, il a rampé! Oui, il a rampé! car pour devenir général en chef il a épousé la maîtresse de Barras. Il fallait attendre : se faire nommer député, suivre les mouvements de la politique, tantôt au fond de la mer, tantôt sur le dos d'une lame, et, comme M. de Villèle, prendre la devise *col tempo : Tout vient à point pour qui sait attendre.* Il a visé le pouvoir pendant sept ans, et a commencé en 1814 par une protestation contre la

charte à l'âge où tu te trouves aujourd'hui. Voilà la faute! tu t'es subordonné, quand tu es fait pour ordonner.

L'arrivée du jeune peintre Schinner imposa silence à la femme et au mari, que ces paroles rendirent songeur.

— Chère amie, lui dit-il en lui serrant la main, le dévouement d'un pauvre peintre est bien inutile; mais, dans ces circonstances, un ami doit renouveler son hommage-lige.

— Quoi? dit-elle.

— Vous m'avez fait acheter le journal du soir. Baudoyer est nommé directeur, et on le dit porté pour la croix de la Légion d'honneur...

— Je suis le plus ancien, et j'ai vingt-quatre ans de service, dit en souriant Rabourdin.

Le salon s'emplit de personnes à qui les mouvements administratifs étaient inconnus. Dubruel ne vint pas. Madame Rabourdin redoubla de gaieté, de grâce, comme le cheval qui, blessé dans la bataille, trouve encore des forces pour porter son maître.

— Elle est bien courageuse, dirent quelques femmes qui furent charmantes pour elle, car elle était dans le malheur.

— Elle a eu cependant bien des attentions pour des Lupeaulx, dit la baronne du Châtelet à la vicomtesse de Fontaine.

— Croyez-vous que,... demanda la vicomtesse.

— Mais, M. Rabourdin aurait au moins eu la croix! dit madame Firmiani défendant son amie.

Vers onze heures et demie des Lupeaulx apparut, et l'on ne peut le peindre qu'en disant que ses lunettes étaient tristes et ses yeux gais; mais les lunettes enveloppaient si bien ses regards qu'il fallait être physionomiste pour découvrir leur expression diabolique. Il alla serrer la main à Rabourdin, qui ne put se dispenser de la lui laisser prendre.

— Nous avons à causer ensemble, lui dit-il en allant s'asseoir auprès de la belle Rabourdin qui le reçut à merveille.

— Eh! fit-il en lui jetant un regard de côté, vous êtes grande, et je vous trouve comme je vous imaginais, sublime dans la déroute. Savez-vous qu'il est bien rare à une personne supérieure de répondre à l'idée qu'on se fait d'elle? la défaite ne vous accable pas... (*à l'oreille*) et vous avez raison : nous triompherons! Votre sort est toujours entre vos mains, tant que vous aurez pour allié un homme qui vous adore. Nous tiendrons conseil.

— Mais Baudoyer est-il nommé? lui demanda-t-elle.

— Oui, dit le secrétaire général.

— Est-il décoré?

— Pas encore, mais il le sera.

— Eh bien!

— Vous ne connaissez pas la politique.

Pendant que cette soirée semblait éternelle à madame Rabourdin, il se passait à la Place Royale une de ces comédies qui se jouent dans sept salons à Paris, lors de chaque changement de ministère. Le

salon des Saillard était plein. Monsieur et madame Transon arrivèrent à huit heures. Madame Transon embrassa madame Baudoyer *née Saillard*. M. Bataille, capitaine de la garde nationale, vint avec son épouse et le curé de Saint-Paul.

— Monsieur Baudoyer, dit madame Transon, je veux être la première à vous faire mon compliment, l'on a rendu justice à vos talents. Allons, vous avez bien gagné votre avancement.

— Vous voilà directeur, dit M. Transon en se frottant les mains, c'est très-flatteur pour le quartier.

— Et l'on peut bien dire que c'est sans intrigue, s'écria le père Saillard; nous ne sommes pas intrigants, nous autres ! nous n'allons pas dans les soirées intimes du ministre !

L'oncle Mitral se frotta le nez en souriant et regarda sa nièce Élisabeth qui causait avec Gigonnet. Falleix ne savait que penser de l'aveuglement du père Saillard et de Baudoyer. MM. Dutocq, Bixiou, Dubruel et Godard entrèrent.

— Quelles boules ! dit Bixiou à Dubruel, quelle belle caricature si on les dessinait sous formes de raies, de dorades, et de clacquarts (nom vulgaire d'un coquillage) dansant une sarabande.

— Monsieur le directeur, dit Dubruel, je viens vous féliciter, ou plutôt nous nous félicitons nous-mêmes de vous avoir à la tête de la direction, et nous venons vous assurer du zèle avec lequel nous coopérerons à vos travaux.

M. et madame Baudoyer, père et mère du nou-

veau directeur, étaient là jouissant de la gloire de leur fils et de leur belle-fille. L'oncle Bidault, qui avait dîné au logis, avait un petit regard frétillant qui épouvanta Bixiou.

— En voilà un, dit-il à Dubruel en montrant Gigonnet, qui peut faire un personnage de vaudeville? Qu'est-ce que ça vend? un Chinois pareil devrait servir d'enseigne aux Deux Magots. Et quelle redingote? je croyais qu'il n'y avait que Poiret capable d'en montrer une semblable après dix ans d'exposition publique aux intempéries parisiennes.

— Baudoyer est magnifique, dit Dubruel.

— Étourdissant, répondit Bixiou.

— Messieurs, leur dit Baudoyer, voici mon oncle propre, M. Mitral, et mon grand-oncle par ma femme, M. Bidault.

Gigonnet et Mitral jetèrent sur les trois employés un de ces regards profonds où éclatait la couleur de l'or et qui firent leur impression sur les deux rieurs.

— Hein, dit Bixiou sous les arcades de la Place Royale, avez-vous bien examiné les deux oncles? deux exemplaires de Shylock. Ils vont, je le parie, à la Halle placer leurs écus à cent pour cent par semaine. Ils prêtent sur gage, ils vendent des habits, des galons, des fromages, des femmes et des enfants; ils sont arabes-juifs-génois-grecs-génevois-lombards et parisiens, nourris par une louve et enfantés par une Turque.

— Je crois bien, l'oncle Mitral a été huissier, dit Godard.

— Voyez-vous ! dit Dubruel.

— Je vais aller achever la pierre, reprit Bixiou, mais je voudrais bien voir le salon de M. Rabourdin : vous êtes bien heureux de pouvoir y aller, Dubruel.

— Moi ? dit le vaudevilliste, que voulez-vous que j'y fasse, ma figure ne se prête pas aux compliments de condoléance. Et puis, c'est bien vulgaire aujourd'hui d'aller faire queue chez les gens destitués.

A minuit, le salon de madame Rabourdin était désert, il ne restait plus que deux ou trois personnes, des Lupeaulx et les maîtres de la maison. Quand Schinner, madame Firmiani et M. Octave de Camps furent partis, des Lupeaulx se leva d'un air mystérieux, se plaça le dos à la pendule, et regarda tour à tour la femme et le mari.

— Mes amis, leur dit-il, rien n'est perdu, car le ministre et moi nous vous restons. Dutocq entre deux pouvoirs a préféré celui qui lui paraissait le plus fort. Il a servi la grande-aumônerie et la cour, il m'a trahi, c'est dans l'ordre ; un homme politique ne se plaint jamais, seulement il sera destitué demain, et replacé sans doute à la préfecture de police, car la grande-aumônerie ne l'abandonnera pas.

Et il fit une longue tirade sur la grande-aumônerie, sur les dangers que courait le gouvernement à s'appuyer sur l'Église, sur les Jésuites, etc.

Mais il n'est pas inutile de faire observer que la cour et la grande-aumônerie, à laquelle des jour-

naux libéraux accordaient une influence énorme sur l'administration, s'étaient très-peu mêlés du sieur Baudoyer. Ces petites intrigues se mouraient dans la haute sphère devant les grands intérêts qui s'y agitaient. Si quelques paroles furent arrachées par l'importunité du curé de Saint-Paul et de M. Gaudron, la sollicitation s'était tue à la première observation du ministre. Les passions seules faisaient la police de la Congrégation en se dénonçant les unes les autres. Le pouvoir occulte de cette association bien permise en présence de l'effrontée société de la Doctrine, intitulée *aide-toi le ciel t'aidera*, ne devenait formidable que par l'action dont la dotaient gratuitement les subordonnés en s'en menaçant à l'envi. Enfin les calomnies libérales se plaisaient à configurer la grande-aumônerie en un géant politique, administratif, civil et militaire. La peur se fera toujours des idoles. En ce moment, Baudoyer croyait à la grande-aumônerie, tandis que la seule aumônerie qui l'avait protégé siégeait au café Thémis. Il est, à certaines époques, des noms, des institutions, des pouvoirs à qui l'on prête tous les malheurs, à qui l'on dénie leurs talents, et qui servent de raison coefficiente aux sots. De même que M. de Talleyrand salue tout événement par un bon mot, de même en ce moment de la restauration, la grande-aumônerie faisait et défaisait tout. Malheureusement elle ne faisait ni ne défaisait rien. Son influence n'était entre les mains ni d'un cardinal de Richelieu ni d'un cardinal Mazarin ; mais entre

les mains d'une espèce de cardinal de Fleury qui, timide pendant cinq ans, n'osa que pendant un jour, et osa mal, car la doctrine fit impunément à Saint-Merry plus que Charles X ne prétendait. Sans l'article sur la censure si sottement mis dans la nouvelle Charte, le journalisme aurait eu son Saint-Merry aussi.

— Restez chef de bureau sous Baudoyer, ayez ce courage, reprit des Lupeaulx, soyez un véritable homme politique; laissez les pensées et les mouvements généreux de côté, renfermez-vous dans vos fonctions; ne dites pas un mot à votre chef, ne lui donnez pas un conseil, ne faites rien sans son ordre. En trois mois Baudoyer quittera le ministère ou destitué ou déporté sur une autre plage admistrative. Il ira à la maison du roi, peut-être. Il m'est arrivé deux fois dans ma vie d'être ainsi couché sous une avalanche de niaiseries, j'ai laissé passer.

— Oui, dit Rabourdin, mais vous n'étiez pas calomnié, atteint dans votre honneur, compromis...

— Ah! ah! ah! dit des Lupeaulx en interrompant le chef de bureau par un rire homérique; mais c'est là le pain quotidien de tout homme remarquable dans le beau pays de France, et il y a deux manières de prendre la chose : ou d'être au-dessous, et il faut plier bagage et s'en aller planter des choux; ou d'être au-dessus, et marcher sans crainte, sans même tourner la tête.

— Je n'ai pour moi qu'une seule manière de dénouer le nœud coulant que l'espionnage et la tra-

hison m'ont mis autour du cou, reprit Rabourdin, c'est de m'expliquer immédiatement avec le ministre, et si vous m'êtes aussi sincèrement attaché que vous le dites, vous pouvez me mettre face à face avec lui demain.

— Vous voulez lui exposer votre plan d'administration...

Rabourdin inclina la tête.

— Eh bien! confiez-moi vos plans, vos mémoires, et je vous jure qu'il y passera la nuit.

— Allons-y donc, dit vivement Rabourdin, car c'est bien le moins qu'après six ans de travaux j'aie la jouissance des deux ou trois heures pendant lesquelles un ministre du roi sera forcé d'applaudir à tant de persévérance.

Mis, par la ténacité de Rabourdin, sur un chemin sans buissons où la ruse pût s'abriter, des Lupeaulx hésita pendant un moment et regarda madame Rabourdin en se demandant : « — Qui triomphera de ma haine pour lui ou de mon goût pour elle?» Il dit alors au chef de bureau : — Si vous n'avez pas de confiance en moi, je vois que vous serez toujours pour moi l'homme de votre *note secrète*. Adieu, madame.

Madame Rabourdin le salua froidement. Célestine et Xavier se retirèrent chacun de leur côté sans se rien dire, tant ils étaient oppressés par le malheur. La femme songeait à l'horrible situation dans laquelle elle se trouvait vis-à-vis de son mari. Le chef de bureau, qui se résolvait à ne plus remettre les

pieds au ministère et à donner sa démission, était perdu dans l'immensité de ses réflexions; il s'agissait pour lui de changer de vie et de prendre une voie nouvelle. Il resta pendant toute la nuit devant son feu, sans apercevoir Célestine qui vint à plusieurs reprises sur la pointe du pied, dans ses vêtements de nuit.

— Puisque je dois aller une dernière fois au ministère pour retirer mes papiers et mettre Baudoyer au fait des affaires, tentons-y l'effet de ma démission, se dit-il.

— Il rédigea sa démission, médita les expressions de la lettre dans laquelle il la mit et que voici :

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence ma « démission sous ce pli, mais j'ose croire qu'elle se « souviendra de m'avoir entendu lui dire que j'a- « vais remis mon honneur entre ses mains, et qu'il « dépendait d'une explication immédiate. Cette « explication, je l'ai vainement implorée, et au- « jourd'hui peut-être serait-elle inutile, alors qu'un « fragment de mes immenses travaux sur l'admi- « nistration, surpris et défiguré, court dans les « bureaux, est mal interprété par la haine, et me « force à me retirer devant la tacite réprobation du « pouvoir. Votre Excellence a pu penser qu'il s'a- « gissait d'avancement, quand je ne songeais qu'à « la gloire de son ministère et au bien public : il « m'importait de rectifier ses idées à cet égard. »

Suivaient les formules de respect.

Il était sept heures et demie quand cet homme eut consommé le sacrifice de ses idées, car il brûla tout son travail ; et après, il s'assoupit, la tête appuyée sur son fauteuil, vaincu par ses émotions. Il fut réveillé par une sensation bizarre sur ses mains qu'il trouva couvertes des larmes de sa femme, agenouillée devant lui. Célestine était venue lire la démission. Elle avait mesuré l'étendue de la chute, ils allaient être réduits à quatre mille livres de rente. Elle avait supputé ses dettes, elles montaient à trente-deux mille francs ! C'était la plus ignoble de toutes les misères. Et cet homme si noble et si confiant ignorait l'abus qu'elle s'était permis de la fortune confiée à ses soins. Elle sanglotait à ses pieds, belle comme une Madeleine.

— Le malheur est complet, dit-il dans son effroi, je suis déshonoré au ministère, et déshonoré...

L'éclair de l'honneur pur scintilla dans les yeux de Célestine, elle se dressa comme un cheval effarouché, jeta sur Rabourdin un regard foudroyant.

— Moi ! *moi !* lui dit-elle sur deux tons sublimes. Suis-je donc une femme vulgaire ? Ne serais-tu pas nommé, si j'avais failli ? Mais, reprit-elle, il est plus facile de croire à cela qu'à la vérité.

— Qu'y a-t-il ? dit Rabourdin.

— Tout en deux mots, reprit-elle. Nous devons trente mille francs.

Rabourdin saisit sa femme par un geste fou et l'assit sur ses genoux avec joie.

— Console-toi, ma chère, dit-il avec un son de

voix où perçait une adorable bonté qui changea l'amertume de ses larmes en je ne sais quoi de doux. Moi aussi j'ai fait des fautes ! j'ai travaillé fort inutilement pour mon pays, ou du moins j'ai cru pouvoir lui être utile... Maintenant, je vais marcher dans un autre sentier. Si j'avais vendu des épices, nous serions millionnaires ! eh bien, faisons-nous épiciers. Tu n'as que vingt-huit ans, mon ange ! Eh bien, dans dix ans, l'industrie t'aura rendu le luxe que tu aimes, et auquel nous renoncerons pendant quelques jours. Moi aussi, chère enfant, je ne suis pas un mari vulgaire. Nous vendrons notre ferme ! elle a depuis sept ans gagné de valeur. Cette plus-value et notre mobilier payeront *mes* dettes (elle l'embrassa), et nous aurons cent mille francs à employer dans un commerce quelconque. Avant un mois, j'aurai choisi quelque spéculation. Le hasard qui a fait rencontrer un Martin Falleix à Saillard ne nous manquera pas. Attends-moi pour déjeuner; je reviendrai du ministère à onze heures, libre de mon collier de misère.

Célestine le serra dans ses bras avec une force que n'ont point les hommes dans leurs moments les plus en colère, car la femme est plus forte par le sentiment que l'homme n'est fort par sa puissance. Elle pleurait, riait, sanglotait et parlait tout ensemble.

Quand, à huit heures, Rabourdin sortit, la portière lui remit les cartes railleuses de Baudoyer, de Bixiou, de Godard et autres. Néanmoins, il se ren-

dit au ministère, et y trouva Sébastien à la porte, qui le supplia de ne point venir dans les bureaux, où il courait une infâme caricature sur lui.

— Si vous voulez m'en adoucir l'amertume, apportez-la-moi ici, dit-il, car je vais porter ma démission moi-même au valet de chambre du ministre afin qu'elle ne soit pas dénaturée, en suivant la voie administrative. J'ai mes raisons en vous demandant la caricature.

Quand, après s'être assuré, moyennant quelques pièces d'or, que sa lettre était entre les mains du ministre, Rabourdin revint dans la cour, il trouva Sébastien en larmes, qui lui présenta la lithographie.

— Il y a là beaucoup d'esprit, dit Rabourdin en montrant au surnuméraire un front serein comme le fut celui du Sauveur quand on lui mit sa couronne d'épines.

Il entra dans les bureaux d'un air calme, et alla d'abord chez Baudoyer, qu'il pria de venir à la division pour recevoir de lui les instructions relatives aux affaires qu'il devait désormais diriger.

— Attendu, dit-il devant Godard et les employés, que ma démission est entre les mains du ministre.

— Monsieur, dit-il en apercevant Bixiou, allant droit à lui et lui montrant la lithographie, n'avais-je pas raison de prétendre que vous étiez un artiste? il est seulement dommage que vous ayez dirigé la pointe de votre crayon contre un homme qui ne

pouvait pas être jugé de cette manière, ni dans les bureaux.

Puis il entraîna Baudoyer dans l'appartement de feu La Billardière. A la porte se trouvaient Phellion et Sébastien, les seuls qui dans ce grand désastre particulier osassent lui rester ostensiblement fidèles. Rabourdin, apercevant les yeux de Phellion humides, ne put s'empêcher de lui serrer la main.

— Môsieur, dit le bonhomme, si nous pouvons vous être utiles à quelque chose, disposez de nous...

— Entrez donc, mes amis, leur dit Rabourdin avec une grâce noble. Sébastien, mon enfant, écrivez votre démission et envoyez-la par Laurent, car vous devez être enveloppé dans la calomnie qui m'a renversé. J'aurai soin de votre avenir, nous ne nous quitterons pas.

Sébastien fondit en larmes.

M. Rabourdin s'enferma dans la division avec M. Baudoyer. Phellion l'aida à mettre l'imbécile chef de bureau en présence de toutes les difficultés administratives. A chaque dossier que Rabourdin expliquait, à chaque carton ouvert, Baudoyer agrandissait ses petits yeux.

— Adieu, monsieur, lui dit enfin Rabourdin d'un air à la fois solennel et railleur.

Sébastien avait pendant ce temps-là fait les paquets de papiers appartenant au chef de bureau, et les avait emportés chez lui dans un fiacre. Rabourdin passa par la grande cour du ministère où tous

les employés étaient aux fenêtres, et il y attendit un moment les ordres du ministre. Le ministre ne bougea pas. Phellion et Sébastien tenaient compagnie à Rabourdin. Phellion escorta courageusement l'homme tombé jusqu'à la rue Duphot en lui exprimant une respectueuse admiration. Il revint satisfait de lui, reprendre sa place, après avoir rendu les honneurs funèbres au talent administratif méconnu.

Bixiou (*voyant entrer Phellion*).

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

Phellion. Oui, Mòsieur !

Poiret. Qu'est-ce que cela veut dire?

Fleury. Que le parti-prêtre se réjouit, et que M. Rabourdin a l'estime des gens d'honneur.

Dutocq (*piqué*). Vous ne disiez pas cela hier.

Fleury. Si vous m'adressez encore la parole, vous aurez ma main sur la figure, car il est certain que vous avez *chippé* le travail de M. Rabourdin (*Dutocq sort*). Allez vous plaindre à M. des Lupeaulx, espion !

Bixiou (*riant et grimaçant comme un singe*). Je suis curieux de savoir comment ira la division ? M. Rabourdin était un homme si remarquable qu'il devait avoir ses vues en faisant ce travail. Le ministère perd une fameuse tête. (*Il se frotte les mains.*)

Laurent. M. Fleury est mandé au secrétariat.

Tous. Il est enfoncé !

Bixiou. Dutocq a déjà fait destituer ce pauvre Desroys, accusé de vouloir couper les têtes.

THUILLIER. Des rois ?

BIXIOU. Recevez mes compliments : il est joli, celui-là !

FIN.


Nr 128646
LUBLIN
200246

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
7118 -KZ

Biblioteka im. Hieronima Łopacińskiego w Lublinie
I 200246

Pu

MAUPRAT, par *G. S*
LES MÉMOIRES DU
SALONS CÉLÈBRES,
L'EXCOMMUNIÉ, ro
(entièrement inédit
FLAVIEN OU DE RO[illegible] AU DESERT, par [illegible]
3 vol. in-18.

LES VOIX INTÉRIEURES, par *Victor Hugo*. Un vol. in-18.

MARIA OU SOIR ET MATIN, par Mme *de Saint-Surin*. 2 v. in-18.

LE FAUBOURG St-GERMAIN, par le *Comte Horace de Viel Castel*. 2 vol. in-18.

VANITÉ OU L'AMOUR DANS UN SALON, par *Henry Spiegel*. Un vol. in-18.

FRANK MILDMAY OU L'OFFICIER DE LA MARINE ROYALE, par le *Capitaine Marryat*; traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

LA CHUTE DES FEUILLES, par *Alphonse Brot*. 2 vol. in-18.

L'HERBAGÈRE, par le *Vicomte d'Arlincourt*. 2 vol. in-18.

LE CHAMP DES MARTYRS, par *Ernest Mesnard*. 2 vol. in-18.

CAIN LE PIRATE, par le *Capitaine Marryat*; traduit de l'anglais. 2 vol. in-18.

LES ROMANS ET LE MARIAGE, par *Th. de Ferrière*, auteur de *Il Vivere*. 2 vol. in-18.

LA MAISON ROUGE, par *Émile Souvestre*. 2 vol. in-18.

DERNIERS JOURS DE POMPEI, par *Bulwer*; deuxième édition. 2 vol. in-18.

DICTIONNAIRE DES SCIENCES NATURELLES, par *Drapier*. 1re liv. — Texte et planches.

GRAMMAIRE DES GRAMMAIRES, par *Girault Duvivier*, mise d'accord avec le Dictionnaire de l'Académie.

MANUEL DES JEUNES MÈRES, par *Th. Léger*. Un vol. in-18.

LES PRISONNIERS D'ABD-EL-KADER, par *A. Defrance*. 2 vol. in-18, avec le portrait d'Abd-el-Kader et le plan de *Tékédemta*.

SCÈNES DE LA VIE ITALIENNE, par *Méry*. 2 vol. in-18.

NOUVELLES IMPRESSIONS DE VOYAGES, par *A. Dumas*. 3 v. in-18.

DE PRÈS ET DE LOIN, roman conjugal, par *J. L. Jacob, bibliophile*. 2 vol. in-18.